







HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE
JAIVEN,
REINE DU MEXIQUE,

Traduite de l'Espagnol.

PREMIÈRE PARTIE.



A LA HAYE,
Aux dépens de la Société.

M. DCC. LI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



HISTOIRE

DE LA

PRINCESSE

J A I V E N,

REINE DU MEXIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

A VANT que les Espagnols eussent fait la conquête des principaux Royaumes de l'Amérique, les habitans de ces riches contrées étoient gouvernés par
I. Partie. A

des Princes qui sembloient ne reconnoître d'autre félicité que celle de travailler à assurer le bonheur de leurs sujets. Le plus recommandable parmi ces bons Princes étoit Izéhoalt , Roi du Mexique. Après avoir signalé sa valeur par mille éclatantes victoires qu'il avoit remportées sur les Rois ses voisins , jaloux de sa puissance & de sa gloire , il donna tous ses soins à faire oublier au Peuple qui étoient sous sa domination, les maux que de longues & cruelles guerres ne peuvent manquer d'entraîner. La tranquillité & l'abondance revinrent bientôt avec les autres biens précieux que ramène la paix. Celle qu'Izéhoalt conclut , & qu'il n'accorda à ses ennemis qu'après les avoir forcé d'accepter toutes les conditions qu'il voulut leur imposer , fut célébrée par des superbes fêtes ,

où rien ne fut oublié de tout ce qui pouvoit faire éclater la plus somptueuse magnificence. Ce fut dans une de ces fêtes que la Princesse Jaiven fit la conquête d'un cœur, qui jusqu'alors avoit été insensible aux traits de l'amour.

Tobilos, fils aîné du Roi du Mexique, jeune Prince doué de toutes les vertus qui forment les héros, & qui dans mille occasions avoit donné des preuves signalées de son intrépidité & de son courage, s'étoit conservé dans une indifférence qu'il espéroit de ne jamais perdre, parce qu'elle avoit pu tenir contre tous les charmes des beautés les plus piquantes. La Princesse Jaiven lui fit éprouver que le cœur le plus insensible est quelquefois le plus prompt à s'enflammer, lorsque l'amour a entrepris de le ranger sous ses loix. Aussi n'étoit-il guères pos-

sible que la vue de l'incomparable Jaiven ne fît sur le cœur du Prince Mexiquain , les plus tendres & les plus vives impressions. L'amour & les graces sembloient en effet s'être accordées à répandre sur son visage & sur toute sa personne tout ce qui est le plus capable de charmer & de plaire. Sa douceur, sa modestie, son humeur toujours égale, la noble élévation de ses sentimens , sa solide vertu, la rendoient un objet d'admiration pour tous ceux qui avoient le bonheur de l'approcher.

Un mérite si éclatant, qui élevoit Jaiven au-dessus de toutes les Princesses de son siècle, ne lui attira que trop d'adorateurs. Le plus ardent fut Thékels, Roi de Tacuba , Prince qui par mille défauts honteux deshonoroit le trône sur lequel il étoit assis. Enflé de sa puissance qui le rendoit

redoutable, il ne douta pas que Fardedondac, Roi de Tzécuzo, & pere de la Princesse Jaiven, ne se fît un honneur de son alliance, & dans cette persuasion il lui envoya des Ambassadeurs, auxquels il ordonna de ne point revenir qu'avec l'illustre Princesse, à qui il destinoit la première place dans son Serrail. Les choses ne tournerent pas ainsi qu'il l'espéroit. Ses Ambassadeurs firent leurs demandes avec tant de hauteur & de fierté, que Fardedondac ne put s'empêcher de faire éclater son indignation. Il répondit à ces insolens Ministres, qu'il ne pensoit pas que personne fût en droit de lui faire la loi, & que quelque puissant que fût leur Maître, il n'étoit nullement disposé à le satisfaire au préjudice de ce qu'il devoit au repos d'une fille tendrement chérie; qu'il l'aimoit

trop pour ne pas travailler à assurer son bonheur , & qu'il ne croyoit pas qu'elle dût jouir d'un fort fort heureux , si elle devenoit l'épouse du Roi de Tacuba.

Les Ambassadeurs de ce Prince, qui étoient bien éloignés de s'attendre à un refus, ne repliquèrent que par des menaces. Ils poussèrent l'insolence jusqu'à oser dire à Fardedondac, en présence de tous ses courtisans , que l'on verroit bientôt le Roi leur Maître venir à la tête d'une armée nombreuse tirer une éclatante vengeance de l'outrage qu'il recevoit, & que lorsqu'il auroit porté par-tout la désolation & le carnage, l'on se repentiroit, mais trop tard, de l'avoir forcé à prendre les armes ; qu'en vain pour l'appaiser, on viendrait lui offrir l'orgueilleuse Princesse que l'on osoit lui refuser, & que s'il la re-

cevoit, ce ne feroit qu'en qualité d'Efclave : ainfi parlerent les Miniftres du Roi de Tacuba. Leur insolence ne feroit pas demeurée fans châtiment, fi Fardedondac, plus modéré que fes courtifans, ne les eût empêché de répandre le fang de ces audacieux. Il fe contenta de les éloigner de fa préfence, en leur ordonnant de fortir inceffamment de fes Etats, & leur défendant fous de rigoureufes peines d'y remettre jamais le pied.

Cependant la Princeffe Jaiven ayant été informée de ce qui venoit de fe paffer entre le Roi fon pere, & les Miniftres de Thékels, jugea que ce Prince violent & cruel ne feroit que trop prompt à effectuer les menaces de fes Miniftres. Craignant de devenir la caufe innocente d'une guerre fanglante, elle réfolut de la prévenir,

quoiqu'il lui en dût coûter le bonheur de ses jours, & pour cet effet elle se détermina à se sacrifier elle-même en consentant à l'hymen odieux qu'on lui proposoit, & dont elle avoit plus d'horreur que de la mort la plus cruelle.

Cette généreuse Princesse ne s'en tint pas là. Convaincue que le Roi son pere, qui ramassoit sur elle toute sa tendresse, ne se prêteroit que difficilement au sacrifice qu'elle vouloit faire, elle vint se jeter à ses pieds, pour le supplier de ne point s'opposer au dessein que sa générosité lui inspiroit. „ Ah! mon pere, s'écria-
„ t'elle en embrassant ses genoux
„ qu'elle arrosa de ses larmes, je
„ vous en conjure au nom des
„ Dieux immortels que nous ado-
„ rons, ne me laissez pas trem-
„ bler pour des jours qui me sont
„ mille fois plus chers que les

„ miens. J'apprens que le fier
„ Thékels veut que je me prépare
„ à unir mon fort au sien, & qu'il
„ menace vos Etats d'une ruine
„ entière, si vous ne me cédez à
„ ses vœux. Eh! quoi donc, l'in-
„ terêt de mon repos vous se-
„ roit-il assez cher, pour que
„ vous croyiez devoir lui sacri-
„ fier votre tranquillité & celle de
„ vos sujets? N'êtes-vous pas
„ leur pere comme le mien?
„ Comme moi, & même plus
„ que moi, n'ont-ils pas droit aux
„ soins que vous devez prendre
„ d'assurer leur bonheur? Non,
„ non, la crainte de me faire un
„ fort malheureux ne peut vous
„ autoriser à exposer leur fortune
„ & leur vie. Mais qu'il me soit
„ permis de ne consulter que les
„ seuls intérêts de ma gloire.
„ Quelle tache ne ferois-je pas à
„ mon nom, si je souffrois que

„ des peuples sur qui je dois re-
„ gner un jour , & à qui je dois
„ toute ma tendresse , pussent me
„ reprocher des malheurs qu'il
„ m'eût été facile de leur épar-
„ gner ? Je n'ai pour cela qu'à
„ donner la main au Prince qui
„ veut s'unir à moi par des liens
„ éternels. Je fais que ce que la
„ renommée publie de ses vio-
„ lences , de ses emportemens &
„ de ses fureurs , n'a que trop de
„ quoi me faire trembler ; mais
„ devenue son épouse , ne puis-
„ je pas espérer que mes com-
„ plaisances , que l'étude empref-
„ sée que je me ferai de préve-
„ nir ses desirs , me gagnera son
„ amour ? Oui , je me promets de
„ l'engager à mettre quelque dis-
„ tinction entre ses autres femmes
„ & moi. Eh , non , non , ne vous
„ flattez pas , répondit le Roi de
Tzécuzo à la Princesse , „ que

„ le cruel Thékels change pour
„ vous de naturel. Eh ! que pour-
„ roient la vertu & les charmes
„ sur un cœur qui a déposé tout
„ sentiment d'humanité ? Enfer-
„ mée dans le Serrail de ce Prince
„ barbare, vous y traîneriez vos
„ jours dans le plus affreux déses-
„ poir, sans aucun motif de conso-
„ lation ; & ce fera moi, qui, inti-
„ midé par les menaces de ce fier
„ Tiran , vous aurai moi-même
„ livrée entre ses mains ! Ah ! ma
„ tendresse pour vous , l'intérêt
„ de ma propre gloire , me per-
„ mettent-ils de faire un pareil
„ sacrifice ! De quelle honte , de
„ quelle ignominie ne ferois-je
„ pas couvert auprès des Rois
„ mes voisins ? Me croiroient-ils
„ digne de regner , s'ils appre-
„ noient qu'une lâche crainte ait
„ pu me forcer d'abandonner ce
„ que j'ai de plus cher ? Ce n'est

„ pas que je ne sache que mes
 „ forces sont bien inférieures à
 „ celles de l'ennemi que j'aurai à
 „ combattre ; mais la protection
 „ des justes Dieux, jointe au cou-
 „ rage de mes fidèles sujets , me
 „ rassure.

Ce fut en vain que la Princesse Jaiven opposa de nouvelles raisons & de nouvelles larmes à la résolution où le Roi son pere étoit de hazarder plutôt sa vie & ses Etats , que de consentir aux vœux de Thékels. Les ordres furent donnés dans tout le Royaume pour que l'on se préparât à prendre les armes : la diligence ne pouvoit être trop grande. A peine en effet le Roi de Tacuba eut-il été informé par ses Ambassadeurs , qu'il n'y avoit que la violence seule qui pût lui faire obtenir la Princesse qu'il se destinoit pour épouse, qu'indigné de la ré-

sistance que l'on osoit opposer à ses desirs, il se mit sur le champ à la tête d'une armée innombrable, & s'avança à grandes journées vers les frontières du Royaume de Tzécuzo. Son dessein étoit de venir assiéger Fardedondac dans sa Capitale; mais les ennemis qu'il venoit chercher lui épargnerent la moitié du chemin.

Le Roi de Tzécuzo, trop foible pour résister au redoutable Thékels, s'étoit fortifié du secours de cinquante mille hommes que le Roi de la Floride lui avoit envoyés; de sorte que son armée se trouva composée de deux cens mille combattans; quoique celle des ennemis fût de beaucoup plus nombreuse, elle eut cependant été mise en déroute, si la trahison la plus noire ne lui eût assuré la victoire.

Fardedondac ayant appris par

ses coureurs que les Tacubains, commandés par leur Roi, précipitoient leur marche, & qu'ils ne tarderoient pas à paroître, se hâta de ranger ses soldats en bataille; & les encouragea à bien faire leur devoir. Dès que les deux armées furent en présence l'une de l'autre, le combat s'engagea avec une égale fureur des deux côtés. Le Roi de Tzécuzo tendrement chéri de ses sujets, les vit signaler leur zèle pour son service par les prodiges de valeur les plus surprenans, & il fit lui-même de son côté tout ce que l'on pouvoit attendre de l'expérience & de la bravoure d'un guerrier consommé dans le métier des armes. Thékels, désespéré de ce que ses troupes malgré la supériorité de leur nombre, loin de remporter quelque avantage, étoient forcées de céder aux efforts de leurs enne-

mis , fit avancer le corps de reserve qu'il commandoit , & attaqua si brusquement l'aîle droite commandée par Fardedondac , qu'il la mit d'abord en déroute. Elle ne fut pas long-tems sans se rallier , & non-seulement elle reprit le terrain qu'elle avoit perdu , mais elle poursuivit encore les ennemis jusqu'à leurs retranchemens. Ils n'auroient pu échapper à une défaite entière , si la nuit n'eût mis fin au combat.

Les deux armées étoient trop animées pour s'en tenir à cette première action. Elles ne se séparèrent que dans la résolution d'en venir le lendemain aux mains dès que le jour paroîtroit. Fardedondac ne se fut pas plutôt retiré dans sa tente , que , quoiqu'il fût couvert de sang & de poussière , & qu'il eût un besoin extrême de repos , il commença par faire as-

sembler les Officiers-Généraux de son armée pour délibérer avec eux sur un nouvel ordre de bataille qui ôtât aux ennemis la facilité de s'étendre. Ce fut au sortir de ce Conseil de guerre que le perfide Zébrot, Commandant en chef des troupes auxiliaires, se rendit secrètement auprès du Roi de Tacuba, pour lui faire part des résolutions qu'on venoit de prendre. Ce traître ne s'en tint pas là. Corrompu par les riches présens que lui fit Thékels, & par les grandes recompenses qu'il lui assura, il promit à ce Prince que dès que l'action seroit engagée, il se détacheroit avec les troupes qu'il commandoit, & leur feroit reprendre le chemin de la Floride. Les choses ayant été ainsi réglées entr'eux, ils se séparèrent.

Le Roi de Tzécuzo, bien éloigné de soupçonner le malheur dont

dont il étoit menacé , commençoit déjà à ranger ses troupes en bataille. Le traître Zébrot fut mis à la tête de l'aîle droite avec ordre de faire la première attaque. Il la fit ; mais après quelques légères escarmouches , qui n'étoient qu'un jeu pour mieux cacher sa perfidie , on le vit disparoître avec tout son monde. Thékels , qui s'attendoit à cette désertion , ne manqua pas de profiter du terrain qu'on lui abandonnoit , & il n'eut pas de peine à envelopper ses ennemis. Fardedondac ne perdit pas pour cela courage. Quoiqu'abandonné de ses Alliés , il ne laissa pas que de se présenter au combat avec une contenance aussi fière que s'il eût été assuré de la victoire. S'étant mis à la tête de ce qu'il avoit de meilleures troupes , il se jetta dans le plus fort de la mêlée , renversant tout

ce qui s'opposoit à son passage. Convaincu que le gain de la bataille dépendoit de la mort du cruel Thékels, il ne s'attacha qu'à le joindre ; mais tous les efforts qu'il fit pour parvenir jusqu'à lui furent inutiles. Accablé par la multitude , il se vit percé de plusieurs coups, après avoir soutenu presque seul les plus vives charges.

La mort de ce Prince infortuné fut suivie de la défaite entière de son armée. Quelques Officiers échappés du combat, s'étant rendus à Tzécuzo par des voies détournées , y porterent la tristesse & la terreur, en apprenant quelle avoit été la funeste issue de l'action qui venoit de se passer. Ils ajoutèrent , qu'ils ne doutoient pas que le Vainqueur ardent à poursuivre sa victoire, ne se présentât bientôt aux portes de la Capitale,

& qu'ainfi il falloit fe préparer à une vigoureuſe défenſe. A cette cruelle nouvelle on n'entendit plus que cris & que gémiffemens dans toute la Ville. La Princeſſe Jaiven étoit alors dans le Temple, où ſa piété lui faiſoit adreſſer aux Dieux les vœux les plus ardens pour la proſpérité des armes du Roi ſon pere. Quelle fut ſa déſolation, lorsqu'elle apprit le ſort de ce malheureux Prince ? Sa douleur trop vive pour qu'elle pût la ſoulager par des larmes, la déroba d'abord hors d'elle-même, & elle perdit bientôt après l'uſage des ſens. La pâleur de la mort ſe répandit ſur ſon viſage; ſes yeux ſe couvrirent d'épaiſſes ténèbres; ſon corps devint immobile; & ce ne fut que par le ſecours des remèdes les plus violens que l'on vint à bout de lui arracher quelque ſigne de vie. Lorsqu'elle fut en-

tièrement revenue de sa foiblesse, les Officiers du Palais lui représenterent qu'elle devoit par une prompte fuite pourvoir à sa sûreté ; qu'ils étoient d'avis qu'elle allât reclamer la protection d'Izéhoalt, Roi du Mexique ; que ce Prince généreux & ami de la vertu, se feroit une gloire d'épouser ses intérêts & de la venger.

„ Mais songez, Madame, ajouta
„ le Grand-Veneur, que tous les
„ momens vous sont chers ; que
„ le moindre retardement vous
„ expose à tomber entre les mains
„ du barbare Thékels ; que ce
„ fier Tiran, enflé du succès de
„ ses armes, s'avance avec des
„ forces bien supérieures aux nôtres ; & que tout ce que nous
„ pouvons espérer, c'est que la
„ résistance que nous lui opposerons, vous laissera le tems d'échapper à ses poursuites. C'est

„ avec bien de la reconnoissance,
„ répondit la Princesse aux Offi-
„ ciers de son Palais , que je re-
„ çois les marques que vous me
„ donnez de votre zèle ; mais
„ n'espérez pas que je consente à
„ cette fuite précipitée que vous
„ me conseillez : n'en est-ce déjà
„ pas trop que j'aie été la cause
„ innocente de la mort de mon
„ pere , & de celle de ses meil-
„ leurs soldats ? Souffrirai-je en-
„ core qu'un barbare Tiran im-
„ mole à mon occasion de nou-
„ velles victimes à sa fureur , &
„ qu'en ma présence il remplisse
„ cette Capitale de sang & de car-
„ nage ? Ma vie & mon repos
„ doivent-ils donc me paroître
„ préférables au salut de mes fidé-
„ les sujets ? Ah ! pour leur épar-
„ gner les maux qui les menacent,
„ ils me verront aller au-devant
„ du cruel Thékels , & me livrer

„ moi-même entre ses bras ; par
„ mes soumissions & par mes lar-
„ mes je tâcherai d'amolir la du-
„ reté de son cœur. Fallût-il me
„ voir charger de chaînes , je les
„ porterai sans peine , pourvu
„ que je n'aie pas à craindre pour
„ la liberté de mon Peuple.

Tels étoient les généreux senti-
mens de cette incomparable Prin-
cesse. Son amour pour ses sujets
la rendoit insensible à ses plus
chers intérêts. Mais elle en étoit
trop tendrement aimée pour qu'ils
lui laissassent la liberté de se sa-
crifier pour eux. Les principaux
Officiers du Palais la forcerent en
quelque façon , de souffrir qu'ils
la conduisissent dans les Etats du
Roi du Mexique, & pour que rien
ne retardât leur marche, ils lui con-
seillèrent de ne se faire accompa-
gner que d'une seule Esclave.

Parmi les femmes qui servoient

la Princesse, il y en avoit une qu'elle distinguoit de toutes les autres, & à qui elle avoit donné toute sa confiance; aussi la méritoit-elle parfaitement. Artémire (c'est le nom de cette belle Esclave) avoit gagné l'estime & les bonnes grâces de l'illustre Jaiven, par mille qualités qui la rendoient un objet d'admiration, & qui sembloient démentir la bassesse de sa condition. Les qualités du corps répondoient en elle à celles du cœur & de l'esprit. L'on convenoit en effet qu'il n'y avoit que la Princesse de Tzécuzo qui surpassât cette jeune Esclave en beauté. Son attachement pour sa bonne maîtresse lui fit briguer avec empressement l'honneur de l'accompagner dans sa fuite. Elle obtint ce qu'elle désiroit. Il fut arrêté que l'on se mettroit en marche le lendemain, & que l'on feroit le

plus de diligence que l'on pourroit pour gagner promptement les frontières du Mexique.

Cependant le Roi de Tacuba n'avoit point perdu de tems. Persuadé qu'après la victoire qu'il venoit de remporter, il n'avoit qu'à se présenter aux portes de la Capitale pour qu'elles lui fussent ouvertes, il y marcha avec une vitesse incroyable. La première chose qu'il fit, fut de sommer les habitans de se rendre, & de lui livrer leur Princeesse, les menaçant des dernières cruautés, & de réduire leur Ville en cendres, s'ils lui opposoient la moindre résistance. Mais il s'en fallut bien que ses menaces produisissent l'effet qu'il en espéroit. Comme il n'y avoit pas deux heures que la Princeesse Jaiven étoit sortie de la Ville, & qu'elle feroit infailliblement tombée entre les mains de ce Tiran,

ran,

ran , si rien ne l'eût empêché de la poursuivre , on lui répondit que l'on alloit se disposer à le bien recevoir , & qu'il ne devoit pas s'imaginer que ses menaces fussent capables d'effrayer des gens résolus à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour venger la mort de leur Roi.

Thékels , qui s'étoit flatté qu'il n'auroit qu'à se montrer pour que tout se soumit à son obéissance , indigné de se voir trompé dans ses espérances , ne consulta plus que sa rage & sa fureur. Ayant fait avancer ses troupes , & les ayant disposées de façon à fermer tous les passages , il disposa toutes choses pour une attaque générale , & voulut que l'on n'épargnât ni sexe , ni âge , ni condition. Ses ordres cruels furent exécutés avec une barbarie dont l'histoire fournit peu d'exemples. Les mal-

heureux habitans de Tzécuzo tinrent ferme pendant quelque tems, & firent même quelques forties, qui couterent la vie à un grand nombre de Tacubains; mais ceux-ci renforcés à chaque instant par de nouvelles troupes destinées à remplacer celles qui avoient été mises hors de combat, firent enfin plier leurs ennemis, & les poursuivant de quartier en quartier, ils en firent un si horrible carnage, que toutes les rues se trouverent jonchées de morts & de mourans. Ceux qui avoient pris les armes, comme ceux qui étoient hors d'état de les porter, femmes, enfans, vieillards, tout fut indifféremment immolé à la barbare fureur du cruel Thékels. Il ne lui restoit plus qu'à se rendre maître du Palais, où il ne doutoit pas que la Princesse Jaiven ne fût enfermée. Que l'on juge quel fut le déses-

poir de ce Tiran , lorsqu'après bien des recherches inutiles , il ne put plus douter de la fuite de la Princesse ; & ce qui mit le comble à sa rage , c'est qu'il ne lui fut pas possible de découvrir la route qu'elle avoit prise. Ce fut en vain que par la violence des plus rigoureux tourmens , il tâcha d'arracher aux femmes qui la servoient , quelque éclaircissement sur ce qu'il désiroit de savoir. Voyant , ou qu'elles ne pouvoient , ou qu'elles ne vouloient pas satisfaire sa curiosité , il les fit toutes égorger inhumainement. Après cette sanglante scène , il forma divers détachemens de ses troupes , auxquels il donna ordre de poursuivre la Princesse fugitive ; & pour qu'elle ne pût leur échapper , il leur fit prendre différens chemins. Le hazard voulut que le détachement , à la tête

duquel s'étoit mis le Roi de Tacuba , prit la route du Mexique. C'en étoit fait de la Princesse de Tzécuzo , si la générosité de la jeune Esclave qui l'accompagnoit, ne l'eût tirée d'embarras.

La nuit commençoit à tomber , lorsque quelques coureurs de Thékels vinrent lui rapporter, qu'ils venoient de découvrir dans une vaste forêt une escorte de gens armés, & qu'ils croyoient avoir démêlé la voix de quelques femmes. A cette nouvelle le Roi de Tacuba , transporté de joie dans la persuasion où il étoit que ces gens armés ne pouvoient être que les conducteurs de la Princesse , fit doubler le pas au détachement qu'il commandoit. Mais malgré toute la diligence qu'il fit, il ne put arriver à l'entrée de la forêt que lorsque les ténébres de la nuit furent devenues si épaiss.

ses, que l'on ne pouvoit plus distinguer aucun objet. Cet obstacle le mit dans la nécessité d'attendre que le jour commençât à paroître, pour ne pas s'exposer à tomber dans quelque piège, d'où il n'auroit peut-être pu se sauver.

Cependant les Officiers qui conduisoient la Princesse Jaiven, se trouvoient très-embarrassés à se décider sur le parti qu'ils prendroient. Le bruit qui frappoit leurs oreilles, ne leur permettoit pas de douter qu'ils ne fussent poursuivis de près, & que l'on ne manqueroit pas de venir les attaquer dès que l'aurore auroit dissipé les ombres de la nuit. Ce qui augmentoit leur douleur, c'est qu'ils prévoyoit bien que quelque effort qu'ils fissent, ils ne pourroient empêcher qu'on n'arrachât d'entre leurs mains la malheureuse Princesse, à qui ils avoient con-

feillé de prendre la fuite. La générale Artemire, vivement effrayée du péril qui menaçoit sa chère maîtresse, s'avisa d'un stratagème dont le succès lui paroissoit infailible. „ Je vous en con-
„ jure, Madame, dit cette jeune
„ Esclave à la Princesse, ne m'en-
„ viez pas la gloire d'assurer vo-
„ tre liberté. J'ose me flatter que
„ si vous voulez bien vous prê-
„ ter au dessein que les Dieux
„ viennent de m'inspirer, je vous
„ procurerai un moyen sûr de
„ tromper aisément la poursuite
„ du barbare Thékels. Vous n'ê-
„ tes point heureusement connue
„ de ce Tiran, & voilà ce qui me
„ répond de la réussite de mon
„ artifice. Consentez seulement
„ à vous revêtir des habits que
„ je porte, & abandonnez-moi
„ les vôtres. A la faveur de ce dé-
„ guisement vous pourrez con-

„ tinuer votre route en toute sû-
„ reté, tandis que je tiendrai ici
„ votre place. Les gens que le
„ Roi de Tacuba a détachés après
„ vous, ne manqueront pas de
„ se montrer dès que le jour pa-
„ roîtra. Les habits dont ils me
„ trouveront revêtue, ne leur
„ laisseront aucun doute que je
„ ne sois la Princesse qu'ils ont
„ ordre de poursuivre, & de
„ mon côté je n'oublierai rien de
„ ce qui pourra servir à les con-
„ firmer dans leur erreur. Non,
„ ma chere Artemire, non, je ne
„ puis, lui répondit la Princesse,
„ consentir à ce déguisement dont
„ votre amour pour moi vous
„ cache les dangereuses suites.
„ Car enfin n'est-il pas évident
„ que votre état ne pourra de-
„ meurer long-tems caché au Ti-
„ ran à qui vous voulez vous li-
„ vrer; & quels cruels traitemens

„ ne vous fera-t'il pas effuyer
„ lorsqu'il saura par quel artifice
„ j'aurai été dérobée à sa pas-
„ sion ? Eh, pensez-vous donc,
„ Madame, reprit Artemire, que
„ ces traitemens, quelques cruels
„ qu'ils puissent être, soient ca-
„ pables de m'effrayer ? Que ce
„ barbare Tiran me fasse perdre
„ la vie dans les plus affreux
„ tourmens, loin de me plaindre
„ de mon sort, je m'en féliciterai
„ moi-même. Je m'applaudirai
„ d'avoir détourné, aux dépens
„ de ma vie, le malheur dont ma
„ bonne maîtresse étoit menacée.

Le Grand-Veneur, & les autres Officiers qui accompagnoient la Princesse, charmés des sentimens de la belle Artemire, lui donnerent les plus grandes louanges, & convinrent que le stratagème qu'elle avoit imaginé, ne pouvoit manquer de réussir. Mais

pour mieux en assurer le succès, ils décidèrent qu'il n'y auroit que deux d'entr'eux qui escorteroient la Princesse, & que les autres demeureroient auprès de la jeune Esclave, à qui ils rendroient des honneurs proportionnés au personnage qu'elle alloit jouer. Les choses ayant été ainsi réglées, la Princesse de Tzécuzo & sa fidèle Esclave changerent d'habits. L'approche du moment qui alloit les séparer, leur fit répandre bien des larmes. Rien n'égalait sur-tout la douleur de la Princesse : l'image de sa chère Artemire qu'elle se représentoit livrée à la fureur d'un Tiran irrité, & qui par les tourmens les plus cruels assouviroit sur elle sa barbare vengeance, la faisoit fondre en pleurs. „ Trop
„ généreuse Artemire, lui dit-
„ le, en la tenant étroitement ser-
„ rée entre ses bras, & en l'accar-

„ blant d'un déluge des plus tou-
„ chantes caresses, que de pleurs,
„ que de gémissemens, que de
„ mortels chagrins ne va pas me
„ couter l'affreuse incertitude où
„ je ferai sur votre triste sort !
„ Soyez assurée que si je suis as-
„ sez heureuse pour intéresser le
„ Roi du Mexique en ma faveur,
„ je n'oublierai rien pour enga-
„ ger ce Prince à venir vous ar-
„ racher d'entre les bras du Tiran
„ auquel vous allez vous livrer.
„ Ah ! songez, divine Princesse,
„ reprit la belle Esclave, que vous
„ devez vous occuper de soins
„ plus importans. Vous avez à
„ venger la mort du Roi votre
„ pere, & à délivrer vos fidèles
„ sujets de l'oppression sous la-
„ quelle le cruel Thékels va les
„ faire gémir. Pour moi, quelle
„ que soit la destinée qui m'atten-
„ de, je n'aurai rien à désirer,

„ pourvu que j'apprenne que ré-
„ tablie dans vos États , vous y
„ regnez en paix.

La Princesse de Tzécuzo ne répondit à sa jeune Esclave que par des larmes ; elles redoublèrent lorsqu'il fallut qu'elle s'arrachât d'entre ses bras. Les deux Officiers qui devoient l'escorter, la conduisirent par des routes détournées , & après quinze jours d'une marche précipitée, ils arrivèrent sur les frontières du Mexique, sans que leur voyage eût été marqué par aucun accident fâcheux. Nous verrons de quelle manière cette illustre Princesse fut reçue à la Cour d'Izéhoalt, lorsque j'aurai rapporté ce qui arriva à sa généreuse Esclave.

Les ombres de la nuit furent à peine dissipées , que l'impatient Thékels donna ordre à ses gens de monter à cheval , & s'étant

mis à leur tête, il les conduisit dans la forêt, à l'entrée de laquelle il avoit passé la nuit. Il n'eut pas bien du chemin à faire pour arriver à l'endroit où nous avons laissé la belle Artemire. Les superbes habits dont elle étoit vêtue, les respects que lui rendoient les Officiers dont elle étoit accompagnée, sa ressemblance avec la Princesse fugitive, ne permirent pas au Roi de Tacuba de douter que celle qui s'offroit à ses yeux, ne fût véritablement la Princesse de Tzécuzo ; & ce qui le confirma dans cette erreur, ce fut la feinte douleur qu'Artemire fit paroître dès que ce Prince s'approcha d'elle. Empruntant tous les dehors d'une personne que le désespoir dérobe hors d'elle-même, elle fait retentir l'air de ses cris, déchire ses habits, s'arrache les cheveux, se meurtrit le visage

de coups ; puis ayant armé ses mains d'un poignard, elle menace de se l'enfoncer dans le sein, lorsqu'un des Officiers qui l'accompagnent, lui arrête le bras & la désarme.

Cependant le Roi de Tacuba, peu sensible à une scène si touchante, sans s'amuser à essuyer les pleurs de la feinte Princesse, lui commanda fièrement de se disposer à le suivre, & ordonna en même-tems qu'on chargeât de chaînes les Officiers qui étoient à la suite de la prétendue Princesse de Tzécuzo. Thékels, impatient de contenter les feux que la vue de la belle Artemire avoit allumés dans son ame, voulut que dès le même jour elle assurât son bonheur, & il lui parla non en amant, mais en maître qui ne peut souffrir qu'on oppose la moindre résistance à ses desirs.

La feinte Princesse , effrayée des périls qui menaçoient son innocence , eut recours à la dissimulation. Déguisant les sentimens de haine qui l'animoient contre le Roi de Tacuba , elle dit à ce Prince , que loin de refuser de lui donner la main , elle seroit très-charmée de lui être unie par des liens indissolubles ; mais qu'elle le supplioit d'attendre qu'il fût de retour dans la Capitale de ses Etats pour y faire les cérémonies de leur mariage avec une pompe convenable au rang glorieux qu'il lui destinoit , & se jettant en même-tems à ses pieds , elle ajouta qu'elle ne se releveroit pas qu'il ne lui eût accordé la grace qu'elle osoit lui demander avec la plus vive instance. Quelques larmes répandues par cette belle Esclave , lui obtinrent ce qu'elle désiroit. Thékels se laissa fléchir , & consen-

tit que son bonheur fut reculé de quelques jours. Qu'il s'en falloit bien qu'Artemire fût disposée à le laisser long-tems dans l'erreur ! Tremblant moins pour sa vie que pour son innocence, elle étoit résolue d'apprendre à Thékels, dès qu'elle seroit arrivée à Tacuba, l'artifice qu'elle avoit employé pour dérober la Princesse de Tzécuzo à ses poursuites, ne doutant pas que ce Prince indigné de se voir trompé, ne convertît en haine l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Mais ce fut là un mystère qui fut en partie découvert par ces mêmes Officiers que Thékels avoit, comme je l'ai dit, envoyé à la Cour de Fardedondac avec le titre d'Ambassadeurs. Ils y avoient vu trop souvent la Princesse Jaiven pour qu'ils pussent la confondre avec l'Esclave qui tenoit sa place ; ainsi Artemire ne

put leur en imposer par son déguisement. L'étonnement dont ils parurent saisis en la voyant, fut si grand, que Thékels qui étoit présent, en ayant voulu savoir la cause, ils lui apprirent que la jeune personne qui s'offroit à leurs yeux, n'étoit assurément pas la Princesse de Tzécuzo.

La généreuse Artemire, peu intimidée des périls où elle alloit se livrer, n'attendit pas que le Roi de Tacuba l'interrogeât pour lui découvrir ce qu'elle avoit projeté de lui apprendre. „ Non, „ Prince, lui dit-elle d'un ton assuré, je ne suis point l'illustre Princesse que tu te destinois pour épouse, je ne suis que son Esclave ; mais la gloire de lui appartenir me paroît préférable à tous les rangs éclatans que tu pourrois m'offrir. Achève d'assouvir sur moi ta barbare „ ven-

„ vengeance. C'est moi , je ne
„ crains pas de te le déclarer , qui
„ ai enlevé cette incomparable
„ Princesse à tes vœux. Elle al-
„ loit tomber entre tes mains ,
„ lorsqu'inspirée par ma tendresse
„ pour elle , je lui ai conseillé de
„ quitter ses habits & de se revê-
„ tir des miens ; ce déguisement
„ a eu le succès que je m'en pro-
„ mettois. Si j'ai jusqu'à présent
„ différé à te détromper de ton
„ erreur , c'est que je ne voulois
„ le faire que lorsque ma chere
„ maîtresse seroit à couvert de
„ tes poursuites. Vas , si tu le sou-
„ haites , la chercher à la Cour
„ du Roi du Mexique ; tu le ver-
„ ras bientôt , ce Prince géné-
„ reux , venir se venger sur tes
„ Etats des cruautés que ta fureur
„ a exercées sur un peuple inno-
„ cent. Barbare ! il ne te reste
„ plus qu'à me faire subir le mê-

„ me fort que tu as fait effuyer
„ à mes malheureuses compa-
„ gnes. Ordonne à tes cruels sa-
„ tellites de m'arracher la vie,
„ ou ne crains pas de tremper
„ toi-même tes mains dans mon
„ sang.

Thékels , transporté de rage de ce qu'une Esclave par qui il se voyoit trompé , poufsât encore l'insolence jusqu'à braver son courroux , ordonna qu'Artemire fût enfermée dans une tour , où on ne lui conservât la vie que pour lui faire endurer chaque jour de nouveaux tourmens. Mais cette féroce vengeance ne rendoit pas au cruel Thékels la Princesse de Tzécuzo ; & ce qui mettoit le comble à son désespoir , c'est qu'Izéhoalt , Roi du Mexique , dont la Princesse Jaiven étoit allée implorer le secours , étoit trop puissant pour que le Roi de

Tacuba osât lui livrer bataille. L'artifice suppléa au défaut de la force & du courage. Douze Tacubains gagnés par les riches présens que leur fit leur Roi, & plus encore par les grandes récompenses qu'il leur assura, lui promirent de remettre entre ses mains la Princesse Jaiven qu'ils se proposoient d'enlever ; & pour cet effet ils se rendirent à Mexique, où ils se tinrent cachés jusqu'à ce qu'ils eurent trouvé l'occasion d'exécuter le projet qu'ils méditoient.

Cependant la Princesse de Tzé-cuzo étoit arrivée à la Cour d'Izéhoalt. Ce grand Prince, plus recommandable encore par ses vertus que par l'étendue de sa puissance, reçut la Princesse avec tous les honneurs & toutes les marques de distinction dûs à son rang. Elle étoit malheureuse, c'en

étoit assez pour qu'elle eût droit à la protection de cet illustre Monarque. Aussi lui promit-il non-seulement de la faire rentrer en possession de ses Etats , mais encore de ne mettre bas les armes que lorsqu'il auroit tiré une éclatante vengeance du barbare Thékels. La Princesse Jaiven n'oublia pas sa chère Artemire ; elle en parla avec tant d'éloges au Roi du Mexique , que ce Prince enchanté de ce qu'il apprenoit de la générosité de cette belle Esclave , promit d'aller lui-même l'arracher d'entre les bras du Roi de Tacuba.

Le jour même de l'arrivée de la Princesse de Tzécuzo à la Cour du Mexique , fut marqué par une fête superbe qu'Izéhoalt donnoit à l'occasion d'une glorieuse victoire que sa valeur avoit remportée sur plusieurs Rois , à qui il

n'avoit accordé la paix qu'après qu'ils se furent soumis de lui payer un tribut.

Ce fut dans cette fête que la Princesse Jaiven fit une conquête qui prouvoit qu'il n'y avoit point d'insensibilité qui pût tenir contre la force de ses charmes. Tobilos, le fils aîné du Roi du Mexique, jeune Prince, qui jusqu'alors n'avoit paru sensible qu'au seul désir de la gloire, ne put voir la Princesse de Tzécuzo sans s'éprendre pour elle de l'amour le plus passionné & le plus tendre; mais s'il perdit son indifférence, celle qui la lui faisoit perdre, ne conserva pas la sienne long-tems. Le Prince Mexiquain joignoit à l'extérieur le plus charmant, des qualités trop aimables pour que la Princesse Jaiven pût se défendre d'être sensible à l'amour qu'elle lui avoit inspiré, mais qu'il n'avoit

encore osé faire paroître que par les respectueux hommages qu'il lui rendoit.

Cependant Izéhoalt se dispo-
soit à effectuer les promesses qu'il
avoit faites à la Princesse de Tzé-
cuzo. Déjà les ordres avoient été
donnés pour que tout ce qu'il
avoit de meilleures troupes se tint
prêt à marcher, & il avoit été ré-
glé qu'il se mettroit lui-même à
leur tête, & qu'il iroit attaquer
le Roi de Tacuba dans sa Capi-
tale. Il avoit aussi été conclu que
Tobilos commanderoit sous les
ordres du Roi son pere ; mais ce
jeune Prince crut que l'interêt de
son amour exigeoit qu'il tâchât
d'obtenir le commandement gé-
néral de l'armée Mexiquaine ,
parce qu'il ne pouvoit souffrir
qu'un autre que lui eût la gloire
de remettre la Princesse de Tzé-
cuzo en possession de ses Etats,

& de la venger de son ennemi. Mais avant que de faire aucune démarche auprès de son pere, il crut qu'il devoit commencer par solliciter l'aveu de la Princesse. S'étant donc rendu chez elle, il lui apprit que l'armée que l'on devoit conduire contre le Roi de Tacuba, ne tarderoit pas à se mettre en campagne; que cette armée étoit toute composée d'Officiers & de Soldats, qui, animés d'une égale ardeur, mouroient d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi. „ N'en doutez pas, Ma-
„ dame, ajouta le Prince Mexi-
„ quain, c'est la gloire de com-
„ battre pour vos interêts qui
„ inspire à tous nos braves guer-
„ riers le courage qu'ils font pa-
„ roître. Jaloux de cette gloire,
„ je voudrois la mériter seul, &
„ j'ai le chagrin de voir mon pere
„ résolu à ne m'en laisser qu'une

„ foible part. Ah! Madame, souffrez que je vous prie de vous
„ interesser auprès de lui en ma
„ faveur. Demandez-lui pour
„ moi une seule grace qui mettra
„ le comble à tous mes vœux.
„ Qu'il consente que je sois seul
„ chargé du commandement de
„ son armée. Mon amour qui
„ ranimera ma valeur, me ré-
„ pond du succès de mon entre-
„ prise. Refuseriez-vous, Mada-
„ me, de remettre vos intérêts
„ entre mes mains? Souffrez que
„ ce soit moi qui ait la gloire
„ d'apporter à vos pieds la tête
„ de votre ennemi, & de join-
„ dre à vos Etats ceux de ce fier
„ Tiran.

Ainsi parla le fils d'Izéhoalt.
La Princesse de Tzécuzo lui ré-
pondit par des remerciemens où
elle fit entrer tout ce que la re-
connoissance a de plus vif & de
plus

plus touchant. Mais ce qui transporta de joie le Prince Mexiquain, c'est que les regards de la Princesse lui en dirent assez pour qu'il pût se flatter d'avoir touché son cœur. Si elle s'engagea à solliciter pour lui le commandement général des troupes, ce ne fut qu'après l'avoir prié avec instance de modérer sa valeur, & de se souvenir dans tous les périls où son jeune courage l'exposeroit, que s'il vouloit lui plaire, il ne pouvoit prendre trop de soin de la conservation de ses jours.

Il ne fut pas bien difficile à la Princesse d'obtenir d'Izéhoalt la grace qu'elle avoit à lui demander. Ce Prince, qui s'étoit aperçu avec plaisir de l'amour dont son fils s'étoit épris pour l'incomparable Jaiven, fut charmé qu'il eût seul la gloire de rétablir cette Princesse dans ses Etats; & s'il

avoit feint de vouloir se mettre à la tête de l'armée Mexiquaine, c'est qu'il avoit bien prévu que Tobilos ne manqueroit pas d'en demander le commandement ; ainsi ce fut avec joie qu'il le lui accorda , ne doutant pas que l'amour ne fît faire à ce jeune Héros des prodiges de valeur , dont la Princesse de Tzécuzo feroit elle-même la récompense.

Il fut donc arrêté que ce feroit Tobilos qui commanderoit en chef toutes les troupes qui avoient été rassemblées , & qui étoient prêtes à marcher contre l'ennemi. Un événement qui répandit la tristesse dans toute la Cour , hâta le départ de ces troupes.

Les douze Tacubains , qui avoient promis à Thékels d'enlever la Princesse Jaiven , & de la remettre entre ses mains , ne trouverent que trop de facilité à

exécuter leur entreprise. S'étant rendus à Mexique, ils se logerent dans une maison où ils se tinrent cachés pendant quelques jours ; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne fussent informés par un espion de tout ce qui se passoit à la Cour. Le perfide Mexiquain, qu'ils s'étoient attaché par de grandes largesses qu'ils lui avoient faites, leur ayant un jour appris que la Princesse de Tzécuzo devoit aller à un Temple qui étoit hors de la ville, & qu'elle ne feroit accompagnée que de quelques femmes qui la servoient, ils jugerent qu'il ne pouvoit se présenter une occasion plus favorable à leur dessein, & résolurent d'en profiter. S'étant pour cet effet habillés à la Mexiquaine, ils prirent le chemin du Temple où la Princesse devoit se rendre. Ils ne furent pas long-tems sans la voir paroître, n'é-

tant accompagnée, ainsi qu'ils en avoient été prévenus, que d'un petit nombre de femmes qui n'étoient guères en état de l'arracher au malheur dont elle étoit menacée.

La vertueuse Princesse de Tzé-cuzo, retenue par sa piété au Temple, n'en sortit qu'à l'entrée de la nuit. A peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle se vit tout-à-coup arrêtée par douze hommes armés, qui après avoir inhumainement massacré les femmes qui étoient à sa suite, se saisirent d'elle, & précipiterent leur fuite avec tant de célérité, que quatre jours leur suffirent pour arriver à Tacuba. Thékels, qui n'avoit osé se promettre que leur entreprise pût avoir un si heureux succès, leur prodigua les plus grandes récompenses, ne pensant pas pouvoir trop payer le service qu'ils

venoient de lui rendre. „ Vous
„ pensiez donc , Madame, dit-il
„ à la malheureuse Princesse de
„ Tzécuzo , dès qu'elle eût été
„ remise entre ses mains, que la
„ Cour d'Izéhoalt seroit pour
„ vous un azile dont vous ne
„ pourriez être arrachée ? Si vous
„ aviez consulté vos véritables
„ intérêts, loin de me fuir, n'au-
„ riez-vous pas dû venir vous
„ jeter vous-même entre mes
„ bras ? Ignoriez-vous le rang
„ glorieux que mon amour vous
„ destinoit ? n'aviez-vous pas été
„ informée par mes Ambassa-
„ deurs , que mon dessein étoit
„ de vous faire regner avec moi ?
„ Eh quoi , barbare ! t'imagi-
„ nois-tu, lui répondit fièrement
„ la Princesse , que j'aie pu con-
„ sentir à me voir élevée sur un
„ Trône souillé par tes fureurs
„ & par tes crimes ? Quoi ! j'au-

„ rois été assez lâche pour rece-
„ voir ta main encore toute fu-
„ mante du sang de mon pere !
„ Mais ne te flatte pas de jouir
„ long-tems du fruit de ta cruau-
„ té. Les justes Dieux , protec-
„ teurs de l'innocence, me feront
„ trouver de généreux défen-
„ seurs jaloux de la gloire de me
„ venger. Eh bien, qu'ils paroif-
„ sent ces défenseurs généreux,
„ reprit le Roi de Tacuba, mais
„ en attendant qu'ils osent s'offrir
„ à mes yeux, souviens-toi, dit-
„ il à la Princesse, que si tu ne te
„ prêtes à tous mes désirs, mon
„ amour pour toi va se changer
„ en fureur. Aujourd'hui même,
„ ou tu couronneras mes vœux
„ après avoir uni ton sort au
„ mien, ou tu me forceras de de-
„ voir mon bonheur à la violence.
„ C'est à toi à opter entre le rang
„ de Reine, ou celui d'Esclave.

La Princesse de Tzécuzo, menacée d'être en peu d'heures l'infortunée victime de la brutale passion de ce Tiran, se repentit d'avoir aigri son courroux, & pour réparer sa faute, elle se jeta à ses pieds qu'elle arrosa de ses larmes, en le conjurant de lui laisser le tems de calmer sa douleur, & de faire des réflexions sur le parti que son intérêt lui conseilleroit de prendre. „ Qui sait, dit cette „ Princesse affligée, si le tems & „ les réflexions ne changeront pas „ mon cœur ? Il est sensible à la „ reconnoissance, forcez-le par „ les complaisances & les égards „ que vous aurez pour moi à parler en votre faveur. Est-il un „ bonheur égal à celui qui n'est „ dû qu'à un amour mutuel ?

Ces paroles furent prononcées d'un ton si persuasif & si touchant, qu'elles obtinrent à la Princesse ce

qu'elles désiroient. Thékels attendri, consentit que son mariage fût reculé de huit jours , & voulut que pendant ce tems-là la Princesse fût traitée avec tout le respect dû à son rang ; mais parce qu'il craignoit qu'elle ne fût enlevée, ou qu'elle ne trouvât elle-même le moyen de s'échapper , si elle n'étoit gardée à vue , il lui forma une Cour nombreuse, composée de personnes destinées à éclairer toutes ses démarches.

Pendant que le Roi de Tacuba travailloit à s'assurer la possession de la Princesse Jaiven, on prenoit à la Cour du Mexique les mesures les plus propres à hâter la délivrance de cette Princesse infortunée. La nouvelle de son enlèvement ne fut pas plutôt parvenue aux oreilles de Tobilos , que s'étant mis à la tête d'un détachement de Cavalerie, il marcha sans

perdre de tems à la poursuite des douze Tacubains qui enmenaient l'incomparable Jaiven. Mais leur attention à ne prendre dans leur fuite que des routes détournées, empêcha qu'ils ne tombassent entre les mains du Prince Mexiquain ; de sorte qu'après deux jours d'une course inutile, il se vit obligé de revenir sur ses pas. Ne doutant pas que la Princesse ne fût sous la puissance de Thékels, il résolut de marcher droit à Tacuba, & de faire faire tant de diligence à ses troupes, qu'il pût attaquer son ennemi avant qu'il se fût mis en état de se défendre. A peine fut-il en effet de retour au Mexique, qu'il en repartit à la tête de plus de quatre cens mille combattans. L'arrivée imprévue de tant de troupes sur les frontières du Royaume de Tacuba, y répandit de toutes parts la ter-

reur & l'effroi. Toutes les Villes qui se trouverent sur le passage du Prince Mexiquain , se soumirent à ses loix ; une seule osa lui opposer quelque résistance ; mais ce jeune Héros la fit attaquer avec tant de vigueur , qu'elle fut forcée de se soumettre , & ne se sauva d'une ruine entière qu'en implo- rant la clémence du vainqueur. Comme tout cédoit à sa valeur & à la force de ses armes , il arriva en peu de jours aux portes de Tacuba. Son premier soin fut de faire investir cette superbe Capitale , qui , quoique d'une étendue immense , fut si étroitement ferrée , qu'il y auroit eu de la témérité d'entreprendre d'y jeter aucun secours. Mais Thékels y avoit fait entrer assez de troupes pour qu'il osât se flatter de rendre inutiles les efforts de ses ennemis.

Tobilos ayant fait les dispositions nécessaires pour un assaut général, se déterminà à ne le donner qu'après avoir fait proposer à Thékels un projet d'accommodement, dont les principaux articles étoient, qu'il remît en liberté la Princesse Jaiven, qu'il lui restituât ses Etats, & qu'à ces deux conditions les troupes Mexiquaines reprendroient incessamment la route de leur Pays. Le Héraut-d'armes qui fut envoyé au Roi de Tacuba, ayant exposé la commission dont il étoit chargé, ce Prince lui répondit, que loin de souhaiter que l'armée Mexiquaine s'éloignât si promptement, il étoit au contraire charmé de la voir campée aux environs de sa Capitale;

„ Et pour ce qui regarde la Prin-
„ cesse de Tzécuzo, vous direz
„ au Roi votre Maître, ajouta-t'il,
„ que je veux bien lui procurer

„ le plaisir de la voir, qu'il pourra
„ même l'enlever, & que toute
„ la reconnoissance que j'exige
„ de lui, c'est qu'avant de se déci-
„ der sur le parti qu'il prendra,
„ il attende que j'aie fait paroître
„ cette Princesse à ses yeux.

Cette réponse de Thékels ayant été portée au Prince Mexiquain, il s'imagina que Jaiven avoit sans doute été immolée à la brutale passion du Roi de Tacuba; & que s'il consentoit que l'on enlevât cette malheureuse Princesse, c'est qu'il n'avoit plus pour elle que de l'indifférence. Que Tobilos étoit bien éloigné de soupçonner la scène barbare que le cruel Thékels préparoit !

Ce Tiran ayant ordonné que l'on dressât un échaffaut sur une éminence, & qu'on le couvrît de riches tapis, il fit avertir le Prince Mexiquain qu'il pouvoit se ren-

dre à un certain endroit qu'il lui marquoit , & que là il pourroit goûter tout à son aise le plaisir de voir la charmante Princesse de Tzécuzo. Tobilos partagé entre la crainte & l'espérance , vola avec ardeur au lieu qui lui avoit été désigné , & s'y fit suivre par un nombreux détachement , tout composé de soldats d'une valeur éprouvée.

Le premier objet qui s'offrit à sa vue lorsqu'il commençoit à s'approcher des murs de la Ville , fut une espèce de plate-forme soutenue par de riches colonnes , & où l'on arrivoit par une longue galerie couverte. S'étant avancé avec une partie de son monde vers le sommet d'un coteau dont la vue étoit extrêmement étendue , il n'y eut pas demeuré une demi heure , que l'air retentit du bruit d'un grand nombre d'instru-

mens militaires, & bientôt après il vit sortir des portes de la Ville une multitude innombrable de Tacubains, qui s'étant partagés en différens corps, vinrent se ranger en bataille à quelque distance de l'endroit que Thékels avoit choisi pour être le théâtre de sa barbare fureur. Lorsque tout fut prêt pour l'exécution du dessein que sa cruauté préparoit, on vit paroître sur l'échaffaut qu'il avoit fait dresser, une jeune Dame vêtue des mêmes habits que portoit la Princesse Jaiven lorsqu'elle fut enlevée au sortir du Temple. Tobilos ne pouvant douter que celle qui s'offroit à ses yeux, ne fût véritablement la Princesse de Tzé-cuzo, se hâta de marcher à son secours, résolu, ou de périr, ou de pénétrer jusqu'à elle les armes à la main; mais à peine avoit-il quitté le poste qu'il occupoit, que

celle qu'il se propoſoit de délivrer , ſe vit percée de pluſieurs coups par quelques ſatellites, miniſtres des cruautés du barbare Thékels.

Je n'entreprendrai point d'exprimer à quel transport de fureur ſe livra le Prince Mexiquain à la vue d'une ſi cruelle ſcène. Le juſte courroux qui l'animoit , ne lui permit pas de mettre aucune borne à ſa vengeance ; & comme toutes ſes diſpoſitions étoient faites pour un aſſaut général , il voulut qu'on le donnât à l'inſtant même ; & pour animer le courage de ſes troupes , il leur promit le pillage de la Ville , en leur commandant d'en maſſacrer indifféremment tous les habitans.

La vigoureuſe réſiſtance qu'oppoſèrent les Tacubains animés par l'exemple de leur Roi , ne ſervit qu'à redoubler le courage des

troupes Mexiquaines, à qui le désir de la gloire, joint à l'espérance de s'enrichir, fit faire les prodiges de valeur les plus surprenans. On voyoit le jeune Héros qui les commandoit, se signaler par une bravoure qui lui faisoit affronter les plus grands périls, & qui le rendoit présent dans tous les endroits où le combat étoit échauffé avec le plus de fureur. Le Roi de Tacuba de son côté, résolu de périr plutôt mille fois que de ne pas sauver sa Capitale, dont la perte ne pouvoit manquer d'entraîner celle de tous ses États, s'étoit mis à la tête d'une troupe de guerriers intrépides, qui renversèrent dans les commencemens tout ce qui s'opposa à leur valeur : fiers de ce que rien ne leur résistoit, ils furent assez téméraires pour pénétrer bien avant dans les retranchemens ennemis, où ils firent

firent un carnage affreux. Mais ils ne portèrent pas loin la peine de leur témérité. Tobilos impatient de joindre le barbare Thékels, & qui eut été fâché qu'un autre que lui eût eu la gloire de faire perdre la vie à ce Tiran, n'eut pas plutôt été informé de ce qui se passoit, que suivit de sa garde ordinaire, il accourut à l'endroit où les Tacubains combattoient avec leur Roi. Ce jeune Prince fondit sur cette troupe d'ennemis avec tant d'impétuosité & de fureur, qu'ils furent presque tous taillés en pièces. Thékels désespéré de ce que la victoire lui échappoit dans le moment même où il s'en croyoit le plus assuré, essaya de trouver son salut dans la fuite; mais toute la diligence qu'il fit en précipitant sa course, ne put le dérober à la mort. Le Prince Mexiquain, ardent à le poursuivre, l'eut bien-

tôt atteint. Ce fut en vain que le Roi de Tacuba ramassa toutes ses forces & son courage pour faire face à son ennemi. À peine se fut-il mis en état de défense, qu'il se vit percé de plusieurs coups qui lui firent rendre l'ame avec le sang. La nouvelle de la mort de ce Tiran n'eut pas plutôt été portée dans la Ville assiégée, que les Tacubains offrirent d'en ouvrir les portes, en promettant de se soumettre à toutes les loix que le Vainqueur voudroit leur imposer ; mais leur soumission n'empêcha pas que la Ville ne fût livrée au pillage. La vengeance du Prince Mexiquain ne s'en tint pas là ; il voulut que toutes les femmes & les Esclaves du Roi de Tacuba fussent immolées aux manes de la Princesse Jaiven, & que l'on mît ensuite le feu au Palais de ce Prince. Tobilos pouvoit-

il s'imaginer que l'intérêt de son amour alloit l'obliger de révoquer les ordres qu'il venoit de donner ! Déjà il avoit fait enfoncer les portes du Serrail où les femmes de Thékels étoient enfermées , lorsqu'une jeune Dame vêtue superbement , vint lui apprendre qu'il ne dépendoit que de lui que la Princesse Jaiven ne fût rendue à sa tendresse , & que ce seroit elle-même qui la lui remettroit entre les mains. „ Prin-
„ ce, ne doutez pas , ajouta-t'elle ,
„ qu'il ne me soit facile d'effectuer la promesse que je vous
„ fais ; mais c'est à condition que
„ vous sauverez la vie à d'innocentes victimes que vous vous
„ proposiez de sacrifier à votre
„ vengeance. Ordonnez à vos
„ soldats de s'éloigner de ce Palais , & bientôt vous verrez paroître à vos yeux l'incompara-

„ ble Princeſſe de Tzécuzo. Qu'il
 „ vous ſuffiſe que le Roi de Ta-
 „ cuba mon frere , ſoit tombé
 „ ſous vos coups : l'humanité
 „ vous permet-elle de répandre
 „ le ſang d'une troupe de fem-
 „ mes qui n'ont point eu de part
 „ à ſes crimes ?

Que l'on juge dans quel étonnement un pareil diſcours dut jeter le Prince Mexiquain. Comment auroit-il pu ſe perſuader que celle qu'il croyoit avoir vue nageant dans ſon ſang , eût pu être rappellée à la vie ! mais la ſurpriſe de ce Prince ne venoit que de ce qu'il ignoroit l'artifice que Thékels avoit employé pour le tromper ; & voilà ce qu'il devoit bientôt apprendre de la bouche même de la Princeſſe Jaiven. Quoiqu'il ne pût guères ſe flatter de l'eſpérance de la revoir , il ne laiffa pas cependant que de ſuf-

pendre l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre les femmes & les Esclaves du Roi de Tacuba, & commanda en même-tems aux troupes qui étoient entrées avec lui dans le Palais de se retirer, se contentant de garder à sa suite quelques-uns de ses principaux Officiers. Zaïde (c'est le nom de cette jeune Princesse qui venoit de solliciter la clémence de Tobilos en faveur des Femmes du Roi de Tacuba son frere) ayant obtenu du Prince Mexiquain ce qu'elle désiroit, se hâta de lui procurer le ravissant plaisir qu'elle lui avoit fait espérer; & pour cet effet elle le conduisit à une tour qui renfermoit tout ce que ce Prince avoit de plus cher au monde. C'est par la fureur & le désespoir auxquels il s'étoit livré peu de tems auparavant, que l'on doit juger de la joie dont il fut saisi à

la vue inespérée de la charmante
Princesse de Tzécuzo. „ Justes
„ Dieux ! s'écria-t'il, rempli d'un
„ étonnement qui le faisoit dou-
„ ter s'il devoit s'en fier au rap-
„ port de ses yeux , voudriez-
„ vous me flatter par une illu-
„ sion qui m'enchante ! mais non ,
„ la voix de mon cœur me dit
„ que mes sens ne se trompent
„ pas : Ciel , apprens-moi par
„ quel miracle tu rends à mes
„ vœux le divin objet de ma ten-
„ dresse ! Dérobé hors de lui-
même par l'excès du plaisir dont
son ame étoit enivrée, il n'eut pas
la force d'en dire davantage.

La Princesse Jaiven, qui de son
côté ne s'attendoit à être tirée de
l'endroit où elle avoit été enfer-
mée que pour se voir immolée
ou à la fureur, ou à la brutale pas-
sion du cruel Thékels , ne fit pas
paroître moins d'étonnement que

son libérateur. „ Prince généreux ,
„ apprenez-moi , lui dit-elle , par
„ quel heureux coup du Ciel mes
„ yeux goutent le doux plaisir de
„ vous revoir. N'ai-je plus rien
„ à redouter de la violence de
„ mon barbare persécuteur ! Eh !
„ pouviez-vous douter , Mada-
„ me , lui répondit le Prince du
„ Mexique , que les Dieux pro-
„ tecteurs de l'innocence , ne
„ combattissent pour vous ? Oui ,
„ c'est leur secours tout-puissant
„ bien plus que mon foible bras ,
„ qui vient de vous délivrer du
„ Tiran qui vous retenoit dans
„ ces lieux. Et là-dessus il raconta
en peu de mots à la Princesse tout
ce qui s'étoit passé depuis le mo-
ment où elle avoit été enlevée ,
jusqu'à celui où , contre son atten-
te , il avoit la consolation de la re-
trouver pleine de vie après l'avoir
cru morte.

Cette dernière circonstance fit répandre à la Princesse un torrent de larmes. „ Trop généreuse Ar-
„ temire, s'écria-t'elle, c'est vous,
„ je n'en puis douter, qui avez
„ été sacrifiée pour moi, c'est vo-
„ tre amour pour moi qui vous a
„ livrée à une mort cruelle. He-
„ las! l'aurois-je pus soupçonner,
„ que l'on ne vous arrachoit d'en-
„ tre mes bras que parce qu'un
„ Tiran inhumain vous avoit
„ condamnée à tenir ma place
„ sur un échaffaut!

Ce fut là un mystère que la Princesse de Tzécuzo ne put dévoiler au Prince Mexiquain sans verser de nouvelles larmes. Elle lui apprit que le Roi de Tacuba ayant su que l'on se disposoit à donner un assaut général à sa Capitale, il avoit commandé qu'on la conduisît dans la tour où la fidèle Artémire avoit été enfermée; que ce
Tiran

Tiran étoit venu le lendemain la trouver dans cette même tour, & que les ayant forcées de changer d'habits à la hâte, il avoit livré Artemire entre les mains de quelques satellites dont il étoit accompagné. La Princesse finit son récit, en ajoutant que c'étoit en vain qu'elle s'étoit jettée aux genoux du cruel Thékels pour le prier de ne point la séparer de sa fidèle Esclave; que ce Tiran s'étoit non-seulement montré insensible à ses pleurs, mais qu'il avoit encore poussé la brutalité à son égard jusqu'à oser la menacer des plus affreux traitemens, si à la première visite qu'il lui rendroit, il ne la trouvoit disposée à se prêter à ses desirs.

La conclusion que le Prince Mexiquain tira de ce récit, c'est que ses yeux s'étoient laissés tromper par ce changement d'habits

dont on venoit de lui parler; joignez à cela la grande ressemblance qui se trouvoit entre la Princesse de Tzécuzo & Artemire. Quelque sensible que Tobilos fût à la mort de cette généreuse Esclave, il est vrai cependant qu'elle ne lui avoit pas été inutile, puisqu'en animant son désespoir, elle lui avoit servi à hâter les momens de la délivrance de l'illustre Jaiven. Le Prince du Mexique ne lui laissa pas ignorer que c'étoit en partie à la Princesse Zaïde qu'elle étoit redevable de la liberté & même de la vie, puisque ce n'étoit qu'en conséquence de la prière qu'elle lui avoit faite, qu'il avoit révoqué l'ordre par lequel il avoit été décidé que le Palais du Roi de Tacuba seroit réduit en cendres.

Zaïde témoigna à cette occasion qu'elle avoit toujours eu en horreur les violences du Roi son

frere; que souvent elle lui avoit représenté les malheurs dont il étoit menacé, s'il ne se déterminoit promptement à remettre la Princesse de Tzécuzo en liberté, & à lui restituer les Etats dont il l'avoit injustement dépouillée; mais que toutes ses remontrances avoient été inutiles. Adressant ensuite la parole à la Princesse Jaiven, elle lui exprima par les complimens les plus gracieux la part qu'elle prenoit à l'heureux changement qui s'étoit fait dans sa fortune.

Qu'il eût été à désirer pour le repos de cette Princesse qu'elle se fût toujours conservée dans les mêmes sentimens! Mais hélas! il étoit réglé qu'une funeste jalousie répandroit son mortel poison sur ses plus beaux jours. Se feroit-elle imaginée qu'elle eût pu s'empêcher de l'amour le plus vio-

lent pour un Prince qui se présentoit à elle ayant les mains encore teintes du sang de son frere? Mais en vain elle voulut combattre le fatal panchant qui l'entraînoit; la vue du Prince Mexiquain avoit fait sur son cœur de si tendres & de si vives impressions, que tout ce qu'elle put faire fut de tenir caché pendant un tems l'amour ardent qui l'enflammoit. Pour suivons.

Le passionné Tobilos, uniquement occupé du soin de plaire à l'illustre Princesse de Tzécuzo, imagina mille fêtes galantes pour la distraire de la douleur que lui caufoit la mort de sa chere Artemire. Zaïde agissant dans les mêmes vues, seconda avec tant d'empressement les soins du Prince Mexiquain, que le cœur de la Princesse Jaiven recommença à s'ouvrir à la joie. Charmée des

belles qualités de la Princesse de Tacuba, elle ne fut pas long-tems sans lui donner toute sa confiance, & sans s'attacher à elle par les liens de l'amitié la plus tendre, & voilà ce que la Princesse Zaïde désiroit avec le plus d'ardeur. Que pouvoit-il en effet lui arriver qui s'accordât mieux avec les intérêts de sa secrète passion, devenue trop violente pour qu'elle pût consentir à vivre éloignée de l'aimable Prince pour qui son cœur s'étoit laissé enflammer ? & elle trouvoit heureusement dans les sentimens de tendresse dont la Princesse de Tzécuzo s'étoit éprise pour elle, un prétexte de ne point se séparer du Prince du Mexique ; car quoiqu'elle ne doutât pas qu'il ne fût assez généreux pour la remettre en possession des Etats qu'il venoit de conquérir sur le Roi de Tacuba, son dessein

cependant n'étoit pas de profiter de la générosité de ce Prince. Ne consultant que les seuls intérêts de son amour, elle étoit résolue de tout sacrifier dans l'espérance de partager un jour avec la Princesse Jaiven la tendresse du Prince Mexiquain. Que d'étranges malheurs ne se feroit-elle pas épargnés, si elle avoit pu renoncer à un pareil dessein, si contraire à son repos! Je reviens à la Princesse de Tzécuzo.

Sensible aux tendres & respectueux hommages que lui rendoit le Prince du Mexique, toujours plus attentif à lui plaire, elle avoit consenti à couronner ses vœux, & elle étoit convenue qu'elle lui engageroit sa foi dès qu'elle auroit été rétablie sur le Trône du Roi son pere. Déjà elle se dispoisoit à reprendre le chemin de ses Etats, lorsqu'elle fut tout-à-coup saisie

d'une maladie violente, qui donna tout à craindre pour ses jours. Les allarmes que cette maladie causa au Prince Mexiquain, furent proportionnées à l'excès de sa tendresse; ce fut en vain que les Médecins tâcherent de le rassurer, en lui déguisant les périls où la vie de sa chere Princesse étoit exposée. Témoin des douleurs qu'elle souffroit, & qu'il ressentoit plus vivement que celle qui en étoit tourmentée, il craignoit à chaque instant qu'elle ne succombât sous la violence du mal. Ses craintes redoublèrent à l'occasion d'une foiblesse qui survint à la Princesse, & qui pendant plus d'une heure entière lui fit perdre l'usage des sens. Durant tout ce tems-là Tobilos tint sa bouche collée sur une des mains de la Princesse, en tâchant par la vivacité des baisers dont il l'accabloit, de la rappeler

à la vie. Mais rien de plus attendrissant que les discours que la douleur lui arrachoit. „ Dieux „ immortels, s'écrioit-il, ou conservez à ma tendresse le cher „ objet que j'adore, ou s'il vous „ faut une victime, que ce soit „ sur moi seul que votre courroux s'assouvisse. Votre gloire „ n'est-elle pas intéressée à sauver „ le chef-d'œuvre de vos mains? Adressant ensuite la parole à la Princesse, qu'il appelloit de tous les noms que lui mettoit à la bouche son tendre amour: „ Non, divine Princesse, lui disoit-il, en „ arrosant son visage de ses larmes; non, il ne sera pas dit que „ la mort cruelle sépare ce que l'amour avoit si fortement uni; „ non, vous ne descendrez pas „ seule dans le tombeau; & comment ma douleur, mon désespoir pourroient-ils me laisser

„ une vie qui fans vous devien-
„ droit pour moi un insupporta-
„ ble fardeau ?

Cependant les Médecins assemblés autour de la Princesse, ne négligeoient aucun des secrets de leur art pour la retirer du dangereux état où elle étoit tombée ; mais tous les remèdes qu'ils ordonnoient, demeuroient sans effet. Déjà ils commençoient à perdre toute espérance de réussir, lorsque Zaïde , qui jugeoit par la douleur à laquelle le Prince du Mexique étoit livré, que la conservation de sa vie dépendoit de celle de la Princesse de Tzécuzo , promit de lui rendre la santé , si l'on vouloit consentir à ce qu'elle lui fît prendre quelques gouttes d'un élixir dont elle s'engagea à faire elle-même l'essai. Son offre fut acceptée avec d'autant plus d'avidité, qu'elle ne craignit point

de répondre sur sa tête du succès de ce remède ; & il est vrai que l'effet qu'il produisit fut si prompt, que dans le même moment que la Princesse Jaiven le prit, elle recommença à ouvrir les yeux à la lumière, & à reprendre l'usage de tous ses sens ; mais ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est qu'à en juger par la vivacité des couleurs qui éclatoient sur son visage, l'on se feroit imaginé qu'elle goutoit les douceurs d'un sommeil profond.

Que l'on se représente l'impression qu'un si heureux changement dut faire sur le cœur du Prince Mexiquain ! Dans l'excès de la joie qui le dérobe hors de lui-même, il se jette aux pieds de la Princesse de Tacuba, embrasse ses genoux, en se plaignant de ce que les termes lui manquent pour lui exprimer toute l'étendue de sa

reconnoissance; & comme il étoit persuadé que c'étoit en particulier à la bonté des Dieux qu'il étoit redevable de cette guérison inopinée qui lui rendoit ce qu'il avoit de plus cher, il voulut que cet heureux jour fût marqué par le sacrifice d'une infinité de victimes qu'il fit immoler.

La Princesse Jaiven de son côté, informée de quelle façon elle avoit été arrachée des ombres de la mort, ne se montra pas moins reconnoissante que le Prince Mexiquain. S'étant jettée au col de la belle Zaïde, elle lui témoigna sa gratitude par les plus tendres caresses, & par les plus vives actions de grâces. „ Mais „ voulez-vous, Madame, lui dit-elle, mettre le comble aux obligations infinies que je vous ai? „ je sens que l'amitié étroite qui „ me lie à vous, me rendroit vo-

„tre absence insupportable, puis-
„je espérer que vous voudrez
„bien m'accorder une grace qui
„ne me laissera aucun vœu à
„former ? Ne me refusez pas
„de m'accompagner dans mes
„Etats, venez, Madame, venez-
„y faire les délices & l'ornement
„d'une Cour qui vous adorera.

Une pareille proposition étoit trop conforme aux desirs de la Reine de Tacuba pour qu'elle ne l'acceptât pas avec avidité. Et ce qui lui rendoit cette offre encore plus gracieuse, c'est que le Prince du Mexique joignit dans cette occasion ses prières à celles de la Princesse Jaiven. Mais il fut premièrement arrêté, que Zaïde seroit couronnée Reine de Tacuba, & qu'avant son départ l'on feroit tous les réglemens nécessaires pour assurer pendant son absence la tranquillité dans ses états.

La cérémonie du couronnement de cette Princesse se fit avec la plus somptueuse magnificence, & fut célébrée par plusieurs fêtes non moins superbes que galantes.

Cependant une partie de l'armée Mexiquaine s'étoit avancée vers les frontières du Royaume de Tzécuzo, tandis que les Tacubains évacuoient les Places que Thékels avoit usurpées sur Fardondac, pere de la Princesse Jaiven. Les Tzécuzains, informés qu'ils auroient bientôt le plaisir de revoir leur chere Princesse, se préparèrent à lui faire une réception qui répondît à la joie que leur causoit la félicité qu'ils se promettoient de goûter sous ses loix. Jamais en effet il ne fut d'entrée plus somptueuse que celle que l'illustre Jaiven fit dans la Capitale de ces mêmes Etats, que peu de tems auparavant elle avoit

été obligée d'abandonner pour aller implorer le secours d'Izéhoalt. Les fidèles Tzécuzains, pleins de vénération & de tendresse pour leur Souveraine, ne cessoient de se féliciter de la voir rendue à leurs vœux. Assemblés en foule autour du char sur lequel elle étoit traînée, ayant à ses côtés son illustre-Amant, & la Princesse Zaïde, ils faisoient retentir l'air des cris que la joie leur faisoit pousser. Point de rue par où la Princesse passa, qui ne fût jonchée de fleurs, ou couverte de riches tapis, & presque à chaque pas elle se trouvoit arrêtée par le spectacle de quelque nouvelle décoration marquée au coin de ce que l'art a de plus frappant & de plus pompeux. Mais rien n'approchoit de la magnificence qui se faisoit remarquer aux environs du Palais. Un long portique, sou-

tenu par un grand nombre de colonnes , revêtu de plaques d'or , & parsemé de rubis , conduisoit à un Arc-de-triomphe , au milieu duquel on avoit élevé un Trône qui étoit d'or massif , & qui répandoit de toutes parts un éclat qui éblouissoit par la multitude infinie de pierreries dont il étoit couvert.

A l'approche de la Princesse , les acclamations recommencerent , & ne finirent que lorsque le Grand-Chancelier , accompagné des principaux Officiers de la Couronne , se fût avancé vers le Trône pour prêter serment de fidélité à leur Souveraine au nom de toute la Nation. Cette cérémonie étant faite , la nouvelle Reine , accompagnée de la Princesse de Tacuba & du Prince Mexiquain , fut conduite dans son Palais au son d'une foule innom-

brable d'instrumens qui formoient la simphonie la plus charmante.

Je ne parlerai point des fêtes qui suivirent le couronnement de la Princesse. Chérie & adorée de ses sujets , il n'y en eut aucun qui ne s'empresât de contribuer aux réjouissances publiques. Depuis un mois entier ces fêtes s'étoient renouvelées chaque jour , lorsqu'Izéhoalt, Roi du Mexique, envoya une célèbre Ambassade à la Cour de Tzécuzo. Ce Prince enchanté des vertus & des rares qualités qu'il avoit admirées dans la Princesse Jaiven, & qui ne désiroit rien avec plus d'ardeur que de la voir unie au Prince Tobilos par les liens de l'himen , fit proposer cette union à la Princesse par les Ambassadeurs qu'il lui envoya. Ils avoient outre cela ordre de l'informer que l'intention du Roi leur maître étoit d'abdi-
quer

quer la Couronne, & de la mettre sur la tête du Prince son fils ; mais ce qui leur étoit le plus recommandé , c'étoit de hâter autant qu'ils le pourroient, le départ du Prince & de la Princesse : ils y étoient l'un & l'autre également disposés par l'impatience qu'ils avoient d'assurer leur commun bonheur. Ainsi les Ambassadeurs d'Izéhoalt furent renvoyés avec promesse que le Prince & la Princesse les suivroient de près.

Quoique cette Ambassade ne fût guères du gout de Zaïde , qui peut-être se flattoit que quelque obstacle imprévu s'opposeroit à une union dont la seule idée ne pouvoit manquer de faire souffrir infiniment sa jalousie secrète, elle ne laissa cependant pas que de faire à la Princesse de Tzécuzo des félicitations aussi sincères en apparence, comme si elle eût vé-

ritablement dû partager avec elle la félicité qui l'attendoit. „ Le „ voilà donc venu , Madame , „ lui dit-elle , le moment heureux qui doit couronner tous „ vos vœux ! Le Ciel vous laisseroit-il encore quelque souhait „ à former ? A la gloire de régner „ sur cent peuples divers , vous „ allez encore joindre l'avantage „ d'unir votre sort à celui d'un „ Prince que l'amour & les graces semblent avoir formé pour „ charmer & pour plaire , & qui „ par sa valeur illustrée par une „ foule d'exploits héroïques , se „ voit élevé au sommet de la „ gloire. Non , ma chere Princesse , je ne vous dissimulerai „ point , reprit l'heureuse Jaiven , „ que je ne crois pas que le Ciel „ puisse rien ajouter au bonheur „ qu'il me promet. Mais aussi il „ m'est témoin que la Couronne

„ qui m'eût offerte , me touche-
„ roit bien foiblement , si je ne la
„ recevois de la main d'un Prince
„ digne de toute ma tendresse ,
„ & qui de son côté m'a donné
„ des preuves trop éclatantes de
„ son amour , pour que je ne sois
„ pas assurée de regner seule dans
„ son cœur. Et c'étoit là juste-
ment ce qui désespéroit la Prin-
cesse de Tacuba. En vain elle avoit
laissé parler ses regards pour faire
connoître au Prince Mexiquain
les tendres sentimens qu'il lui
avoit inspirés. Elle avoit eu le
chagrin de voir que ce Prince
s'obstinoit à ne pas vouloir en
entendre le langage. Tout sem-
bloit lui conseiller de travailler à
se guérir d'une passion qui la
tourmentoit d'autant plus cruel-
lement , qu'elle étoit obligée de
se faire à chaque instant de nou-
velles violences pour ne pas la

laisser éclater. Mais l'amour permet-il de consulter la raison ? Comment songeroit-on à guérir d'un mal qui plaît, & que l'on regarde comme un véritable bien ?

Telles étoient les malheureuses dispositions de la Reine de Tacuba. L'absence auroit pu servir à effacer de son esprit l'idée d'un Prince dont la vue augmentoit la passion qui troubloit son repos, & loin de se résoudre à s'éloigner de ce Prince charmant, elle se détermina à le suivre dans ses Etats, quoiqu'elle sût qu'elle y fût attendue par une pompe qui devoit faire le triomphe de sa rivale. Avançons.

Izéhoalt, informé par les Ambassadeurs qu'il avoit envoyés à Tzécuzo que leurs négociations avoient été suivies du plus heureux succès, ne songea qu'à faire éclater la plus somptueuse magni-

ficence dans les fêtes qu'il ordonna pour la réception de l'illustre Princesse, destinée pour épouse à son fils. La nouvelle des fêtes qui se préparoient à la Cour du Mexique, y attira un grand nombre de Princes & de Princesses attachés à Izéhoalt, ou par les liens du sang, ou par ceux de l'amitié, de façon que la Cour de ce Prince n'avoit jamais été ni si nombreuse, ni si brillante qu'elle le fut le jour que la Princesse de Tzécuzo fit son entrée au Mexique; & je dois ajouter qu'il n'y eut jamais de jour marqué par de plus grandes réjouissances.

Izéhoalt ayant fait assembler le lendemain les Princes de son sang avec les principaux Officiers de la Couronne, il leur déclara, que se sentant épuisé par les fatigues d'un regne de soixante ans, son dessein étoit de descendre du

Trône pour y faire monter le Prince Tobilos, son fils aîné.

„ Ma qualité de pere, ajouta-t'il,
„ pourroit rendre suspectes les
„ louanges que je lui donnerois;
„ que ceux qui l'ont vu à la tête
„ de mes armées, & qui ont été
„ souvent témoins des glorieu-
„ ses victoires qu'il a remportées
„ sur mes ennemis, décident eux-
„ mêmes s'il mérite de regner sur
„ un peuple guerrier. Les Dieux
„ immortels me sont témoins
„ que ce ne sont point les senti-
„ mens de la nature qui m'inspi-
„ rent le choix que je fais de ce
„ Prince pour regner après moi:
„ si je me détermine à lui céder
„ aujourd'hui la place que j'oc-
„ cupe, c'est parce que ses vertus
„ me répondent qu'il perpétuera
„ le bonheur & la gloire de ces
„ mêmes sujets, dont les intérêts
„ ont toujours fait l'objet de tous

„ mes soins. Ainsi , généreux
 „ Mexiquains , préparez-vous à
 „ rendre vos hommages à votre
 „ nouveau Roi , & à l'incompa-
 „ rable Princesse qui doit regner
 „ avec lui.

Izéhoalt ayant ainsi déclaré ses intentions , se rendit au Temple, accompagné des Princes & des Grands du Royaume , & y fut bientôt suivi de toute la Cour. L'infortunée Princesse de Tacuba , toujours déchirée par sa jalousie , auroit bien voulu ne pas assister à une cérémonie qui alloit mettre le comble au bonheur de sa Rivale ; mais quel prétexte auroit-elle pu imaginer pour s'en défendre ? Elle y assista donc , étant bien résolue de s'observer de façon qu'il ne lui échappât rien qui pût décéler ce qui se passoit dans son cœur. Mais est-il facile d'imposer silence à une passion

à qui l'on a laissé prendre trop d'empire sur son ame ?

Cependant l'Autel fumoit du sang d'un nombre prodigieux de victimes qui venoient d'être immolées. Déjà le Grand-Prêtre, après avoir consulté leurs entrailles, avoit prononcé que les Dieux promettoient une longue suite d'heureuses années au Prince & à la Princesse qui alloient unir leurs destinées, lorsqu'on vint l'avertir qu'ils s'avançoient vers le Temple, & qu'il étoit tems de commencer les prières qui précédoient ordinairement les cérémonies du mariage. Deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, plus ornées encore par leur beauté que par leur parure, fortirent en même-tems du Temple, & semerent de fleurs le chemin par où le Prince & la Princesse devoient passer. Ce fut le Roi du Mexi-

Mexique qui les conduisit à l'Autel, & qui après les avoir présentés au Grand-Prêtre, les couvrit lui-même du voile nuptial.

Le Grand-Prêtre, après avoir imploré la bénédiction des Dieux sur un himen qui devoit faire le bonheur des deux Empires, acheva la cérémonie : le son de mille instrumens, les cris de joie du Peuple, tout annonçoit la félicité des deux illustres époux qui venoient d'être unis, tout sembloit la partager, lorsque l'on s'aperçut que la Princesse Zaïde étoit pâle, sans mouvement, & ne donnoit aucun signe de vie. Chacun s'empressa de la secourir. Tobilos & Jaiven y accoururent des premiers ; les yeux de l'aimable Reine du Mexique qui sembloient devoir n'être ouverts qu'à la joie, furent en un instant couverts de larmes : sa tendre amitié sensible au

triste accident de Zaïde , lui fit pendant quelque tems oublier son propre bonheur. Elle ignoroit que ce même bonheur fût la cause du defastre de sa Rivale. Cette infortunée Princesse n'avoit pu soutenir plus long-tems la vue d'un spectacle qui lui ravissoit tout espoir ; un froid mortel s'étoit glissé dans toutes ses veines, & l'on désespéra long-tems de pouvoir la rappeler à la vie. Elle ouvrit enfin les yeux , & ce fut pour voir la Princesse Jaiven qui la tenoit étroitement embrassée , & lui mouilloit le visage de ses larmes. Il s'en fallut peu que cette vue ne la replongeât dans l'état d'anéantissement d'où elle venoit de sortir. Elle se fit néanmoins violence, & se reprochant sa jalousie contre une Princesse qui lui donnoit de si sensibles marques de son amitié , elle l'embrassa les larmes

aux yeux , en lui disant : „ Que
„ faites-vous , ma chere Princef-
„ se ? faut-il qu'un simple éva-
„ nouissement de ma part trouble
„ une félicité telle que la vôtre ?

Ce fut en vain qu'on voulut sa-
voir la cause de son mal ; elle en
inventa une qui parut plausible ,
& peut-être personne ne soup-
çonna la véritable. Le seul Tobil-
los étoit à portée d'en démêler
quelque chose ; mais outre que
Zaïde ne lui avoit jamais déclaré
ouvertement ses sentimens , il
cherchoit à les ignorer toujours ;
l'amour extrême qu'il ressentoit
pour la Princesse Jaiven , ne lui
permettoit pas de répondre à ce-
lui de la Reine de Tacuba.

Cependant cette illustre assem-
blée retourna au Palais dans la
même pompe qu'elle étoit venue ,
& à travers les acclamations d'un
Peuple innombrable, qui ne pou-

voit cesser d'admirer sa nouvelle Reine. Je n'entreprendrai point de décrire l'excès du contentement des nouveaux époux. Une passion réciproque, fondée sur la vertu, le mérite & la reconnoissance, traversée par tant d'accidens divers, couronnée enfin par un himen heureux, pourroit-elle ne produire qu'une félicité ordinaire ? Non, non, l'amour qui se plaît souvent à tyranniser les grands cœurs, se plaît aussi quelquefois à les récompenser de leurs tourmens par des plaisirs qu'eux seuls peuvent bien sentir.

Autant la destinée de Tobilos & de la Princesse Jaiven étoit heureuse, autant celle de la Reine de Tacuba étoit infortunée. En proie à ce que l'amour a de plus rigoureux & de plus violent, sans avoir jamais éprouvé aucune de ses douceurs, elle se sentoît encore dé-

chirée par ce que la jalousie a de plus cruel & de plus accablant.

„ Malheureuse ! disoit cette triste
„ Princesse , j'ai quitté mes Etats
„ pour venir être témoin du
„ triomphe de ma Rivale ; j'ai suivi
„ un Prince que je devois fuir ,
„ & je suis venue apporter la tristesse
„ dans une Cour où tout respire
„ la joie , où le Prince &
„ les sujets vivent heureux , &
„ où je suis la seule infortunée.
„ Quoi ! ne devois-je donc pas
„ plutôt rester dans mes Etats , &
„ chercher dans l'absence un remède
„ à mes maux , que de venir les
„ irriter par la présence de l'objet
„ qui les cause ? Je pourrois
„ du moins , enfermée dans mon
„ Palais , gémir & me plaindre
„ en liberté. Je ne serois point
„ obligée d'affecter de la joie au
„ milieu de la plus cruelle affliction ,
„ ni de féliciter ma Rivale sur

„ un bonheur dont elle ne jouit
 „ qu'aux dépens de tout le mien.

Ces réflexions la faisoient résoudre pendant quelques momens de retourner à Tacuba ; mais l'amour qui l'avoit conduite à la Cour du Mexique , avoit trop d'empire sur son ame pour la laisser long-tems dans cette résolution. A peine Zaïde eut-elle réfléchi qu'elle alloit pour jamais s'éloigner de Tobilos , que cette idée la fit trembler , & qu'elle ne regarda plus cette absence que comme le plus cruel des maux qu'elle eût à redouter.

C'est ainsi que cette Princesse toujours contraire à elle-même , cherchoit à nourrir une passion que tout lui conseilloit d'étouffer , & dont les commencemens lui étoient si funestes. Elle avoit perdu toute espérance de posséder Tobilos , cependant elle ne pou-

voit se résoudre à l'oublier ; mais ce qui mettoit encore le comble à la disgrâce de Zaïde , c'étoit de ne pouvoir haïr la Rivale qui jouissoit du cœur de ce Prince ; elle sentoît même que son amitié pour Jaiven n'étoit inférieure qu'à sa tendresse pour Tobilos : qu'elle étoit bien éloignée de se croire destinée à servir d'instrument au malheur de ces deux aimables époux.

Mais n'anticipons point cette triste catastrophe, & voyons Zaïde seule à seule avec la nouvelle Reine du Mexique. L'air de satisfaction qui brilloit sur le visage & dans les yeux de cette Princesse, la liberté, l'enjoûment de tous ses discours étoient autant de poignards qui perçoient le cœur de la malheureuse Zaïde. Quelque soin qu'elle prît de cacher à sa Rivale les secrets mouvemens de sa jalousie, il étoit bien difficile qu'elle ne lais-

sât échapper de tems en tems quelques traits capables de la trahir. Mais Jaiven étoit bien éloignée de pénétrer la vérité ; car outre que Zaïde avoit toujours eu soin de ne parler en sa présence à Tobilos qu'avec beaucoup de circonspection , sa candeur naturelle ne lui permettoit pas de s'abandonner facilement à des soupçons. Incapable de tromper personne, elle ne connoissoit point la méfiance ; & si quelque chose pouvoit la troubler, ce n'étoit que cette profonde tristesse qu'elle remarquoit sur le visage de son amie , & dont elle attribuoit la cause à l'ennui , ou au désir de retourner dans ses Etats. Qu'il eût été à souhaiter pour Zaïde que c'eût été là le véritable motif de son chagrin ! qu'elle se fût épargné de malheurs , & qu'elle en eût épargné aux autres !

Fin de la première Partie.

HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE
JAIVEN,
REINE DU MEXIQUE,
Traduite de l'Espagnol.
SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Aux dépens de la Société.

M. DCC. LI.





HISTOIRE

DE LA

PRINCESSE

JAIVEN,
REINE DU MEXIQUE.

SECONDE PARTIE.

UN événement qui arriva dans le même-tems , servit à mettre le comble à l'infortune de cette Princesse ; ce fut le retour d'Askar , second fils d'Izéhoalt , jeune

II. Partie.

A

Prince bien fait & plein de courage , mais dont le caractère féroce & hautain ternissoit toutes les autres qualités. Ses emportemens démesurés lui ayant attiré plus d'une fois des reproches & des menaces de la part de son pere, il avoit quitté sa Cour, & s'étoit retiré chez Zermovob , Roi de la Floride. Izéhoalt , indigné de cette démarche , lui avoit fait faire défense de reparoître jamais dans ses Etats , & il ne révoqua cet ordre qu'après le couronnement de Tobilos, & à la sollicitation de ce Prince. On s'apperçut aisément que le séjour qu'Askar avoit fait à la Cour du Roi de la Floride , n'avoit pas adouci son caractère. Il reparut à celle de Tobilos avec cet orgueil hautain qui l'avoit toujours accompagné ; mais la vue de la Princesse Zaïde lui fit bientôt oublier sa fierté. Les

yeux de cette belle Reine , malgré la profonde tristesse qui les couvroit , triomphèrent en un instant de ce cœur intraitable , & qui jusqu'alors n'avoit paru sensible ni à l'amour ni à l'amitié. Askar , peu accoutumé à combattre ses passions , suivit le panchant qui l'entraînoit , & résolut à quelque prix que ce fût de la satisfaire. Il ne prévoyoit pas que ses vœux pussent être rejetés. Sa naissance & sa figure , jointes à sa présomption naturelle , lui donnoient une entière confiance , & depuis ce moment il ne chercha plus qu'à déclarer sa passion à celle qui l'avoit fait naître.

Ce Prince ignoroit que le cœur de Zaïde trop sensible pour un autre , ne pouvoit avoir tout au plus que de l'amitié pour lui. Il brûloit du désir de l'entretenir seule , mais il y rencontroit de

grandes difficultés. Zaïde presque toujours enfermée dans son appartement, n'en sortoit que lorsque la bienfiance exigeoit qu'elle se trouvât avec la Reine du Mexique ou dans quelque autres assemblées, & alors un panchant indomptable l'entraînoit toujours auprès de Tobilos. Askar désespéré des obstacles qui s'opposoient à son dessein, prit enfin le parti d'instruire le Roi son frere de sa passion pour Zaïde, & de tâcher de l'engager à le favoriser auprès de cette Princesse. Tobilos reçut avec beaucoup de satisfaction la confidence que lui fit Askar de ses sentimens pour la Reine de Tacuba, & il lui promit non-seulement de le seconder en toutes choses, mais encore d'engager la Reine du Mexique à agir dans les mêmes vues.

Askar, transporté de joie, ne

douta plus que son bonheur ne fût certain , & qu'avec l'aide du Roi & de la Reine du Mexique, il ne parvînt enfin à la possession de Zaïde. Tobilos de son côté résolut de lui tenir parole ; il ne prévoyoit rien dans cet himen que de très-avantageux pour son frère , mais il craignoit avec raison que la Reine de Tacuba ne fût insensible à l'amour de ce Prince. Il connoissoit l'extrême délicatesse de cette Princesse , & il n'étoit point aveugle sur les défauts que l'on remarquoit dans Askar. Avant donc que de parler , il se détermina à sonder l'esprit de Zaïde , & à tâcher de démêler ses sentimens.

Il ne lui étoit pas difficile de parvenir à un entretien secret avec elle ; il étoit le seul qu'elle ne fuyoit point entre tous les hommes , tandis qu'il étoit le seul

qu'elle eût dû fuir. Il en prit l'occasion dans une promenade où il lui donna la main. Le premier point de la conversation tomba sur la tristesse qui regnoit continuellement sur le visage de Zaidé: „ Seroit-il possible, Madame, „ lui dit Tobilos, que cette mélancolie que l'on remarque en vous depuis quelque tems, soit le fruit du voyage que votre amitié, ou peut-être votre complaisance vous a fait entreprendre? Une Cour que vous êtes venue embellir ne vous procureroit-elle en récompense que de l'ennui? Et tandis que votre présence répand la joie en tous lieux, aurons-nous toujours la douleur de vous y voir insensible? Daignez du moins, Madame, daignez faire part de vos secrets à un Prince que l'estime la plus respectueuse enga-

„ gera toujours à partager vos
„ peines & vos plaisirs.

Ces paroles jetterent dans le cœur de Zaïde un trouble qu'elle n'avoit point encore éprouvé. A tout esprit déprévenu elles n'eussent paru que très-naturelles. Mais un cœur soumis aux loix de l'amour, & peu accoutumé à ses faveurs, tire des moindres démarches de l'objet aimé des conjectures favorables. La trop tendre Zaïde crut avoir remarqué dans le discours de Tobilos quelque chose de plus que dans le langage ordinaire de l'amitié. Mais ce rayon d'espérance, qui donna quelque'entrée à la joie dans son cœur, n'étoit point capable d'en bannir entièrement la crainte, & ces différentes passions se combattant l'une & l'autre, la mirent pendant long-tems hors d'état de répondre. Tobilos étonné des

divers changemens qu'il remarquoit sur le visage de Zaïde, craignit d'avoir porté trop loin sa curiosité. Il voyoit cette Princesse rougir & pâlir successivement, le regarder avec timidité, soupirer, & enfin laisser échapper quelques larmes, qu'elle s'efforçoit en vain de retenir. Attendri lui-même de l'extrémité où elle lui paroïsoit reduite, il alloit changer la conversation, lorsque Zaïde qui vouloit tirer parti de cette occasion, rompit enfin le silence.

„ Non, Seigneur, lui dit-elle,
„ non, ce n'est point l'absence de
„ mes Etats ni le désir de les re-
„ voir qui cause la tristesse dans
„ laquelle vous me voyez plon-
„ gée ; quelle autre Cour pour-
„ roit étaler à mes yeux autant
„ de charmes que la Cour du
„ Mexique ? Si donc vous me
„ voyez insensible aux agrémens

„ qu'elle m'offre, s'il ne m'est pas
„ même possible de les partager,
„ jugez si la Cour, ou plutôt la
„ solitude de Tacuba, seroit ca-
„ pable de dissiper la mélancolie
„ qui m'accable ! Non, non, mes
„ chagrins sont de nature à ne
„ finir qu'avec mes jours. Ne
„ m'en demandez point la cause,
„ Seigneur, ajouta-t-elle, je dois
„ vous la taire, mais hélas ! que
„ fais-je si vous ne l'avez point
„ déjà pénétrée.

La Princesse en achevant ces mots, sentit augmenter son trouble ; & Tobilos, pour qui ce discours commençoit à être moins équivoque, voulant éviter un entier éclaircissement, se détermina à parler sur le champ de la passion de son frere. „ Quel que soit
„ le motif de vos chagrins, Ma-
„ dame, répondit-il à Zaïde, sans
„ prétendre le pénétrer, j'ose

„ dire que nul ne les partage avec
„ plus de sincérité que moi ; je
„ dirois même que personne n'y
„ est aussi sensible que je le suis,
„ si la tendresse de la Reine du
„ Mexique pour vous ne m'étoit
„ connue ; & si l'amour que vous
„ avez fait naître dans le cœur
„ d'un Prince jusqu'alors insensi-
„ ble à cette passion ne le mettoit
„ en état de disputer de la viva-
„ cité de ses sentimens avec les
„ miens. Oui, Madame, pour-
„ suivit Tobilos , le fier Askar a
„ vu l'effort de vos charmes
„ triompher de son orgueil. Cet-
„ te audace qui l'avoit toujours
„ accompagné, l'abandonne tel-
„ lement aujourd'hui, qu'il n'ose
„ pas même vous faire l'aveu des
„ sentimens que vous lui avez ins-
„ pirés. Peut-être, Madame, ai-
„ je encouru moi-même la dis-
„ grace qu'il a voulu s'éviter en

„ vous parlant d'un passion que
 „ vous pouvez ne pas approu-
 „ ver ; mais je n'ai pu refuser cette
 „ démarche à l'amitié fraternelle ,
 „ & à mon propre panchant :
 „ autant la destinée d'Askar seroit
 „ heureuse si vous approuviez son
 „ amour , autant ma satisfaction
 „ seroit extrême de voir unir à
 „ ma famille par les liens du sang
 „ une Princesse qui fait enchaî-
 „ ner tous les cœurs par ses ai-
 „ mables qualités.

On conçoit aisément la douleur
 & l'agitation qu'un pareil discours
 dut jetter dans le cœur de Zaïde.
 Ce n'étoit plus un langage équi-
 voque , il n'étoit plus question de
 de se flatter : Tobilos en l'instrui-
 sant de la passion d'Askar , & en
 lui parlant même en faveur de ce
 Prince , témoignoit assez n'avoir
 aucune prétention sur son cœur ,
 & ne ressentir tout au plus pour

elle que de l'estime & de l'amitié, qui ne fera jamais une digne récompense du véritable amour. Zaïde ne put retenir plus long-tems son dépit. „ Nous ne sommes pas toujours maîtres de „ nos cœurs, Seigneur, répondit-elle à Tobilos, & telle est souvent notre malheureuse destinée, qu'ils deviennent sensibles pour ceux qui nous méprisent & insensibles pour ceux qui nous adorent. Je plains le Prince Askar de s'être livré à une passion qu'il m'est impossible de reconnoître, mais je suis encore plus à plaindre que lui; qu'il ne craigne pas cependant de voir sa haine devenir le prix de son amour; une aussi cruelle injustice ne fera jamais de mon caractère. „ Helas! sans être encore accablé „ par la haine de l'objet aimé, „ n'est-on pas déjà trop malheu-

reux d'aimer sans espérance ! Elle n'en dit pas davantage ; & tournant la tête pour cacher quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir, elle s'avança pour rejoindre l'assemblée. Tobilos la suivit sans rien dire, mais non sans agitation. Ce n'est pas qu'il ne fût très-flatteur pour lui de se voir aimé d'une Princesse du mérite & de la beauté de Zaïde, mais la vanité qu'une pareille découverte auroit pu faire naître en lui, étoit bien éloignée de son caractère. Trop amoureux d'une épouse digne de toute sa tendresse, il ne pouvoit avoir que de l'estime pour Zaïde, & souhaiter de la voir triompher d'une passion qui feroit le malheur de sa vie.

Personne ne pénétra la cause de l'altération qu'il étoit aisé de remarquer sur le visage de la Reine de Tacuba ; on étoit accou-

tuiné à l'attribuer à sa mauvaife
santé , on le fit encore cette fois-
là. Le seul Askar attentif à tou-
tes ses démarches , & qui se dou-
toit du sujet de la conversation
que Tobilos avoit eue avec elle ,
n'augura rien de bon du trouble
de cette Princesse. Il l'aborda néan-
moins , & Zaide l'ayant reçu avec
beaucoup de douceur , cela l'en-
hardit , & il crut l'occasion favo-
rable pour déclarer son amour ;
mais à peine avoit-il commencé
son discours qu'elle l'interrom-
pit. „ Je fais où vous en voulez
„ venir , Prince , lui dit-elle ; le
„ Roi du Mexique vient de m'inf-
„ truire de vos sentimens ; & ma
„ sincérité naturelle , l'estime que
„ je vous dois , tout m'engage à
„ vous instruire des miens , & à
„ vous parler sans détour. Vous
„ sâvez , Prince , que nos cœurs
„ ne nous consultent pas lorsqu'ils

„ veulent devenir sensibles ; il est
„ à croire que si nous étions maî-
„ tres de notre panchant , nous
„ nous déciderions en faveur de
„ ceux que l'amour nous a déjà
„ soumis , mais il n'est pas en no-
„ tre pouvoir de hâter ni de re-
„ tarder le moment de notre sen-
„ sibilité. Destinées quelquefois à
„ aimer des ingrats , nous som-
„ mes dans le cas de le devenir
„ nous-mêmes en ne répondant
„ point aux tendres sentimens
„ que nous aurons inspirés à d'au-
„ tres. Mais cette ingratitude n'est
„ point volontaire ; c'est l'effet
„ d'une puissance qui nous domine
„ impérieusement , & qui nous
„ punit fort souvent des injusti-
„ ces qu'elle nous fait commettre.
„ Ainsi, Prince, croyez, que si je
„ ne répons point à votre flam-
„ me, ce n'est ni par défaut de
„ volonté ni par défaut d'estime,

„ mais uniquement par défaut de
„ pouvoir. Bien loin de me pa-
„ rer envers vous d'une fierté
„ mal placée, je saurai toujours au
„ contraire conserver les égards
„ qui vous sont dûs ; mais je dois
„ vous exciter à bannir de votre
„ cœur une passion à laquelle il
„ m'est impossible de répondre.
„ Ah ! Madame , s'écria l'impac-
„ tient Askar , que votre feinte
„ douceur est accablante, & qu'el-
„ le me désespère bien plus vive-
„ ment que toutes vos rigueurs
„ ne pourroient le faire ! he bien,
„ Madame, achevez de me per-
„ cer le cœur en me nommant
„ l'heureux Rival qui m'est préféré.
„ Ce seroit pousser trop loin
„ la complaisance, Prince, lui re-
„ partit Zaïde ; aucune de mes
„ démarches ne vous a fait voir
„ jusqu'à présent que mon cœur
„ fût sensible pour personne , &
vous

„ vous ne devez point regarder
 „ comme une chose impossible
 „ de me voir résister aux traits
 „ de l'amour. Contentez - vous
 „ des assurances que je vous ai
 „ données, elles sont sincères, &
 „ ne tendent qu'à votre repos.
 „ Non, Madame, repartit vive-
 „ ment Askar, non, je ne croi-
 „ rois jamais qu'étant née avec
 „ toutes les qualités propres à
 „ donner de l'amour, vous puis-
 „ siez en ignorer les effets. Il est
 „ quelque Amant heureux, qui
 „ certain de votre cœur, jouit de
 „ la douce espérance de voir un
 „ jour ses feux couronnés, tandis
 „ qu'il faut me résoudre à passer
 „ ma vie dans le désespoir. Mais,
 „ Madame, je ne répons pas d'a-
 „ voir assez de patience pour être
 „ témoin de la félicité de cet heu-
 „ reux Rival sans entreprendre de
 „ la troubler. Vous devez savoir,

„ Prince , reprit la Reine de Ta-
„ cuba , que l'amour est le fruit de
„ la soumission & non des mena-
„ ces. Elle le quitta à ces mots , &
„ rejoignit la compagnie.

Askar , outré & confus d'avoir vu sa flamme méprisée , sentit renaître en ce moment toute la férocité de son caractère. Il ne doutoit presque plus qu'il n'eût un Rival ; mais il ne savoit sur qui laisser tomber ses soupçons. Seroit-ce sur Tobilos ? Il venoit d'épouser Jaiven , étant le maître de s'unir à Zaïde , s'il étoit vrai qu'il l'eût aimée. Seroit-ce sur quelqu'un de la Cour du Mexique ? Quelle apparence que la Reine de Tacuba voulût s'abaisser jusqu'à livrer son cœur à un homme d'une naissance inférieure à la sienne. Seroit-ce enfin sur quelque Prince voisin ? Si cela étoit , quelle raison pourroit retenir Zaïde à la

Cour de Tobilos ! Ne jouiroit-elle pas d'une plus grande liberté à celle de Tacuba ? Ne pouvant donc fixer son incertitude, il prit le parti d'examiner avec soin toutes les démarches de Zaïde, bien résolu, s'il découvroit un Rival, de le traverser en toute occasion, & même de le punir de la préférence qu'on lui donnoit sur lui.

Cette résolution dans le cœur d'un Prince tel qu'Askar, ne pouvoit avoir que des suites cruelles, sur-tout s'il parvenoit un jour à découvrir que Tobilos fût la cause des froideurs de Zaïde envers lui. Il sembla que cette Princesse eût quelque pressentiment des malheurs qui lui étoient préparés ; jamais elle ne s'étoit vue si agitée qu'elle le fut depuis ce moment. On retourna au Château, où parmi les délices d'un repas superbe la compagnie ne trouva point la

joie qui en fait le charme le plus doux. Chacun de ces illustres convives, attristé par quelque sentiment particulier, eût volontiers gardé un morne silence. Zaïde, plus à plaindre qu'eux tous, ne voyoit dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, qu'une foule de malheurs attachés à sa vie, & destinés à empoisonner le cours. Askar en proie à sa jalousie encore plus qu'à son amour, ne méditoit que vengeance ; & Tobilos en plaignant la destinée de Zaïde, avoit encore la douleur de causer le malheur de son frere. La seule Jaiven sembloit pouvoir s'abandonner à la joie que son heureuse situation devoit lui inspirer, mais née avec un cœur infiniment sensible, pouvoit-elle voir la tristesse de tant de personnes qui lui étoient cheres, sans la partager ?

On se sépara, & une nuit en-

core plus triste vint livrer Zaïde à elle-même , & lui faire envisager toute l'horreur de sa destinée. Le sommeil qui fait adoucir & suspendre les plus cruels chagrins, la fuyoit depuis long-tems , & le silence de la nuit en lui ôtant tout autre sujet de distraction, ne servoit qu'à la faire réfléchir plus attentivement sur ses malheurs. Sa passion pour Tobilos en ne lui laissant voir aucune espérance , étoit plus que suffisante pour troubler le repos de sa vie ; mais celle qu'elle reconnut avoir inspirée au Prince Askar, vint achever de combler son infortune. „ Et par quelle fatalité, grands Dieux, s'écrioit-elle, „ choisissez-vous dans cette maison les instrumens du malheur „ de la mienne ! Thékels en tombant sous les coups de Tobilos , „ ne reçut que le juste châtiment „ de ses crimes ; il méritoit la dis-

„ grace qu'il a éprouvée. Mais de
„ quoi étois-je donc moi-même
„ coupable pour me voir traiter
„ avec tant de rigueur ? Pourquoi
„ l'amour étouffa-t'il si prompte-
„ ment en moi la voix de la natu-
„ re ? Pourquoi un Prince , tout
„ couvert du sang de mon frere,
„ parvint-il si promptement à tou-
„ cher mon cœur ? O Dieux !
„ poursuivoit-elle , c'est un crime
„ que vous m'avez fait commet-
„ tre , & vous m'en punissez.

Mais toutes ces réflexions cé-
doient encore à la crainte des sui-
tes que pouvoit avoir la passion
d'Askar. Zaïde suffisamment ins-
truite du caractère de ce Prince,
trembloit au seul aspect des extrê-
mités où le porteroit sa jalousie,
s'il découvroit un jour l'origine
de ses froideurs. Il lui sembloit
déjà le voir former quelque at-
tentat contre les jours de son

frere. „ Dieux ! s'écrioit-elle , ô
 „ Dieux ! détournez les malheurs
 „ que je prévois ; rendez au cœur
 „ d'Askar sa première insensibili-
 „ té , puisqu'il ne m'est pas possi-
 „ ble de vaincre celle de Tobilos.
 „ He quoi ! n'étoit-ce pas assez
 „ d'être accablée des froideurs de
 „ l'un , sans être encore persécutée
 „ par la passion de l'autre !

Askar de son côté n'étoit pas plus tranquille ; mais s'il ne passa point la nuit dans les bras du sommeil , il ne l'employa point non plus à proférer des plaintes. Trop fier pour s'y abandonner , mais en même-tems trop amoureux pour renoncer si promptement à Zaïde , il résolut de tout mettre en usage pour satisfaire sa jalousie & sa vengeance , s'il ne lui étoit pas possible de satisfaire son amour.

Dès le jour suivant il instruisit Tobilos de la conversation qu'il

avoit eue avec Zaïde. „ J'ai lieu
„ de croire, ajouta-t'il, qu'elle ai-
„ me, & que c'est là l'unique cause
„ de ses froideurs à mon égard;
„ mais ce qui met le comble à ma
„ disgrâce, c'est de ne pouvoir
„ découvrir quel est cet heureux
„ Rival. S'il est vrai, répondit le
„ Roi du Mexique à Askar, que
„ le cœur de la Reine de Tacuba
„ soit prévenu en faveur de quel-
„ qu'autre, je ne vois pas, Prin-
„ ce, que vous puissiez y ap-
„ porter d'autre remède, que
„ de vous guérir d'une passion
„ que cette Princesse ne m'a point
„ paru déterminée à favoriser,
„ malgré le zèle avec lequel j'ai
„ appuyé vos intérêts. La con-
„ noissance que vous pourriez
„ avoir de votre Rival, ne servi-
„ roit qu'à augmenter votre ja-
„ lousie sans être utile à votre
„ amour. Et c'est aussi pour la fa-
„ tisfaire

„ tifier cette jalousie, reprit As-
 „ kar, c'est uniquement pour as-
 „ souvir ma vengeance, que je
 „ voudrois connoître le Rival qui
 „ m'est préféré. Ma peine en fera
 „ moins cruelle de moitié, si je
 „ puis parvenir à la faire partager
 „ à celui qui la cause. C'est une
 „ foible consolation, Prince, lui
 „ repartit Tobilos, que de vou-
 „ loir adoucir ses malheurs en fai-
 „ sant d'autres malheureux. L'a-
 „ mour est rarement le fruit de la
 „ violence, & la chute de Thé-
 „ kels est une preuve que la for-
 „ tune ne favorise pas toujours
 „ ces fortes d'entreprises. Peut-
 „ être, dit Askar, aurai-je à com-
 „ battre un ennemi moins redou-
 „ table que celui qui triompha de
 „ ce Prince; mais quel qu'il puisse
 „ être, il m'est plus facile de mou-
 „ rir que de vivre sans entrepren-
 „ dre de me venger. Puisque vous

„ êtes absolument déterminé à
 „ nourrir votre passion, reprit le
 „ Roi, tâchez, Prince, de ménager
 „ davantage à l'avenir l'esprit
 „ de la Reine de Tacuba ; peut-
 „ être vos soins , ceux de la Rei-
 „ ne du Mexique , & les miens ,
 „ parviendront-ils enfin à vaincre
 „ son insensibilité , si elle n'aime
 „ rien , ou sa prévention , s'il est
 „ vrai qu'elle soit sensible pour
 „ quelqu'autre. Askar parut dé-
 „ terminé à suivre cet avis, & ces
 „ deux Princes se séparèrent.

Tobilos fouhaitoit avec une véritable ardeur de voir la Reine de Tacuba devenir sensible à la passion d'Askar. Il regardoit ce changement comme la baze d'un bonheur & d'un avantage infinis pour son frere , & comme le seul moyen de rétablir la tranquillité de l'esprit de cette Princesse. Mais à la vérité , il le fouhaitoit beau-

coup plus qu'il ne l'espéroit. Ce Prince connoissoit par sa propre expérience combien une première passion est difficile à étouffer; il sentoit, dis-je, qu'il ne seroit pas en son pouvoir d'oublier Jaiven, quelques efforts qu'il fît pour y parvenir, & il n'osoit se flatter de voir Zaïde triompher plus facilement d'elle-même. D'ailleurs, la connoissance qu'il avoit des sentimens de cette Princesse, l'empêchoit d'inviter Jaiven à lui parler en faveur d'Askar. Il comprenoit bien que si elle n'étoit pas pour Zaïde un objet de haine, sa passion la lui devoit du moins faire regarder comme un obstacle à ses desirs, & qu'ainsi il étoit bien difficile que l'amitié qu'elles s'étoient vouée, n'eût reçu quelques atteintes de la jalousie. Tobilos se détermina donc à suspendre sa confiance, & à ne point engager

28 H I S T O I R E
encore si promptement Jaiven
dans cette démarche.

Revenons à l'affligée Reine de Tacuba. Déchirée continuellement par l'amour & par la jalousie , privée de toute espérance, elle se voyoit encore agitée par ce que la crainte a de plus cruel. Les menaces d'Askar se présentoient continuellement à son esprit , & la faisoient trembler. Elle favoit par l'exemple de Thékels, jusqu'à quelle extrémité l'amour peut porter un caractère naturellement féroce, & qui ne suit d'autre loi que celle de ses desirs. Cette crainte la faisoit quelquefois résoudre à retourner dans ses Etats pour tromper la jalousie d'Askar ; mais l'amour s'opposoit fortement à ce dessein. Quittera-t-elle un Prince qu'elle adore toujours , & qu'elle ne peut bannir de son cœur, malgré l'indifféren-

ce dont il l'accable ? Doit-elle en s'éloignant de la Cour du Mexique sans aucun sujet, s'interdire la liberté d'y revenir jamais ? Mais doit-elle aussi par sa présence exposer Tobilos à tous les attentats que la jalousie & le désespoir peuvent former contre lui ?

Ces différentes pensées l'agitoient si vivement, qu'elle prit sans y faire attention, le chemin d'un petit bois fort sombre, qui terminoit le jardin du Château. La Reine du Mexique toujours affligée du chagrin de sa Rivale, mais bien éloignée de s'en croire la principale cause, venoit dans ce moment pour lui tenir compagnie, & l'aider à le dissiper. Ayant appris que Zaïde s'étoit enfoncée dans le petit bois, elle en prit aussitôt la route. Elle n'eut pas marché long-tems, qu'elle l'aperçut de loin, assise au bord d'une fon-

taine, que la nature avoit presque seule ornée, mais qui n'en étoit que plus agréable. Jaiven voulant se faire un divertissement de surprendre Zaïde, marcha fort doucement, & arriva fort près d'elle sans en être apperçue. Elle crut l'avoir entendu parler; & la curiosité l'ayant forcée de s'arrêter, après un moment de silence, elle ouït ces paroles :

„ C'étoit donc trop pour
„ toi, ingrat Tobilos, disoit tristement Zaïde, c'étoit donc trop
„ peu pour toi d'être insensible à
„ ma passion, tu fais encore tes
„ efforts pour me rendre sensible
„ à celle d'un autre ! tu prétens
„ sacrifier à l'amitié fraternelle ce cœur qui t'est offert par
„ les mains de l'amour ; tu prétens m'y faire consentir, mais
„ tu l'espères en vain. Ingrat,
„ contente-toi de jouir de ton

„ bonheur , & laisse-moi soupirer
„ en paix. Peut-être les Dieux sau-
„ ront-ils un jour me venger de
„ ton insensibilité. Mais hélas !
„ que dis-je , reprenoit-elle après
„ un moment de silence , quelle
„ aveugle erreur m'oblige à con-
„ damner Tobilos , lorsque tout
„ conspire à le justifier ! pourquoi
„ trahiroit-il sa foi en ma faveur ?
„ pourquoi cesseroit-il d'aimer
„ une Princesse qu'il ne m'est pas
„ moi-même possible de haïr ?
„ pourquoi l'infidélité auroit-elle
„ plus de pouvoir sur lui que la
„ jalousie n'en a sur moi ? Non ,
„ non , contentons-nous d'être la
„ seule coupable. Fuyons d'un
„ séjour où je ne puis plus vivre
„ sans remords. Allons chercher
„ dans les solitudes de Tacuba un
„ remède à mes maux. Et s'il ne
„ m'est pas possible de vivre ab-
„ sente de Tobilos , mourons ,

„ mais mourous du moins sans
„ offenser ma gloire.

La Reine du Mexique dès le commencement de ce discours, s'étoit trouvée saisie d'un si grand étonnement, qu'elle étoit demeurée immobile. Il ne lui étoit plus difficile de pénétrer l'origine des chagrins de Zaïde ; mais après cette découverte elle fut elle-même assez long-tems sans pouvoir démêler ses propres mouvemens. L'extrême douceur de son caractère ne lui permettoit pas de s'abandonner aux violens transports de la jalousie ; mais de quel œil devoit-elle regarder une Princesse qui cherchoit à lui enlever le cœur de son époux !
„ Est-ce donc là , disoit-elle , le
„ motif qui oblige la Reine de Ta-
„ cuba à s'absenter de ses Etats !
„ Est-ce donc pour mieux me tra-
„ahir qu'elle se pare envers moi

„ des dehors de l'amitié? Ah! cet-
„ te conduite n'est point excusa-
„ ble. Mais réfléchissant ensuite
au mauvais succès de la passion de
cette Rivale, & aux efforts qu'elle
faisoit pour en triompher, elle
sentit son amitié combattre sa ja-
lousie, & cette même jalousie cé-
der à la pitié. Ne voulant pas ce-
pendant se présenter à Zaïde dans
un moment où sa présence ne
pouvoit que l'affliger encore da-
vantage, elle quitta cet endroit
fatal, & se disposoit à retourner
au Château, lorsque Zaïde s'étant
levée dans le même dessein, ap-
perçut cette Princesse fort près
d'elle, & qui cherchoit à l'éviter.
Ne doutant point qu'elle n'eût ouï
son discours, & que ce ne fût là
le motif de sa fuite, elle poussa
un cri perçant, & tomba sans
connoissance. Jaiven effrayée &
hors d'elle-même, accourut pour

la fecourir ; mais en vain elle employa tous fes soins pour lui faire reprendre l'ufage de fes fens , en vain elle lui mouilla le vifage de fes larmes en l'embraffant étroitement. Cette Princeffe étoit fi prodigieufement changée , qu'elle la crut morte. Prête à s'évanouir elle-même , & pouvant à peine fe foutenir , elle appella du fecours. On vint , & tous les efforts que l'on fit pour tirer Zaïde de fon évanouiffement , s'étant encore trouvés inutiles , on transporta cette Princeffe dans fon appartement , où elle demeura encore plus d'une heure fans donner aucun figne de vie. Elle reprit enfin connoiffance , & promenant fa vue fur ceux qui l'environnoient , elle apperçut la Reine du Mexique , qui d'un ton tremblant , & les larmes aux yeux , lui demanda des nouvelles de fa fan-

té. Zaïde jettant sur elle un regard mal assuré , ne lui répondit rien ; on remarqua seulement qu'elle étoit de nouveau prête à retomber en foiblesse ; les soins que l'on y apporta , l'en garantirent ; mais Jaiven s'appercevant bien que sa présence étoit nuisible à son rétablissement , se retira après avoir donné ordre qu'on lui fît savoir d'un instant à l'autre des nouvelles de cette Princesse.

La séparation de ces deux Rivaux en les délivrant d'une contrainte rigoureuse , ne les rendit pas plus tranquilles. Si Jaiven plaignoit le sort de Zaïde , elle sentoit d'un autre côté sa tendresse alarmée de voir cette Princesse aspirer à la conquête du cœur de Tobilos. Mais Zaïde infiniment plus à plaindre , voyoit ses malheurs parvenus à leur comble. C'étoit peu d'aimer sans espéran-

ce, & d'être persécutée par la passion d'Askar; elle voyoit encore son secret découvert à sa propre Rivale, à celle, dis-je, à qui elle avoit tant d'intérêt de le cacher.

„ De quel œil me regardera cette
„ Rivale, disoit cette triste Prin-
„ cesse en elle-même? Ne dois-je
„ pas lui paroître la plus odieuse
„ personne de la terre! Quoi!
„ tandis qu'elle oublie son pro-
„ pre bonheur pour partager ma
„ peine, j'emploie tous mes soins
„ à lui ravir le cœur de son époux,
„ un cœur qui lui est si légitime-
„ ment aquis! Ah! gardons-nous
„ de jamais paroître à ses yeux;
„ fuyons, la fuite seule est capa-
„ ble de diminuer ma honte, &
„ de me soustraire aux justes re-
„ proches d'une amie que je trahis.

Mais si cette résolution fut sincère, Zaïde se trouva bientôt hors d'état de l'exécuter. Une fièvre

violente avoit succédé à son évanouissement, & l'agitation de son esprit ne servit encore qu'à l'augmenter. Toute la Cour fut bientôt instruite du danger de cette Princesse. Tobilos & Askar y accoururent des premiers; elle ne les vit point entrer sans ressentir une émotion extraordinaire, mais les deux causes en étoient bien différentes : autant la présence de Tobilos lui étoit agréable, autant celle d'Askar l'affligoit & la contraignoit. Tobilos vivement touché du triste état où il voyoit cette Princesse, lui en marqua sa douleur par les paroles les plus expressives; il employa tous ses soins à lui procurer les secours possibles; & la nécessité de la laisser reposer ayant obligé les deux Princes à la quitter, Tobilos se rendit à l'appartement de la Reine du Mexique.

Il trouva cette Princesse si changée , qu'il en fut extraordinairement allarmé. „ A quel nouveau
 „ malheur dois-je donc m'attendre , Madame , lui dit-il ? d'où
 „ provient l'altération que je remarque sur votre visage ? Quoi !
 „ vous souffrez , & Tobilos n'en est point informé ? cette incommodité n'est pas considérable,
 „ Seigneur , lui repartit Jaiven ;
 „ vous savez quelle est la situation de la Reine de Tacuba ; l'amitié
 „ qui nous unit , ne me permet pas
 „ d'y être insensible. Je dois même , ajouta-t'elle d'un air timide ,
 „ vous conjurer d'employer tous
 „ vos soins pour tâcher d'adoucir
 „ les chagrins de cette Princesse ,
 „ qui sont la seule cause de sa maladie.

Tobilos ne put s'empêcher de rougir à ces paroles , & Jaiven s'en étant apperçue , poursuivit

ainfi. „ C'est depuis peu, Seigneur,
„ & par le feul effet du hazard
„ que je fuis inftruite de la paffion
„ que vous avez fait naître dans
„ le cœur de la Reine de Tacuba.
„ Si ma tendrefle en a d'abord été
„ allarmée, j'ai bientôt connu par
„ les difcours de cette Princeffe,
„ qu'elle étoit la feule à plaindre,
„ & que votre cœur m'eft tou-
„ jours également attaché. Ma
„ joie en eft d'autant plus grande,
„ que le moment de votre infi-
„ délité termineroit ma vie. Oui,
„ Seigneur, il me feroit impoffi-
„ ble de furvivre à votre change-
„ ment, & je faurois moi-même
„ me punir de n'avoir pas eu af-
„ fez de charmes pour conferver
„ votre cœur. Mais je fens qu'il
„ m'eft également difficile de re-
„ noncer à une amie que tant d'ai-
„ mables qualités me rendent in-
„ finiment chere. Elle fait que je

„ suis instruite de ses sentimens.
„ C'est cette connoissance , qui
„ après lui avoir causé ce matin
„ un long évanouissement , a sans
„ doute occasionné sa maladie ,
„ ainsi , je dois éviter sa présence.
„ Mais vous , Seigneur , qui con-
„ noissez la source de son mal ,
„ vous qui pouvez vous présen-
„ ter à elle sans craindre de l'im-
„ portuner , daignez employer
„ tous vos efforts pour la rappel-
„ ler à la vie & pour calmer son
„ désespoir ; parlez , plaignez ,
„ promettez. Mon cœur sûr du
„ vôtre , attendra sans allarmes le
„ succès de vos soins , & ma ten-
„ dresse vous tiendra compte de
„ tout ce que vous ferez pour
„ consoler une Princesse digne
„ d'un meilleur sort.

„ O trop aimable & trop ver-
„ tueuse épouse ! s'écria Tobilos
„ en l'embrassant avec transport ,
„ &

„ & en la serrant dans ses bras, quel
„ cœur seroit assez dur pour vous
„ résister ! quel monstre d'infidélité
„ pourroit se résoudre à vous
„ trahir ! Non, non, mon amour
„ ne finira qu'avec ma vie ; je le
„ conserverai même, s'il est possible,
„ au delà du trépas. En vain
„ j'entreprendrois de calmer la
„ douleur de la Reine de Tacuba,
„ de quel espoir puis-je la flatter ?
„ plein d'estime pour elle, mais
„ hors d'état de lui livrer mon
„ cœur, dois-je me résoudre à la
„ tromper ? Non, je ne puis que
„ la plaindre, & je ne dois songer
„ qu'à la fuir : une parole, un
„ geste, un regard, un rien peut
„ suffire pour allumer encore davantage
„ dans le cœur de cette
„ Princesse une passion que sa
„ vertu s'efforce d'éteindre. Ne
„ dois-je pas plutôt seconder les
„ efforts qu'elle fait, pour triom-

„ pher du fatal panchant qui l'en-
 „ traîne ? Voyez-la du moins,
 „ Seigneur, lui repartit Jaiven,
 „ voyez-la le plus souvent qu'il
 „ vous sera possible. Votre pré-
 „ sence & votre assiduité en flat-
 „ tant sa douleur, peuvent aider
 „ au rétablissement de sa santé.

Tobilos approuva ce dernier parti : il n'avoit pas besoin de se faire violence pour donner ses soins à la Princesse Zaïde, puisque son amitié & son estime pour elle ne pouvoient être surpassées que par sa tendresse pour Jaiven.

Cependant l'infortunée Reine de Tacuba, autant déchirée par l'agitation de son esprit, que par la violence de son mal, sentoît de moment à autre ses forces diminuer. Si quelque chose étoit capable de la consoler dans ce triste état, c'étoit d'entrevoir que la mort termineroit bientôt ses

malheurs ; elle n'aspiroit à aucun autre remède. Cet élixir qui avoit été d'un si grand secours à la Reine du Mexique , ne lui faisoit naître nulle envie de s'en servir. „ Il fut „ utile à ma Rivale , disoit Zaïde „ en elle-même , il la rappella à „ la vie ; mais sa maladie n'étoit „ point l'effet de la douleur ni du „ désespoir, elle formoit au con- „ traire un obstacle au bonheur „ qui lui étoit préparé. Pour moi , „ triste jouet du sort , victime „ d'un amour que je ne puis ni „ couronner, ni éteindre, je dois „ regarder la mort comme la fin „ de mes tourmens, & la vie com- „ me une source inépuisable de „ malheurs.

Cette Princesse fut reduite en peu de jours au point de faire désespérer de sa vie. Toute la science des Médecins devenoit inutile , lorsqu'un Dieu plus savant, & plus

fertile en miracles qu'eux tous, entreprit de retirer Zaïde des portes du trépas. Ce fut l'amour. Il avoit occasionné sa maladie, il voulut être son Médecin. Zaïde malgré la violence de son mal, ne put s'empêcher de faire attention à l'extrême assiduité de Tobilos, qui conformément au désir de Jaiven, & à sa propre inclination, n'épargnoit rien pour la tirer du triste état où elle étoit réduite. Qu'un cœur amoureux se flatte aisément! Zaïde donnant aux démarches de Tobilos une explication des plus avantageuses, crut qu'enfin il alloit devenir sensible pour elle, & que la triste situation où il la voyoit réduite, en faisant naître chez lui la pitié, avoit peut-être donné naissance à l'amour. Une circonstance aida encore à l'abuser. La Reine du Mexique voulant lui épargner

pendant sa maladie l'embarras que sa présence pouvoit lui causer , avoit feint une incommodité qui lui servoit de prétexte pour ne la pas visiter. Zaïde instruite de cette prétendue incommodité qu'elle croyoit réelle , & voyant Tobilos toujours également assidu à lui tenir compagnie , ne douta plus du changement de ce Prince.

La même erreur qui séduisit la Reine de Tacuba , vint encore s'emparer de l'esprit d'Askar. Cet Amant jaloux & peu favorisé , ne voyoit qu'avec une impatience extrême les soins assidus de Tobilos auprès de cette Princesse. Sa jalousie en le rendant attentif à toutes les démarches du Roi son frere , lui avoit fait remarquer plus d'une fois les distinctions flatteuses que Zaïde accordoit à ce Prince , & il n'avoit pu en être le témoin sans éprouver des mou-

vemens de fureur dont il avoit eu peine à se rendre maître. La seule nécessité jointe au désir de s'instruire encore davantage, l'avoit contraint jusqu'alors de dissimuler. Mais il n'eut plus lieu de douter qu'il ne fût trahi, lorsque dans un moment où il s'étoit éloigné, & paroissoit attentif à autre chose, il ouït la Reine de Tacuba dire à Tobilos: „ Je dois l'avouer, Sei-
 „ gneur, tout l'art des Médecins
 „ n'étoit point capable de me ren-
 „ dre la vie ni la santé, si vos soins
 „ n'avoient eu le pouvoir de me
 „ faire aimer l'une & l'autre.

Ces paroles trop claires pour un jaloux, mirent Askar hors de lui-même. Il sortit à l'instant pour ne pas donner des marques trop visibles de la fureur qui le transportoit; & s'étant retiré dans son appartement, il s'y abandonna à tous les projets que la vengean-

ce & la rage peuvent inspirer.

„ Quoi , s'écrioit-il avec fureur ,
„ quoi , je serai joué par mon pro-
„ pre frere ? par un traître à qui
„ j'ai confié mes secrets , & qui
„ n'en fait usage que pour me
„ nuire ? qui ne se charge de fa-
„ voriser ma passion que pour
„ être à portée de la rendre odieu-
„ se ? Non , après un tel outrage
„ la nature n'a plus rien de sacré
„ pour moi , rien qui pût soustrai-
„ re à ma vengeance le perfide
„ qui m'a trahi. Et si le Trône où
„ il est assis , prétend servir d'ob-
„ tacle à ma fureur , c'est par la
„ chute du Trône même que je
„ saurai l'affouvir.

C'étoit trop peu pour Askar que des menaces , il résolut d'en venir promptement aux effets. Il trouvoit même qu'en assouvissant sa vengeance , il satisfaisoit son ambition , & qu'étant une fois

maître de l'Empire du Mexique, il pourroit encore contenter son amour. Ainsi dans ce moment il ne songea plus qu'à tout mettre en usage pour assurer le succès de ses desseins, & pour se former un parti. Cela n'étoit pas facile dans un Royaume où Tobilos étoit adoré. Mais les Rois les plus justes sont-ils exempts d'avoir des traîtres parmi leurs sujets? Askar en trouva plusieurs, même parmi les principaux Officiers du Royaume, qui gagnés par ses promesses, & comptant tirer un grand avantage d'une révolution, lui jurèrent d'embrasser ses intérêts.

Mais c'étoit encore peu de chose pour un projet tel que celui d'Askar. Il falloit attirer la guerre dans le Mexique, & c'est à quoi il s'appliqua le plus vivement. Il avoit toujours conservé
une

une liaison particulière avec le Roi de la Floride depuis le séjour qu'il avoit fait à sa Cour. Il savoit que ce Prince ne regardoit la puissance de Tobilos qu'avec jalousie , & que les Rois voisins qu'Izéhoalt avoit contraints d'accepter une paix honteuse , n'aspiroient qu'au moment de s'en venger. Trouvant donc toutes les circonstances favorables , il fit part de son dessein au Roi de la Floride , en lui promettant de grands avantages de cette révolution , qui ne pouvoit , disoit-il , manquer de réussir , si le Prince vouloit entrer à main armée dans le Royaume du Mexique , & engager les Rois ses voisins à en faire de même. Askar ajouta , que Tobilos obligé de partager ses forces , ne manqueroit pas de lui en donner le commandement d'une partie , & que par ce moyen

il feroit à portée de favoriser les Alliés en toutes choses.

Cette proposition fut fort goûtée de Zermovob, & il la fit communiquer en fecret à fes voisins & à fes Alliés, qui l'approuverent tous également. Ces Princes ne doutoient pas, qu'aidés des intrigues d'Askar, il ne leur fût facile de détrôner Tobilos, & d'affoiblir enfuite la puiffance du Mexique, en ne mettant Askar en poffeffion que d'une partie de ce vaste Empire. Mais confidérant auffi que le fuccès de leur entreprife dépendoit de leur diligence, & qu'ils couroient les rifques de ne pas réuffir, fi Tobilos avoit quelques foupçons de ce qui fe tramoit contre lui, & parvenoit à raffembler toutes fes forces, ils réfolverent de ne point perdre de tems, & jamais ligue ne fut formée avec plus de promptitude & de fecret.

Tandis que cet orage s'apprêtoit à fondre sur les Etats de Tobilos, on vivoit à la Cour de ce Prince dans une assez grande tranquillité. Zaïde rétablie presque entièrement de sa maladie, s'entretenoit toujours dans son erreur, & Askar dans l'attente du succès de ses desseins cachés, dissimuloit sa jalousie, & pour la première fois s'avoit se rendre maître de lui-même. Si quelque chose affligoit la Reine de Tacuba, c'étoit de savoir que sa passion pour Tobilos n'étoit point ignorée de Jaiven: quelque aveugle que soit l'amour, il ne peut rendre insensible à la bienfaisance un cœur né vertueux.

„ De quel front dois-je me présenter à la Reine du Mexique,
 „ disoit Zaïde? Comment souffrirai-je les reproches qu'elle
 „ ne peut du moins manquer de
 „ me faire en secret, si sa douceur

„ naturelle ne lui permet pas de
„ les laisser éclater hautement ?
„ Comment soutiendrai-je ceux
„ que je me ferai à moi-même ?
„ Est-ce donc en cherchant à lui
„ ravir le cœur de son époux ,
„ que je dois la recompenser de
„ son amitié ?

Ces réflexions amenoient les remords dans le cœur de Zaïde, & ces remords la replongeient peu à peu dans sa première mélancolie. Réfléchissant ensuite sur la conduite que Tobilos avoit tenue avec elle durant sa maladie, & sur celle dont il usoit depuis son rétablissement : „ Je puis bien me
„ flatter , ajoutoit cette Princesse ,
„ de m'être acquise l'estime & l'a-
„ mitié du Roi du Mexique , mais
„ qui m'assurera que j'ai aquis son
„ cœur ? Les attentions de ce Prin-
„ ce ne peuvent-elles pas avoir
„ été produites par le seul désir

„ de me voir triompher d'une
 „ maladie dont il ne pénétrait que
 „ trop la cause ? Insensée ! j'ai pris
 „ pour de l'amour ce qui n'étoit
 „ tout au plus que l'effet de la
 „ pitié !

Ces différentes pensées l'occupoient entièrement , lorsqu'on vint lui annoncer la Reine du Mexique. Sa surprise fut extrême ; elle n'avoit point vu cette Princesse depuis le premier jour de sa maladie , & elle se trouvoit moins que jamais en état de la recevoir. Ne pouvant cependant s'en exempter , elle prit son parti sur le champ , mais elle ne put voir entrer cette aimable Rivale sans changer de visage , & sans ressentir un trouble extraordinaire. Jaiven de son côté n'étoit guères plus assurée. „ Je viens, Madame, dit-elle à Zaïde en l'embrassant , je viens vous féliciter sur votre

„ heureux rétablissement; c'est un
„ devoir que ma propre incom-
„ modité m'a empêché de vous
„ rendre plutôt.

„ C'est un devoir que j'étois
„ obligée de vous rendre la pre-
„ mière , Madame , lui répon-
„ dit la Reine de Tacuba ; mais
„ un motif qui vous est connu ,
„ ajouta-t'elle en rougissant , ne
„ m'a pas permis de m'en aquit-
„ ter. Bien loin de chercher vo-
„ tre présence , je ne dois désor-
„ mais songer qu'à la fuir , puis-
„ que la mienne ne peut plus que
„ vous être odieuse. Que dites-
„ vous, Princesse, lui repartit Jai-
„ ven, quelle injure faites-vous à
„ mes sentimens ! la connoissance
„ que j'ai des vôtres, loin d'avoir
„ altéré mon amitié, n'a servi qu'à
„ fortifier mon estime. Oui, ma
„ chere Zaïde, les Dieux sont té-
„ moins que la certitude que j'ai

„ de vos malheurs , m'empêche
„ de goûter ma propre félicité,
„ & que je voudrois faire la vô-
„ tre aux dépens de la mienne,
„ s'il s'agissoit de toute autre chose
„ que de la perte du cœur d'un
„ époux.

„ Ah! ménagez ma confusion,
„ interrompit vivement la Reine
„ de Tacuba. Cruelle, ne me pei-
„ gnez-vous votre générosité que
„ pour me faire mieux sentir l'ex-
„ cès de mon ingratitude! oui, je
„ le fais, j'ai trahi votre amitié,
„ j'ai mérité votre haine, mais je
„ suis encore plus malheureuse
„ que coupable. Les Dieux ne
„ m'ont point privée de senti-
„ mens vertueux, ils m'ont seu-
„ lement ôté le pouvoir d'en faire
„ usage. Ne craignez pas cepen-
„ dant de voir troubler votre fé-
„ licité par ma malheureuse pas-
„ sion, je saurai la vaincre, ou s'il

„ ne m'est pas possible d'y réus-
„ sir , l'absence m'offrira un autre
„ secours. J'irai dans une affreuse
„ solitude cacher ma honte, pleu-
„ rer mes ennuis , & attendre la
„ mort comme le seul remède à
„ mes maux. C'est en me privant
„ de tout , & même des douceurs
„ de l'amitié , que je saurai me pu-
„ nir des fautes que m'a fait com-
„ mettre l'amour.

Jaiven, qu'un pareil discours at-
tendrait infiniment , combattit de
toutes ses forces le dessein que
Zaïde paroïssoit avoir de quitter
la Cour du Mexique. „ Restez,
„ Madame , ajouta-t'elle , restez
„ dans une Cour que vous êtes
„ venue embellir , & où votre
„ vertu me rassure contre tout le
„ tort que vos charmes pour-
„ roient me faire. L'amitié qui
„ nous lie, ne doit pas devenir la
„ victime d'une autre passion.

C'est ainsi que ces deux Princesses, que rien ne pouvoit rendre ennemies, se découvroient l'une à l'autre leurs véritables sentimens. Jaiven sûre du cœur de son époux, plaignoit sa Rivale sans la craindre ; & Zaïde presque entièrement revenue de son erreur, retomboit dans sa première mélancolie. Elle ne voyoit plus que l'absence qui pût apporter quelque remède à sa passion, mais ce remède lui paroissoit pire que le mal même. Accoutumée à voir Tobilos tous les jours, il lui étoit bien difficile de renoncer pour jamais à sa vue. Que ceux qui blâmeront cette incertitude après la résolution où Zaïde paroissoit être peu auparavant, consultent leur propre cœur. S'il est né sensible, ils trouveront qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler ses mouvemens, & que l'a-

mour , loin d'être soumis au devoir & à la raison , se plait le plus souvent à combattre l'un & l'autre. Ainsi la Reine de Tacuba vaincue par les prières de Jaiven , & par sa propre inclination , se détermina à demeurer encore durant quelque tems à la Cour du Mexique.

Cette Princesse s'applaudissoit même en secret du refroidissement qu'elle croyoit remarquer dans Askar ; elle louoit les Dieux de l'avoir délivrée de la persécution de cet Amant emporté , & elle crut sa condition beaucoup meilleure lorsqu'elle n'auroit plus à le craindre. Mais cette confiance qui adoucit un peu ses autres chagrins , ne servit qu'à la mieux tromper. L'ambitieux Askar n'affectoit cette tranquillité que pour assurer encore davantage la réussite de ses noirs projets.

Cependant les Rois ligués contre Tobilos employoient toute la diligence & le fecret poffible pour être en état d'entrer dans fon Royaume avant qu'il pût s'y oppofer. Une partie de ce qu'ils efperoient arriva. Tobilos ne fut averti de leurs préparatifs que fort tard ; mais comme il n'étoit pas du nombre des Princes que le repos endort, fans examiner fi ces grands apprêts de guerre étoient deftinés contre lui, il n'épargna rien pour fe mettre en état de défenfe. Il envoya des ordres à Tzé-cuzo pour affembler des troupes, & veiller à la sûreté du Royaume. Zaïde en envoya de femblables à Tacuba, & elle laiffa à Tobilos le pouvoir de difpofer de fes armées. Ce Prince fenfiblement touché de cette marque que Zaïde lui donnoit de fa confiance, la reçut avec toute la reconnoiffance

possible. Il ne voulut pas refuser un secours qui pourroit lui être nécessaire ; mais considérant que le Royaume de Tacuba feroit peut-être attaqué le premier, il se contenta de prier Zaïde d'ordonner à ses troupes de se tenir prêtes à tout événement.

Ces dispositions refroidirent peut-être l'ardeur des Rois ligués. Ils connoissoient la valeur de Tobilos , & ils en avoient presque tous éprouvé les effets. Mais considérant que malgré toute sa diligence , ce Prince ne pourroit jamais leur opposer des forces égales, & comptant encore plus sur la trahison d'Askar que sur la supériorité de leurs forces, ils ne balancerent plus, & ils entrèrent dans les Etats du Mexique par deux endroits différens, dans le tems que Tobilos n'avoit pas encore entièrement rassemblé ses troupes.

Ce Prince , que ses soupçons rendoient attentif , n'ayant plus lieu de douter du dessein de ses ennemis , sépara son armée en deux , & donnant le commandement d'une partie à Askar dont il ne soupçonnoit pas la trahison , il le chargea d'amuser les ennemis , & de veiller à la sûreté de la Capitale. Pour lui avec le reste de ses forces , il résolut de marcher droit à l'une des deux armées ennemies , & de la combattre avant qu'elle eût eu le tems de se réunir avec l'autre.

Mais avant son départ , il ne négligea rien pour mettre la Ville Capitale en état de défense. Izéhoalt , malgré son grand âge , vouloit prendre le commandement de l'une des armées ; mais il céda aux instances de ses deux fils qui agissoient par des motifs bien différens. „ Restez , Seigneur , lui dit

„ Tobilos , restez dans une Ville
„ qui renfermera avec vous ce
„ que j'ai de plus cher au monde ;
„ restez pour veiller à sa conser-
„ vation. J'espère que la défaite
„ de mes ennemis nous mettra
„ bientôt hors d'état de rien crain-
„ dre. Ils comptent sur la supé-
„ riorité de leur nombre ; fions-
„ nous sur la justice de notre cau-
„ se, sur la valeur de nos troupes,
„ & sur la protection des Dieux.

Ce Prince après ce peu de mots fut prendre congé des deux Reines. Mais qui pourroit bien exprimer l'état où ces deux Princesses étoient reduites ! Tout ce que la douleur, la crainte, le désespoir ont de plus cruel les agitoit également. Cette séparation, quoique prévue, ne s'offroit à leur esprit que sous les images les plus funestes. Un noir presentiment des malheurs dont el-

les étoient menacées, les rendoit incapables d'écouter aucune consolation. Et l'amour, principal auteur de leurs allarmes, ne laissoit plus aucune différence entre l'Amante & l'Epouse.

Zaïde, chez qui Tobilos se rendit premièrement, ne l'apperçut pas plutôt, que changeant de visage, elle tomba presque évanouie. „ Je viens, Madame, lui dit „ Tobilos d'un air touché, prendre congé de vous pour quelque tems, c'est-à-dire, jusqu'au moment où j'aurai dissipé le danger qui nous menace, & que „ votre amitié généreuse vous „ force à partager avec nous. J'espère, Madame, que vous n'en „ ferez point la victime, & que „ mes ennemis, malgré la supériorité de leur nombre, ne remporteront pour fruit de leur entreprisede que la honte d'avoir

„ échoué. Mais si par quelque mo-
„ tif inconnu , les Dieux ordon-
„ noient le contraire , si , dis-je ,
„ mes Etats étoient destinés à de-
„ venir la proie de mes ennemis ,
„ ma mort m'empêchera d'en être
„ le témoin. Incapable de survi-
„ vre à ma défaite , ce fera du
„ moins une consolation pour
„ moi , de ne pas voir les mal-
„ heurs où je vous aurai plongée.

„ O Ciel ! s'écria Zaïde toute
„ hors d'elle-même , que dites-
„ vous , & que vous connoissez
„ mal mes sentimens ! Ah ! Sei-
„ gneur , s'il ne falloit que mes
„ Etats pour vous soustraire au
„ danger où vous allez vous ex-
„ poser , qu'aisément je les aban-
„ donnerois à vos ennemis. Ma-
„ dame, lui repartit le Roi, votre
„ générosité ne s'est jamais dé-
„ mentie, j'en suis pénétré ; mais
„ c'est en n'acceptant pas vos of-
fres

„ fres que je dois m'en montrer
 „ digne. Loin d'acheter la paix
 „ de mes ennemis , je vais tâcher
 „ de les contraindre à la faire.
 „ Les troupes que vous faites
 „ marcher à mon secours , arri-
 „ veront peut-être encore assez
 „ promptement pour appuyer
 „ mon dessein. Il lui baïsa la
 main à ces mots , & l'ayant quit-
 tée , il la laissa plongée dans une
 tristesse qui approchoit du dé-
 sespoir.

Ce Prince se rendit ensuite chez
 la Reine du Mexique, qu'il trouva
 dans un état encore plus déplo-
 rable. Cette tendre Princesse ré-
 fléchissant sur le changement de
 sa condition , & sur le danger qui
 menaçoit les jours de son époux ,
 s'en trouvoit accablée. La dou-
 ceur de son caractère ne lui per-
 mettoit d'avoir recours qu'aux
 plaintes & aux larmes , mais rien

n'étoit capable de la consoler. Un pressentiment secret bannissoit toute espérance de son cœur. Tobilos extrêmement ému de l'état où il avoit laissé la Reine de Tacuba, le fut encore davantage de celui où il trouva sa chere Jaiven; elle étoit assise le visage couvert d'un voile, & tristement appuyée sur l'épaule d'une de ses femmes qu'elle avoit seule retenue auprès d'elle, & qui après avoir tenté en vain de calmer la douleur de la Reine, mêloit ses pleurs avec les siens. Jaiven abîmée dans sa tristesse, ne s'aperçut point de l'arrivée de Tobilos, & ce Prince trop attendri du triste état où il la voyoit réduite, n'osoit presque lui parler; mais enfin n'ayant point de tems à perdre, il s'approcha d'elle, & lui prit la main, qu'il baisa amoureusement. Jaiven que la surprise re-

tira de son assoupissement, n'eut pas plutôt reconnu Tobilos, qu'elle jeta un grand cri, & se trouva tellement saisie, qu'elle ne put articuler une seule parole.

Tobilos employa tous ses soins pour la consoler; il lui représenta que le danger n'étoit pas plus grand pour lui que pour ses ennemis; que bien loin de s'abandonner à la crainte, elle devoit au contraire s'armer d'espérance; qu'il étoit sûr du zèle de ses sujets, & qu'après être sorti victorieux de tant de combats, & avoir fini avantageusement plusieurs guerres, il ne pouvoit qu'espérer le même succès dans celle qui se présentoit, puisque jamais il n'en avoit soutenu de plus juste.

Mais ces raisons ne faisoient aucune impression sur l'esprit de l'affligée Reine du Mexique. „ Vous „ entreprenez en vain de me con-

„ foler, cher époux, lui dit-elle,
„ une crainte plus forte que tous
„ vos raisonnemens m'empêche
„ de les goûter. J'ignore quel sort
„ le Ciel nous prépare, mais il
„ ne s'offre à mon esprit depuis
„ quelques jours que des images
„ effrayantes; plus je fais d'efforts
„ pour les éloigner, plus elles
„ s'obstinent à me tourmenter.
„ Je crains tout du grand nom-
„ bre de vos ennemis, de l'inconf-
„ tance du sort, & de votre pro-
„ pre courage. Je crains de vous
„ parler aujourd'hui pour la der-
„ nière fois. O Dieux ! s'écria-
„ t'elle, en lui jettant les bras au
„ col, & en redoublant ses lar-
„ mes pour la dernière fois, quels
„ funestes mots font sortis de ma
„ bouche! Elle n'en put dire
davantage, ses soupirs lui coupe-
rent la voix, & elle demeura pâ-
mée entre les bras de Tobilos.

Un spectacle si touchant émut ce Prince jusqu'au fond du cœur, & il eut besoin de toute sa fermeté pour n'en pas donner des marques trop visibles. Jaiven reprit l'usage de ses sens, mais ce fut pour renouveler ses pleurs; & Tobilos après avoir encore employé quelques momens à la consoler, la quitta avec un chagrin si cruel, qu'il en étoit lui-même surpris. Ce Prince partit aussi-tôt pour se rendre à son armée.

Revenons à l'ambitieux Askar. Il ne pouvoit souhaiter des circonstances plus favorables pour l'exécution de ses projets. L'armée qu'on lui donnoit à observer, étoit celle où se trouvoit le Roi de la Floride en personne; presque tous les Officiers-Généraux qu'il avoit sous ses ordres, étoient ses complices, & il se voyoit maître de la Ville Capitale

sous prétexte de veiller à sa conservation. Le seul obstacle qu'il eut à redouter, consistoit dans l'amour des peuples pour leur Souverain. Askar, maître de la plus grande partie des Officiers-Généraux de son armée, n'avoit pas le même pouvoir sur l'esprit des Officiers inférieurs ni des soldats. Il savoit au contraire jusqu'à quel point Tobilos en étoit aimé, & que rien n'étoit capable de les porter à le trahir. Ne voulant donc pas hazarder un coup d'éclat qui en ne réussissant point, pouvoit entraîner la ruine de tous ses desseins, il résolut d'avoir recours à la ruse, & de porter à son frere des coups d'autant plus dangereux, qu'il ne seroit pas en état de les prévoir.

Il crut même qu'il étoit de son intérêt d'attendre qu'une bataille eût décidé du sort de Tobilos.

La défaite de ce Prince lui paroiffoit presque inévitable , vu la fupériorité de fes ennemis , & il avoit affez bonne opinion de lui pour croire qu'il n'y furvivroit pas , & que par-là il verroit tous fes deffeins remplis ; que la mort de Tobilos affouviroit fa vengeance ; fon ambition devoit même couronner fon amour , puifqu'outre le Trône du Mexique, il auroit encore Zaïde en fon pouvoir. Mais en même-tems il jugea à propos de fe rapprocher de la Capitale ; & pour fe mettre en état de faire ignorer aux habitans de cette Ville la deftinée de leur Roi, il en fit garder exactement toutes les avenues , de forte que perfonne n'y pouvoit entrer , ni n'en pouvoit fortir que par fon ordre. Les ennemis qu'il avoit en tête , & qu'il gouvernoit auffi abfolument que fes propres foldats ,

lui donnoient le loisir de prendre tous les arrangemens qu'il jugeoit nécessaires, & même de s'acquiescer de la gloire, puisque l'on attribuoit leur peu de résolution à sa bonne conduite. Mais les nouvelles qu'il reçut du Roi du Mexique, en le surprenant beaucoup, l'obligerent à d'autres démarches.

Tobilos, après avoir quitté sa Capitale & joint son armée, avoit marché sur le champ droit à ses ennemis, pour ne les pas laisser plus long-tems ravager ses Etats. Le quatrième jour de sa marche, il apprit qu'ils n'étoient pas fort éloignés de lui, & qu'ils se dispoient à venir à sa rencontre. Cet avis obligea ce Prince à s'arrêter pour ranger ses troupes en bataille, & leur laisser quelques momens de repos.

Les Mexiquains ne furent pas long-tems sans appercevoir leurs
en-

ennemis , qui fort supérieurs en nombre , s'avançoient vers eux en bon ordre. Tobilos à cette vue sent redoubler son ardeur. Il vole dans tous les rangs pour animer ses troupes au combat. „ C'est „ ici , braves Mexiquains , leur „ dit-il , que vous devez signaler „ votre courage & votre zèle. Des „ ennemis déjà vaincus par nous „ tant de fois , osent encore au- „ jourd'hui mesurer leurs forces „ contre les nôtres. C'est peu de „ ravager vos champs , ils prétendent encore détrôner votre „ Roi , abaisser sa puissance , & „ même vous assujettir : suivez- „ moi. Voyons si leur audacieuse „ entreprise aura le succès qu'ils „ en attendent.

Il dit , & toute l'armée lui répond par un cri de fierté. Tobilos sans différer , la conduit à la charge ; il marche à la tête avec

une contenance capable de rassurer les plus timides. L'ennemi, qu'une telle audace étonne, ne se fouvient presque plus de sa supériorité. Cependant le combat s'engage de part & d'autre avec une égale fureur. Une grêle de flèches couvre les deux armées; mais les Mexiquains, suivant l'ordre qu'ils en ont reçu, quittent cette arme, & tombent de tous côtés sur leurs ennemis l'épée à la main. Tobilos après avoir éprouvé une vigoureuse résistance, enfonce l'aîle gauche des ennemis qui lui étoit opposée. Un des Rois ligués qui commandoit cette aîle, désespéré de ne pouvoir rallier sa troupe, s'attache à lui dans le dessein de périr ou de lui ôter la vie; mais Tobilos après quelques momens de combat fait tomber ce fier ennemi à ses pieds, & poussant son avanta-

ge, tandis qu'il envoie à la poursuite des fuyards, il tombe sur le centre de l'armée ennemie qu'il prend en flanc, & y jette en un moment la terreur & la confusion. Il fait continuer cette attaque, & vole au secours de son aîle gauche, qui débordée par l'aîle droite de l'armée ennemie, se trouvoit presque enveloppée. Le prompt secours que Tobilos y amena, composé du corps de reserve, rétablit le combat, & la droite de l'armée ennemie commençoit à être rompue dans l'instant que le centre le fut entièrement. Ce fut alors que l'effroi & la confusion se jettant dans cette armée, les Mexiquains en firent un carnage horrible. Tobilos voulut en vain calmer leur fureur, ils ne cessèrent que par pure lassitude, & non point par pitié. Plus des deux tiers de l'armée ennemie périrent

dans cette journée, & jamais défaite ne fut plus entière.

Les Mexiquains de leur côté avoient fait une perte très-considérable, mais bien inférieure à celle de leurs ennemis, dont les misérables restes fuyoient en désordre vers les frontières du Mexique. Tobilos les suivit pendant deux jours, & il en fit périr encore la plus grande partie. Cependant il dépêcha des exprès à Izéhoalt, aux deux Reines, & à Askar, pour leur donner avis de sa victoire; mais aucun de ces Couriers ne parvint jusques dans la Ville Capitale, par les mesures qu'Askar avoit prises; ils furent tous conduits devant lui; & après leur avoir fait défense de révéler à tout autre le sujet de leur commission, il les fit enfermer, & garder à vue par quelques-uns de ses confidens.

Ce Prince fut saisi de rage &

de douleur ; en apprenant l'entière défaite de ses Alliés. Il vit bien qu'il avoit trop compté sur la supériorité de leurs forces , & qu'en les secondant avec plus de vivacité, il auroit pu prévenir le malheur qui leur étoit arrivé. Toutes ses fureurs se réveillèrent à l'instant , & la crainte de voir manquer ses projets succédant tout-à-coup à la trop flatteuse espérance qu'il en avoit conçue , il résolut d'en venir aux plus grandes extrémités.

Il n'avoit point de tems à perdre. Tobilos lui marquoit qu'il étoit prêt de se mettre en marche pour venir à son secours , & ensuite attaquer les ennemis. C'est ce qui déterminna Askar à se rendre promptement à la Capitale, pour y semer le bruit de la défaite & de la mort de Tobilos, ne doutant point que cette nouvelle n'y

répandît le désordre & la défolation, & que durant ce tumulte il ne lui fût facile d'enlever la Reine de Tacuba, & de la faire conduire au camp des Alliés, où alors elle feroit entièrement en son pouvoir.

Ni le respect qu'il devoit à une Reine, ni les suites qu'un tel attentat pouvoit avoir, ne furent point capables de l'en détourner. Il voyoit toutes fes pensées ambitieuses prefque anéanties, il voulut du moins fatisfaire fa paffion.

La nouvelle de la mort de Tobilos produifit dans la Ville Capitale l'effet qu'Askar s'en étoit promis. La défolation y devint univerfelle; on n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des larmes, chaque Mexiquain plus affligé de la perte de fon Roi, que de celle de fon propre pere, s'abandonnoit aux plus violentes

marques du désespoir. Mais parmi tout ce désordre Askar ne songeoit qu'à exécuter son dessein. Il se rendit au Palais, où depuis le départ de Tobilos, les deux Reines menaient la vie la plus triste & la plus retirée.

Uniquement occupées des dangers qui menaçoient ce Prince, elles passoient ensemble les jours & les nuits dans les larmes ; elles se regardoient, non comme deux Rivaux , mais deux amies qu'un même intérêt touche également ; elles attendoient avec une impatience mêlée de crainte des nouvelles de Tobilos. Mais en vain elles souhaitoient son retour ; elles lui avoient dit un adieu éternel.

La nouvelle qui avoit jetté une telle consternation dans la Ville, n'étoit point encore parvenue jusqu'au Palais. Askar en y arrivant , trouva toutes les circonf-

tances favorables à son dessein. Il apprit qu'Izéhoalt dont il redoutoit la présence , étoit allé visiter les principaux quartiers de la Ville. Et s'étant informé où il pourroit trouver la Reine de Tacuba , on lui dit qu'elle étoit chez la Reine du Mexique : il s'y rendit à l'instant même, suivi de ses principaux complices. L'air sinistre qui regnoit sur son visage , jetta les deux Princesses dans des alarmes inexprimables. „ Que venez-vous nous annoncer, Prince , lui dit Zaïde toute troublée ? A quoi devons-nous nous attendre ou nous résoudre ! A me fuivre , Madame , lui répondit Askar , (je parle pour vous seule) à consentir à mes désirs, à accepter une main que vous avez toujours rejetée avec tant de hauteur Que dites-vous, Prince, interrompit Zaï-

„ de , ignorez-vous qui je suis !
„ Considérez-vous les suites que
„ peut avoir votre attentat ?
„ J'ai tout considéré , Madame ,
„ reprit Askar , ce n'est point
„ ici où je prétens faire mes ré-
„ flexions. A ces mots il s'avança
pour la saisir. Mais Zaïde se jetta
dans les bras de Jaiven , & ces
deux Princesses se tenant étroite-
ment ferrées : „ Arrête , témérai-
„ re , lui crièrent-elles , arrête ,
„ crains de voir ton audace sui-
„ vie d'un juste châtiment , crains
„ qu'un vengeur.... Non , inter-
„ rompit-il d'un ton furieux ,
„ non , je n'ai rien à craindre. Le
„ fameux vengeur que vous in-
„ voquez n'est plus ; Tobilos a
„ reçu le juste prix de sa trahison
„ envers moi.

Ce coup accabla ces deux Prin-
cesses infortunées ; mais l'horreur
qu'elles conçurent pour Askar ,

les garantit d'un évanouissement.

„ Ah! monstre, s'écria Zaïde, To-
„ bilos n'est plus, & sa mort est
„ sans doute ton crime! c'est toi,
„ qui l'a livré à ses ennemis, c'est
„ ta noire trahison qui lui a porté
„ le fer dans le sein. Tigre, de
„ quel front oses-tu paroître à
„ nos yeux! Pourquoi la terre ne
„ s'ouvre-t'elle pas pour t'englou-
„ tir? pourquoi ne m'abîme-t'elle
„ pas moi-même pour me souf-
„ traire à ta vue?... Elle n'en put
dire davantage. Un spectacle qui
glace d'effroi le cœur d'Askar mê-
me, lui coupe la parole. Elle voit
l'aimable & infortunée Reine du
Mexique tomber neyée dans un
ruisseau de son sang, ouvrir une
bouche que le trépas s'efforce de
fermer pour articuler d'une foi-
ble voix ce peu de mots. „ Cher
„ Tobilos, c'est à toi que je me
„ sacrifie, reçois cette dernière

„ marque de ma fidélité , & re-
„ vois aujourd'hui chez les morts
„ une épouse qui n'a pu te survi-
„ vre. Arrêtez , chere Princesse ,
„ s'écrie Zaïde en se précipitant
„ sur elle , arrêtez-vous , ne mou-
„ rez pas seule , nos deux ames
„ s'uniront. Je vais vous venger
„ des malheurs que je vous cau-
„ se ; daignez me les pardonner...
Saisissant à ces mots le poignard
teint du sang de la déplorable Jai-
ven , elle se le plonge dans le
cœur , & retombe sur le corps de
cette Princesse qu'elle embrasse
étroitement. Leur sang se mêle ,
leurs yeux s'éteignent , leurs vis-
ages se couvrent des ombres de la
mort.

A cette vue capable d'attendrir
les ames les plus barbares , tous
ceux qui sont présens demeurent
saisis d'horreur & de compassion.
Askar , que sa surprise avoit rendu

immobile , devenu tout-à-coup furieux , tire son épée & veut se percer sur le corps des deux Reines ; mais un sang tel que le sien eût souillé celui de ces deux vertueuses Princesses. Askar ne peut accomplir son dessein par l'obstacle qu'y apportèrent ceux de sa suite , qui , quoique non moins troublés que lui , parviennent à le desarmer , & à l'entraîner hors de ces funestes lieux.

Les femmes du Palais qu'ils avertirent de se rendre auprès de leurs Reines , y accoururent promptement. Mais , ô Dieux ! que devinrent-elles à la vue de l'horrible spectacle qui s'offrit d'abord à leurs yeux ! la surprise , l'horreur , la crainte , les rendit pendant quelque tems immobiles , mais elles éclaterent bientôt par des cris de douleur & de désespoir , & le Palais en retentit-

DE LA PRINCESSE JAIVEN. 85
foit de tous côtés, lorsqu'Izéhoalt
y arriva.

Ce grand Prince, quoiqu'accablé de la perte de Tobilos qu'il croyoit réelle, avoit fait un effort sur lui-même, & venoit dans ce moment pour tâcher d'apporter quelque consolation aux Princesses, sur-tout à la Reine du Mexique. Mais quel fut son étonnement, ou plutôt son désespoir à l'aspect de l'état horrible où il les trouva ! que devint-il, lorsqu'à son arrivée il apperçut ces deux Reines infortunées baignées dans des ruisseaux de sang ? Cette vue cruelle triompha de toute sa fermeté. Il rejetta tous les conseils de la raison ; & ne songeant plus qu'à finir une vie qui sur son retour lui faisoit éprouver tant de revers & d'horreurs, il alloit donner de sanglantes marques de son désespoir, si ceux de sa suite ne

l'eussent prévenu , en lui en ôtant tous les moyens.

Cependant on s'empresse de donner du secours aux Princesses, & l'on tâche par tous les moyens possibles de les rappeler à la vie. Mais hélas ! il n'en est plus tems, leurs belles ames se sont déjà envolées, leurs cruelles blessures ont donné passage à tout leur sang ; & ces deux beautés , qui quelques momens auparavant pouvoient donner de l'amour aux cœurs les plus insensibles, ne sont plus que des objets de terreur & de pitié. Détournons nos yeux d'un tableau si funeste , & revenons au criminel & malheureux Askar.

La fureur & le trouble dont il étoit possédé , le mirent pendant long-tems hors d'état de prendre aucune résolution. Ses amis & ses complices lui représenterent qu'il

étoit nécessaire qu'il pousât son entreprise à bout, ou qu'il songeât à sa propre sûreté ; que le peuple persuadé de la mort de Tobilos, attribueroit celle des deux Reines au seul désespoir, & lui obéiroit sans murmure comme au plus prochain héritier du Trône, tant que la vérité ne se feroit pas fait connoître ; mais qu'il ne falloit pas attendre qu'elle fût découverte, que les suites en étoient à craindre tant pour lui que pour ceux de son parti. Askar céda bien moins à ces raisons qu'à la réflexion qu'il fit, que Tobilos étoit encore en vie, & qu'ainsi sa vengeance n'étoit qu'imparfaite. Il se détermina donc à retourner à son camp, après avoir laissé quelques-uns de ses partisans dans la Ville.

La nuit suivante il se rendit secrètement au camp des ennemis,

& fut trouver le Roi de la Floride, qui lui parut fort triste. Ce Prince commençoit déjà à se repentir de son entreprise. La défaite de ses Alliés lui faisoit craindre d'éprouver un pareil sort, & il n'espéroit presque plus rien de la révolution qu'Askar lui avoit fait entrevoir. Ce dernier lui peignit les choses telles qu'elles étoient véritablement : il lui dit, que Tobilos étant en marche avec la plus grande partie de son armée pour venir se joindre à celle qui étoit campée sous la Capitale, il étoit nécessaire que les Alliés le prévinsent, & marchassent à lui pour lui livrer bataille avant qu'il eût pu faire cette jonction ; que par ce moyen ils lui seroient fort supérieurs en nombre. Askar ajouta que l'armée qu'il avoit sous ses ordres, demeureroit tranquille ; mais que pour lui il prétendoit

tendoit se déguiser & accompagner celle des Alliés sous un nom emprunté. Le Roi de la Floride lui représenta qu'il étoit peut-être plus de son intérêt de rester dans son camp pour profiter des circonstances, que de le suivre ; mais Askar qui avoit son dessein caché , s'obstina dans sa résolution , & Zermovob y consentit.

Ce Prince ayant assemblé le Conseil de guerre, & exposé les raisons qui devoient engager à marcher à la rencontre de Tobilos , elles y furent approuvées, & l'on y résolut que l'armée décamperoit sur le champ.

Cependant le Roi du Mexique, bien éloigné de soupçonner toutes les horreurs qui se tramoient contre lui , après avoir poursuivi ses ennemis , & laissé un corps d'armée pour les observer , s'étoit remis en marche & s'avan-

çoit en diligence vers sa Capitale. Il comptoit y arriver dans deux jours, lorsque ses coureurs lui annoncerent qu'il n'étoit pas éloigné d'une armée nombreuse. Tobilos étonné ne pouvant comprendre si cette armée étoit amie ou ennemie, envoya de nouveaux partis à la découverte ; & pour n'être pas surpris , il rangea ses troupes en bataille. Mais par les avis qu'il reçut peu de tems après , il n'eut plus lieu de douter que l'armée qui paroissoit, ne fût celle de ses ennemis, qui même venoit l'attaquer.

Cela lui fit croire qu'Askar avoit été défait, & que peut-être sa Ville Capitale étoit prise. Mais si ce soupçon lui causa une extrême douleur, il n'abattit point son courage ; il sentit au contraire de quelle conséquence il étoit pour lui de vaincre ses ennemis, puisque la

perte de cette bataille entraîneroit sa ruine sans ressource. Il n'épargna rien pour s'assurer la victoire , & après avoir exhorté ses troupes par tous les motifs qui pouvoient leur faire le plus d'impression , il les conduisit à la charge dans le tems que ses ennemis s'ébranloient pour en faire de même.

Les flèches commencèrent la première attaque ; mais les Mexiquains méprisant cette armée , comme ils avoient fait dans la bataille précédente , en vinrent aussitôt l'épée à la main. La terre est couverte en un instant d'un nombre infini de corps morts ; les cris des mourans & des blessés ne servent qu'à augmenter la fureur des combattans ; chacun des deux partis songe à périr ou à vaincre. Les Alliés , fiers de la supériorité de leur nombre , s'efforcent d'en ti-

rer avantage. Les Mexiquains encouragés par l'exemple de leur Roi, songent à maintenir l'éclat de tant de victoires qu'ils ont remportées. Les deux armées s'étoient déjà battues une longue partie du jour sans aucun avantage de part ni d'autre, lorsqu'enfin Tobilos après avoir attaqué à trois différentes reprises, le centre de l'armée ennemie, l'enfonça & le mit en déroute, sans lui donner le tems de se rallier; & pour profiter de la confusion où étoient ses ennemis, il fit redoubler l'attaque aux deux aîles, en y envoyant le corps de reserve, qu'il sépara par moitié. Ces troupes fraîches tombant sur les troupes alliées déjà fatiguées, les mirent bientôt en désordre, & peu de tems après la déroute devint universelle. En vain le Roi de la Floride employa tous ses efforts pour

rallier son armée rompue de tous côtés par les Mexiquains; ce Prince après avoir fait toutes les actions d'un habile Chef & d'un brave Soldat, tomba lui-même percé de coups.

Ce fut alors que le désespéré Askar, voyant tous ses projets ruinés sans ressource, & voulant périr ou faire périr Tobilos, aperçut ce Prince, qui sans être accompagné de personne, voloit de tous côtés pour faire cesser le carnage. Askar s'avance vers lui en diligence, & Tobilos qui ne le connoit point sous son déguisement, songe à se défendre contre l'ennemi qui l'attaque. Après un combat extrêmement vif, & où il est blessé, il fait tomber cet audacieux adversaire à ses pieds. Mais, ô Dieux! que devient-il lorsqu'il lui entend prononcer ces paroles! „ Sois content de ta vic-

„ toire, Tobilos, elle te conserve
„ la vie ; mais puisque tu l'igno-
„ res , apprens que c'est Askar
„ que tu viens de vaincre , & à
„ qui tu as donné la mort. Tu
„ viens , ajouta-t'il , de te venger
„ de ma trahison ; sache que je ne
„ suis que trop vengé de la tien-
„ ne. Il n'en dit pas davantage,
„ & il expira.

Tobilos fut si étourdi de ces paroles & de cette cruelle aventure , qu'il en perdit le sentiment. Plusieurs de ses Officiers qui étoient accourus , à la vue de son combat , l'ayant soutenu comme il étoit prêt à tomber, voulurent le transporter à son quartier , mais il reprit connoissance quelques momens après ; & jettant sur ceux qui l'entouroient des regards où le trouble de son ame étoit assez dépeint, il leur demanda des nouvelles de son frere. Ces Officiers

extrêmement surpris, ne savoient quoi lui répondre ; ils n'avoient point reconnu Askar, & ils se regardoient tous sans rien dire.

„ Je vous demande, reprit le Roi,
„ ce qu'est devenu l'ennemi que
„ je viens de combattre ? Il est
„ mort, Seigneur, lui répondi-
„ rent-ils, il a reçu de votre main
„ le juste châtiment de sa témé-
„ rité. Grands Dieux ! s'écria To-
„ bilos ; à quel crime me refer-
„ vriez-vous ! ... Il n'en peut dire
davantage ; une horreur subite le
saïsît, une foule de pensées l'accab-
le, il ne voit, ni n'entend plus
rien.

Pendant cet intervalle les Mexi-
quains achevoient de mettre le
comble à leur victoire. Ils la ren-
dirent d'autant plus sanglante,
que Tobilos n'étoit point à por-
tée d'arrêter leur fureur. Les Of-
ficiers-Généraux de son armée,

inquiets de ne pas voir leur Roi, le chercherent long-tems, & le trouverent enfin dans le triste état où nous l'avons dépeint. Son abattement au sortir d'une victoire telle que celle qu'il venoit de remporter, les surprit extraordinairement ; mais ils le furent encore davantage lorsque ce Prince leur dit, qu'il étoit résolu de partir sur le champ pour sa Capitale, & qu'il les chargeoit du soin de conduire l'armée. Ils lui représenterent tous unanimement le danger qu'il coureroit en s'exposant seul dans une route qui ne pouvoit manquer d'être occupée par les partis des ennemis ; que peut-être même la Ville Capitale étoit en leur pouvoir, puisqu'il n'en recevoit aucunes nouvelles ; mais que supposé que ce malheur fût véritable, il seroit en état de le réparer avec son armée victorieuse,

ricuse , qui pouvoit y arriver en moins de deux jours. Tobilos résista encore quelque tems ; mais enfin il fut obligé de se rendre à des raisons si pressantes ; & comme les débris de l'armée ennemie prenoient une route opposée à la Capitale , il mit à leur poursuite une partie de ses troupes , & avec le reste il suivit son chemin avec une diligence si étonnante , qu'il étoit aisé de juger que de puissans motifs le faisoient agir.

On transportoit par son ordre à Mexique le corps du malheureux Askar. Cette horrible aventure à laquelle Tobilos ne comprenoit rien , le faisoit frémir ; il ne pouvoit songer sans être saisi d'horreur , qu'il avoit trempé sa main dans le sang de son frere ; mais les dernières paroles d'Askar venoient encore le jeter dans un abîme de réflexions dont il ne

pouvoit sortir. Après ce qui lui étoit arrivé ; il ne doutoit plus qu'il ne fût réservé aux plus cruels malheurs.

Les deux jours de marche furent deux siècles pour lui ; mais enfin il découvrit cette Ville où il avoit tant d'impatience d'arriver. A cette vue son trouble augmente , & il craint autant d'y entrer , comme il le déſiroit peu de tems auparavant. Un autre objet vient encore lui cauſer la plus grande ſurpriſe. Il apperçoit auprès de la Capitale une armée rangée en bataille , & tandis qu'il envoie la reconnoître , & qu'il fait des diſpoſitions pour l'attaquer , en cas que ce fuſſent de ſes ennemis , il apprend par les coureurs de cette même armée , que c'eſt celle dont il avoit confié le commandement à Askar.

Tobilos n'en demande pas da-

vantage. Il court ou plutôt il vole vers cette armée , suivi de quelques-uns des siens. Il est reconnu, & tandis que chacun s'abandonne à la joie , & qu'il veut s'informer des nouvelles de la Reine , il se trouve dans les bras d'izéhoalt.

„ Je vous revois donc enfin, mon
„ cher fils , lui dit ce Prince, &
„ après avoir pleuré votre mort,
„ le Ciel vous rend aujourd'hui à
„ mes embrassemens , dans le
„ moment même où je comptois
„ avoir des ennemis à combattre.

„ Que dites-vous , Seigneur,
„ reprit Tobilos , de quels ennemis entendez-vous parler?
„ Nous n'en avons point à présent que nous puissions redouter , nos armes sont entièrement victorieuses , & je puis dire même que je ne suis que trop heureux dans les combats.
„ Mais hélas ! ajouta ce Prince en

„ frémiffant , n'ai-je point quel-
 „ que chofe de plus cruel à re-
 „ douter ! Ah ! que je crains que le
 „ faux bruit de ma mort n'ait eu
 „ des fuites funeftes pour moi !

Izéhoalt demeura interdit à cette
 queftion. Tobilos s'en apperçut.

„ Ah ! Seigneur , lui dit-il , que
 „ dois-je augurer de votre trou-
 „ ble ? qui peut le caufer ! que
 „ fait la Reine du Mexique ? Ce
 Prince ne répondit à cette nou-
 velle queftion que par quelques
 larmes qui coulerent de fes yeux.

„ Ah ! Dieux , reprit Tobilos , que
 „ ce f Silence eft expreffif ! A ces
 mots il tourne la tête vers la Vil-
 le , & veut aller s'informer par lui-
 même de ce qu'il tremble d'ap-
 prendre.

„ Arrêtez , mon cher fils , lui
 „ dit Izéhoalt , apprenez vos mal-
 „ heurs , puifqu'il ne m'eft pas
 „ poffible de vous les cacher. Vo-

„ tre illustre épouse n'est plus,
„ elle n'a pu survivre à l'idée de
„ votre mort , & de sa propre
„ main elle a tranché le cours de
„ sa vie.

Ce coup terrassa l'infortuné Tobilos. Il en perdit l'usage de la parole pendant quelques momens ; mais enfin se faisant violence. „ O Dieux ! s'écria-t'il , ô
„ Dieux ! Jaiven n'est plus , & je
„ vis encore ! Mais voyons ,
„ reprit-il , après un silence for-
„ cé , voyons cette illustre victi-
„ me que le désespoir m'a im-
„ molée..... Ah ! cher Prince ,
„ arrêtez , lui dit Izéhoalt , fuyez
„ un spectacle trop cruel pour
„ vous , fuyez un lieu où les ef-
„ fets de l'amour & de l'amitié
„ sont également funestes. Sa-
„ chez qu'un même instant , un
„ même fer immola au bruit de
„ votre perte les jours de votre

„ épouse & ceux de la Reine de
„ Tacuba.

„ C'est trop , reprit Tobilos ,
„ en s'avancant vers la Ville , c'est
„ trop , la perte d'une vie aussi in-
„ fortunée que la mienne ne mé-
„ ritoit pas de pareils sacrifices.
Il arriva en peu de momens aux
portes du Palais ; & peu attentif
aux cris de joie que sa présence
inespérée fait naître , il s'avance
vers l'appartement de la Reine
du Mexique , le traverse en par-
tie & entre dans la sale où s'est
passée la sanglante scène de sa
mort.

Les ornemens lugubres qui
frappent d'abord sa vue , ne l'ar-
rêtent point. Ses yeux se fixent
avec une avidité mêlée d'horreur
sur deux lits de deuil placés l'un
à côté de l'autre. Mais, ô Dieux !
qu'y voit-il ! deux corps percés
chacun d'une profonde plaie ,

deux visages où la mort étale ses horreurs & qu'il ne peut presque plus distinguer..... A cet aspect son cœur se glace , une sueur froide le saisit , ses genoux tremblent , il est prêt à tomber ; mais il fait un effort , & se précipite en frémissant sur le corps de la déplorable Jaiven.

„ Chere & fidèle épouse , dit-
„ il d'une voix éteinte , il est donc
„ vrai qu'un cruel désespoir a
„ tranché vos jours ! un trop ten-
„ dre attachement pour un Prin-
„ ce haï des Dieux vous a sans
„ doute attiré ce desastre. Oui ,
„ c'est là le crime dont ils ont
„ voulu vous punir. Mais qu'ils
„ jouissent du fruit de leur cruau-
„ té , ils ne m'empêcheront pas
„ du moins de vous suivre chez
„ les morts. Et vous , Princesse
„ infortunée , ajouta-t'il en regar-
„ dant le corps de Zaïde , vous

„ que l'amitié a rendu notre vic-
„ time , vous qui n'avez point
„ voulu nous furvivre , daignez
„ revoir aujourd'hui fans haine
„ celui qui caufa votre mort. To-
bilos en achevant ces mots , fen-
tit que quelqu'un s'efforçoit de le
faifir & de le defarmer ; mais de-
venu furieux par l'obftacle qu'on
veut apporter à fon deffein , il fe
dégage , tire fon épée , fe la plonge
dans le cœur , & tombe entre les
bras d'Izéhoalt , qui perd lui-mê-
me toute connoiffance.

F I N.

L E T T R E S

D' A Z A

O U

D'UN PÉRUUVIEN.



LETTRES
D' A Z A

O U

D'UN PÉRUUVIEN.

*Conclusion des Lettres
Péruuviennes.*



A AMSTERDAM,
AUX DÉPENS DU DÉLAISSÉ.

1749.





AVERTISSEMENT.

✻✻✻✻ A lecture des Let-
✻ L ✻ tres d'une Péru-
✻✻✻✻ vienne m'a fait
souvenir que j'avois vû en
Espagne il y a quelques an-
nées, un recueil de Let-
tres d'un Péruvien, dont
l'Histoire m'a paru depuis
avoir beaucoup de rapport
avec celle de Zilia. J'ai
obtenu ce Manuscrit. J'ai
reconnu que c'étoient les
Lettres mêmes d'Aza, tra-
* 3 dui-

AVERTISSEMENT.

duites en Espagnol. C'est sans doute à *Kanbuiscap*, ami d'Aza, à qui la plupart de ces Lettres sont adressées, que l'on doit cette traduction du Péruvien.

L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres, m'en a fait entreprendre la traduction. J'ai vû, avec joie, s'effacer de mon esprit les idées odieuses que Zilia m'avoit données d'un Prince plus malheureux qu'inconstant. Je crois qu'on goûtera le même plaisir. On en ressent toujours

AVERTISSEMENT.

jours à voir justifier la vertu.

Bien des gens feront peut-être un crime à Aza d'avoir peint, sous le nom de Mœurs Espagnoles, des défauts, des vices même particuliers à la Nation Françoisé. Quelque sensé que paroisse ce reproche, il sera bientôt détruit, lorsqu'on fera attention, avec M. de Fontenelle, qu'un Anglois & un François sont Compatriotes à Pékin. Je n'ose me flatter d'avoir rendu la Noblesse
des

AVERTISSEMENT.

des images , la force & l'expression des pensées, que j'ai trouvées dans l'Original Espagnol: je m'en prens à notre Langue & au fort ordinaire des traductions. Le Lecteur s'en prendra peut-être à moi, nous pourrons avoir raison tous les deux.



LET.



LETTRES

D' A Z A

A

Z I L I A.



LETTRE I.

QUE tes larmes se dissipent comme la rosée à la vûe du Soleil ; que tes chaînes changées en fleurs tombent à tes pieds & te peignent , par l'éclat de leurs couleurs , la vivacité de mon amour

2 LETTRE D'AZA

amour plus ardent que l'astre divin qui l'a fait naître. Zilia, que tes craintes cessent, Aza respire encore ! c'est t'assurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourmens vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité ! qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de *Viracocha* (a) ne sont point accomplies. Je suis encore sur le trône auguste de *Manco-Capao* ; & Zilia n'est point à mes côtés. Je re-
gne, & tu portes des fers.

Rassures-toi, tendre objet de mon ardeur ; le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour, il va le couronner. Ces nœuds, foibles interprètes de nos sentimens, ces nœuds, dont je bénis l'usage, & dont j'envie le sort, te verront libre. Du fond de
ton

(a) Incas qui avoit prédit la destruction de l'Empire par les Espagnols.

ton affreuse prifon , tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe , qui échappée aux fers du vautour , vient jouir de fon bonheur auprès de fa fidelle compagne : je te verrai dépofer dans mon cœur , encore ému de crainte , tes douleurs paffées , ta tendrefle , & mon bonheur. Quelle joie ! quels transports ! de pouvoir effacer tes malheurs. Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre , & les mains mêmes , qui t'ont donné des fers , t'aideront à monter fur le Thrône.

Pourquoi faut-il que le fouvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur fi pur ? pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne font plus ? N'est-ce point abuser des préfens des Dieux , que de n'en pas goûter tout le prix ? Ne point oublier fon infortune , c'est presque la mériter.

4 LETTRE D'AZA

Et tu veux, ma chere Zilia, que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir souffert justement. Je t'aime, je puis te le dire, je vais te revoir. Quel nouvel éclaircissement puis-je te donner sur mon fort ? J'irois te peindre le passé, quand je ne puis t'exprimer les sentimens qui m'agitent en ce moment... Mais que dis je ? tu le veux, Zilia.

Rappelle-toi, si tu le peux sans mourir, ce jour affreux, ce jour dont l'allégresse fut l'aurore. Le Soleil plus brillant répandoit sur mon visage les mêmes rayons dont il éclairait le tien. Les transports de la joie, les flâmes de l'amour enlevoient mon cœur. Mon ame étoit confondue dans la divinité même dont elle est émanée. Mes yeux étinceloient du feu qu'ils avoient pris dans les tiens, & brilloient de mille desirs. Retenu par la dé-
cance

cence des cérémonies , je mar-
chois au Temple , mon cœur y
voloit. Déjà je t'y voyois plus
belle que l'étoile du matin , plus
vermeille que la rose nouvelle ,
accuser de lenteur nos *Cucipatas*
(a), te plaindre à moi de l'obsta-
cle qui nous séparoit encore....
quand tout à coup , ô souvenir
horrible ! la foudre gronde , écla-
te dans les airs. A ce bruit re-
doutable tout tombe à mes côtés.
Moi-même je me prosterne pour
adorer *Yllapa* (b). Je l'implore
pour toi. Ses coups redoublent,
se rallentissent , ils cessent. Je
me leve tremblant pour tes
jours , Quelle horreur ! Quel
spectacle ! Enveloppé dans un
nuage de soufre , environné de
flâmes & de sang : dans une af-
freuse

(a) Prêtres du Soleil.

(b) Le Tonnerre.

6 LETTRE D'AZA

freuse obscurité, mes yeux n'aperçoivent que la mort, mes oreilles n'entendent que des cris, & mon cœur ne demande que toi. Tout te peint, & ce cœur éperdu. J'entens encore le coup qui t'a frappé. Je te vois pâle, défigurée, le sein souillé de sang & de poussière : un feu cruel te dévore.

Les nuages se dissipent, l'obscurité cesse; le croiras-tu, Zilia? Ce n'étoit point *Yllapa*. Les Dieux ne sont pas si cruels. Des barbares, usurpateurs de leur puissance, nous en faisoient sentir tout le poids. A leur vue odieuse je me lance au milieu d'eux. L'Amour, les Dieux qu'ils ont outragés, me prêtent leurs forces : ta vue les augmente. Je vole à toi. Je renverse tout. Je suis prêt de t'atteindre : mais tu passes la porte sacrée. On t'entraîne, tu disparois, la
dou.

douleur me dévore , le désespoir m'arrache des pleurs. Furieux , je m'élançe , on se jette sur moi. Les coups que j'ai portés , ont détruit jusqu'à mes armes. Affoibli par l'excès de mes efforts , accablé par le nombre , je tombe sur les corps outragés de mes ancêtres (a). Là , mon sang & mes larmes se mêlent à leur ignominie , aux corps expirans de tes compagnes , aux guirlandes mêmes dont tu devois orner ma tête , & que tes mains avoient tissées. Un froid mortel s'empare de mes sens. Mes yeux troublés s'affoiblissent , se ferment. Je cesse de vivre , sans cesser de t'aimer.

Sans doute l'amour , l'espoir
de

(a) Les Péruviens mettoient dans leur Temple les corps embaumés de quelqu'uns de leurs Rois.

8 LETTRE D'AZA

de te venger , ma chere Zilia ; m'ont rendu à la vie. Je me suis trouvé dans mon Palais , environné des miens. La fureur a succédé à ma foiblesse : j'ai poussé des cris affreux , les mains armées , j'ai excité ma garde à me venger. Périront , lui ai-je dit , périront les impies , ils ont violé nos plus sacrés aziles. Venez , armez-vous tous ; frapons , détruisons ces cruels. Rien ne pouvoit calmer mes transports. Mais quand le *Capac-Inca* (a) mon pere , averti de ma fureur , m'eut assuré que je te reverrois , que tes jours étoient en sûreté , que nous serions l'un à l'autre , quelle joie , quels nouveaux transports se sont emparés de mon ame ! O ma chere Zilia ! est-ce assez d'un cœur pour goûter tant de plaisir ? Une

(a) Nom générique des Rois du Pérou.

Une basse avidité pour un vil métal a seule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a fçu leurs desseins , les a prévenus. Ils partiront enfin courbés sous le poids de ses dons , aussitôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peuples que l'or arma contre nous , & qu'il rend nos amis , devenus moins féroces , font éclater à chaque instant leur reconnoissance & leur respect. Ils s'inclinent devant moi , ainsi que nos *Cucipatas* devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas méprisable de matiere puisse changer ainsi le cœur de l'homme ? & de barbares qu'ils étoient , les rendre les instrumens de ma félicité. Etoit-ce à un métal , à des monstres , à retarder , à faire enfin notre bonheur.

Adorable Zilia ! Lumiere de mon ame ! Que les mots , dont tu te fers pour te tracer le mal-

10 LETTRE D'AZA

heur qui nous a séparé , m'ont causé d'agitations ! Je t'ai suivi dans le danger. Ma fureur s'est renouvelée ; mais les assurances de ta tendresse , ainsi qu'un baume salulaire , ont adouci la plaie que tu touchois dans mon cœur. Non , Zilia , rien n'est égal au bonheur d'être aimé de toi. Tous mes sens en sont troublés. Mon impatience s'accroît , elle me dévore. Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. Zilia ! Zilia ! que *Lhuama* (a) te prête ses aîles , que l'éclair le plus vif te porte jusqu'à moi , tandis que mon cœur plus prompt que lui vole au-devant de tes pas.

(a) Grand-Aigle du Pérou.



L E T T R E II.

A

Z I L I A.

Q U O I , Zilia , (a) la terre n'est pas anéantie ? Le Soleil nous éclaire encore , & le mensonge , & la trahison sont dans son Empire. O Zilia ! Toutes les vertus mêmes sont bannies de mon cœur éperdu. Le désespoir & la fureur ont pris leur place.

Ces barbares Espagnols , assez hardis pour te donner des fers , mais trop lâches , trop inhumains pour

(a) Cette Lettre ne lui fut pas remise.

12 LETTRE D'AZA

pour les briser , ont osé me trahir. Malgré leurs promesses , tu ne m'es pas rendue.

Yllapa , qui te retient ? Lance tes coups , tourne contre ces perfides les traits dévorans qu'ils t'ont dérobés ; qu'une flâme empoisonnée après mille tourmens les réduise en poudre. Monstre cruel ! dont le crime ne peut te laver que dans le sang du dernier de ta race (a). Nation perfide , dont les Villes rasées devroient être semées de pierres , & arrosées de sang (b) ; quelles horreurs joignez-vous à l'infamie du parjure ?

Déjà de ses rayons sacrés le
So-

(a) Les Péruviens poursuivoient le crime jusques dans les descendans du criminel.

(b) On détruisoit jusqu'aux Villes où étoient nés les grands criminels , on y semoit des pierres , & on y versoit du sang en signe de malédiction.

Soleil a éclairé deux fois ses enfans, & ma chere Zilia n'est pas rendue à mon impatience. Ces yeux dans lesquels je devrois fixer ma félicité, sont en ce moment inondés de pleurs. C'est peut-être au travers des larmes les plus ameres, qu'ils laissent échapper ces traits de flâme qui embrasèrent mon cœur. Ces mêmes bras dans lesquels les Dieux devoient couronner l'amour le plus ardent, sont peut-être accablés encore sous le poids d'indignes fers. O douleur funeste ! ô mortelle pensée !

Tremblez, vils humains, le Soleil m'a remis sa vengeance. Mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'est par toi que j'en jure, astre vivifiant dont nous tenons nos ames (a), & nos jours ! c'est
par

(a) Les Péruviens regardoient l'ame comme une portion du Soleil.

14 LETTRE D'AZA

par tes pures flâmes, dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bienfaisans s'éloignent de moi pour jamais ; que plongé dans une nuit affreuse , la consolante aurore n'annonce plus ton retour , si Aza ne détruit la race criminelle qui ose fouiller de mensonges ces lieux sacrés. Et toi , ma chere Zilia , objet infortuné de toute ma tendresse , sèche tes pleurs. Tu verras bientôt ton amant renverser tes ennemis , briser tes fers , les en accabler. Chaque instant augmentera ma fureur & leur supplice. Déjà une joye cruelle se fait jour dans mon cœur. Déjà je crois me baigner dans le sang de ces perfides. La rage signale mon amour.

Je vais surpasser leur barbarie. Elle sera mon guide , je cours la suivre. Zilia , ma chere Zilia sois sûre de ma victoire , c'est toi que je vais venger.

LET-



L E T T R E. III.

D E M A D R I D

A

K A N H U I S C A P.

QUELLE divinité assez touchée de mes maux , généreux ami , a pu te conserver à ma douleur ? Il est donc vrai qu'au sein des malheurs les plus affreux , on peut goûter quelques charmes : & que , quelque infortuné que l'on soit , on peut contribuer au bonheur des autres ; tes mains sont accablées de chaînes , & tu paroîs soulager les miennes. Ton ame est abattue par la douleur & tu diminues ma tristesse.

Etran-

16 LETTRE D'AZA

Etranger , captif , dans ces climats barbares , tu me fais retrouver ma patrie , dont le sort t'éloigne. Mort pour tout le reste des hommes , je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'est que pour toi que mon esprit accablé trouvera des expressions , & que mes mains affoiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réunissent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne , si l'amour le plus tendre , le plus violent , t'entretient plus souvent que l'amitié , & que la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent consoler , la violence de l'autre peut avoir des charmes , mais ils le cèdent à l'amour.

Ce n'est pas , qu'abattu sous les coups du sort , mon infortune ait diminué mon courage. Roi , je pensois en Roi : esclave , je n'ai pas les sentimens de mes
sem-

semblables. Je désire la vengeance sans l'espérer. Je voudrois changer , & ton fort & le mien. Je ne puis que les plaindre.

Vas , meurs , on nous transporte dans un monde nouveau , & malgré mes prieres , on nous sépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoûtumés au crime , pourroient-ils ne pas redouter la vertu ?

Est-ce ainsi qu'il devoit finir , *Kanhuisap* , ce jour où ton courage & le mien , où mon amour , mieux qu'eux encore , devoit me rendre en triomphant digne de la main qui m'armoit , de l'astre étincelant qui m'a fait naître , & de ton admiration , où le Soleil , ennemi du parjure , devoit venger ses fils , les rassasier de la chair fumante de ces monstres (a),
&

(a) Les Péruviens mangeoient la
chair

& les abreuver de leur sang odieux?

Est-ce ainsi que je devois venger les Dieux de Zilia? Zilia! qui, consumée par l'amour le plus vif, brûle encore dans des fers que je n'ai pu briser. Zilia, que d'infâmes ravisseurs ... ô Dieux! éloignez de moi ces funestes images... Que dis-je, *Kanhuiscap*? Les Dieux même ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia, un élément cruel nous sépare. Peut-être sa douleur... nos ennemis... les flots... un trait mortel me perce le cœur. Ami, je succombe à l'excès de mes maux. Mes Quipos échappent de mes mains, Zilia... Zilia!

LET-

chair de leurs ennemis, buvoient leur sang, & les femmes s'en frottoient le bout des mammelles pour le faire sucer à l'enfant.



L E T T R E IV.

A

K A N H U I S C A P.

FI DEL *Anqui*, tes Quipos ont suspendu un instant mes alarmes, mais ils n'ont pu les bannir. Au baume salutaire que ton amitié répand sur mes maux, succèdent toujours des souvenirs affreux, Je me rappelle à chaque instant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ses Temples profanés, je vois mon père courbé sous le poids des chaînes, comme sous celui des ans, ma patrie désolée. Je n'existe plus que dans ma tristesse. Tout l'accroît, les ombres de la nuit ne me présentent que des images effrayantes.

tes. Envain le sommeil m'offre le repos ; dans ses bras je ne trouve que des tourmens. Cette nuit encore Zilia s'est offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes sur son visage. Mon nom sembloit échapper de ses lèvres mourantes ; je le voyois tracé sur les Quipos qu'elle tenoit encore. Des barbares inconnus, les armes teintes de sang au milieu de la flamme, du tumulte & des cris, l'arrachotent d'une de ces énormes machines qui nous ont transportés, & sembloient la présenter en triomphe à leur Chef odieux, quand tout-à-coup la mer s'élevant jusqu'aux nûes, n'a plus offert à ma vue que des flots de sang, des cadavres flottans, des bois à demi consumés, des feux & des flâmes dévorantes.

Envain je veux dissiper ces tristes idées, elles reviennent toujours se peindre à mon esprit.

Rien

Rien ne m'arrache à ma douleur, tout l'augmente. Je hais jusqu'à l'air que je respire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point englouti. Je me plains aux Dieux du jour qu'ils me laissent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la lumière ; si je pouvois disposer un instant de cette portion de la divinité qu'ils m'ont départie ; si ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel, que de détruire l'ouvrage de la Divinité : dût-on blâmer ma foiblesse, dût mon ame errer dans les airs, *Kanhuisap*, mes maux feroient finis. Mais, que dis-je ? Ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton sein mes vives douleurs, ô *Kanhuisap* ! Apprends, s'il se peut, le sort de Zilia ? Tandis que mon cœur éperdu la demande aux Dieux, à la nature entière, à moi-même.

L E T.



L E T T R E V.

QUE les rayons divins qui nous donnent la vie , t'échauffent de leur feu le plus doux ! *Kanhuisca*, tu nourris dans mon cœur l'espoir le plus flatteur. Les progrès que tu fais dans la langue des Espagnols , t'ont déjà instruit que les premiers vaisseaux qu'on attend sur le rivage que tu habites , viennent de la terre du Soleil. Tu sçauras le sort de celle pour qui seul je respire. Juges avec quelle impatience j'attens que tu m'en instruise. Je me suis peint d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'est dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue , je la vois encore , remise à la garde du Soleil , n'ayant d'autre tristesse que celle de mon éloignement ,
parer

parer les Autels de ce Dieu de sa beauté , autant que des ouvrages de ses mains. Ainsi qu'une fleur précieuse , qui , après l'orage , encore agitée par les vents , reçoit les premiers rayons du Soleil ; l'eau qui la couvre ne sert qu'à augmenter son éclat : de même Zilia paroît plus belle & plus chère à mon cœur. Tantôt , je la vois comme le Soleil , même lorsqu'après une longue obscurité , sa lumière plus vive annonce à nos yeux éblouis sa convalescence imprévue , & la prolongation de nos jours. Tantôt , je suis à ses pieds. Je ressens le trouble , l'émotion , le plaisir , le respect , la tendresse , tous les sentimens qui m'agitoient lorsque je jouissois de sa vue ; ceux mêmes dont son cœur étoit ému , *Kanhuiscap* , je les éprouve. Que les chaînes de l'illusion sont fortes ! mais qu'elles sont aimables ! mes

maux

24 LETTRE D'AZA

maux réels sont détruits par des plaisirs apparens. Je vois Zilia heureuse: mon bonheur est certain.

O mon cher *Kanhuiscap*, ne trompe pas un espoir qui fait ma félicité, & qui peut être détruit par la seule impatience. Que le moindre retardement, généreux ami, ne diffère pas mon bonheur. Que tes Quipos noués par les mains de l'allégresse me soient portés par les vents devenus plus prompts, & que pour prix de ton amitié, les parfums les plus exquis se répandent toujours sur ta tête.



LETTRE VI.

DE quelle eau délicieuse te fers-tu, cher ami, pour éteindre le feu cruel qui dévorait
mon

mon cœur ? Aux inquiétudes qui m'agitoient sans cesse , à la douleur qui m'accabloit , tu fais succéder la joie & le calme. Je vais revoir Zilia. O bonheur presque inespéré ! Je ne la vois point encore , ô cruel éloignement ! En vain mon cœur devance ses pas. En vain toute mon ame vole se confondre dans la sienne ; il m'en reste assez pour sentir que je suis séparé de Zilia.

Je vais la revoir , & cette consolante pensée , loin de calmer mon inquiétude , accroît mon impatience. Séparé de ma vie même , juges quels tourmens j'endure. A chaque instant je meurs , je ne renaiss que pour désirer. Semblable au chasseur qui augmente , en courant l'éteindre , la soif qui le dévore , mon espoir rend plus vive la flâme qui me consume ; plus je suis prêt de m'unir à Zilia , plus je crains de la perdre. Pour

26 LETTRE D'AZA

combien de tems, fidel ami, un moment ne nous a-t-il pas déjà séparé, & ce moment cruel, au comble de ma félicité, je le craindrai encore.

Un élément aussi barbare qu'inconstant, est le dépositaire de mon bonheur. Zilia, me dis-tu, abandonne l'Empire du Soleil, pour venir dans ces climats affreux. Long-tems errante sur les mers, avant de me rejoindre, quels dangers n'aura-t-elle pas à courir, & combien davantage n'en aurai-je pas à craindre pour elle.. Mais dans quel égarement me plonge mon amour? Je redoute des maux, quand tout me promet des plaisirs; des plaisirs dont l'idée seule..! ah *Kanbuisca*! quelle joie, quel sentiment jusqu'alors inconnu!.... Tous mes sens se séparent pour goûter le même plaisir. Zilia s'offre à mes yeux, j'entens les tendres accens de

de sa voix. Je l'embrasse. Je
meurs.



L E T T R E VII.

SI, susceptible d'altération, quelque chose pouvoit diminuer ma joie, *Kanhuisca*, le terme où tu remets mon bonheur, pourroit l'affoiblir.

Avant de me rendre heureux, il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde; avant cet espace immense de tems, Zilia ne peut m'être rendue.

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon sort : elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuste Capa-Inca des Espagnols a nommé pour s'asseoir avec mon pere sur le trône du Soleil; Alonzo, à qui

les Espagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ses compatriotes qu'il me fait observer, les amusemens qu'il cherche à me procurer, les réflexions où je m'abandonne moi-même, ne font que la charmer.

La douleur amère où m'avoit plongé la séparation de Zilia, m'avoit empêché jusqu'ici de faire aucune attention sur les objets qui m'environnent. Je ne voyois, je n'espérois que des maux. Je me plaisois, pour ainsi dire, dans mon infortune. Je ne vivois point : pouvois-je rien considérer? Mais à peine ai-je donné à la joie les momens que l'amour lui devoit, que j'ai ouvert les yeux. Quel spectacle alors m'a frappé! puis-je te peindre combien il me surprend encore? Je me trouve seul au milieu d'un monde
que

que je n'eusse jamais imaginé. J'y vois des hommes semblables à moi. Une surprise égale les saisit & me frappe. Mes regards avides se confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite & circule sans cesse dans le même espace, où il semble que le sort l'ait renfermé. D'autres qu'on ne voit presque jamais, & qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté. Des rumeurs, des cris, des querelles, des combats, un bruit affreux, un trouble continuel; voilà d'abord tout ce que je pus discerner.

Dans ces commencemens mes regards embrassant trop de choses, n'en pouvoient distinguer aucune. Je ne fus pas long-tems à m'en appercevoir, c'est pourquoi je résolus de leur prescrire des bornes, & de commencer à réfléchir sur ce que je voyois de plus près; c'est ainsi que la maison d'A-

lonzo est devenue le siège de mes pensées. Les Espagnols que j'y vois m'ont parus un objet assez considérable pour m'occuper quelque tems, & me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo qui a habité assez de tems dans nos contrées, & qui conséquemment n'ignore, ni nos usages, ni notre langue, m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami sincère, dégagé des préjugés de sa nation, m'en fait souvent sentir le ridicule. Regardez cet homme grave, me disoit-il l'autre jour, qu'à son regard fier, sa moustache retroussée, son bonnet enfoncé, & à la suite nombreuse, vous prenez déjà pour un second *Huayna-Capac* (a). C'est un *Cucipatas* qui a promis à notre *Eachamac* (b) d'être humble, doux & pau-

(a) Nom du plus grand Conquerant du Pérou.

(b) Le Dieu Créateur.

pauvre. Celui-ci à qui la liqueur qu'il prend à si grands traits, ne laissera bientôt plus aucune marque de raison, est un Juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de citoyens. Cet homme qui est encore plus amoureux de lui-même, que de cette Dame auprès de laquelle il paroît si empressé, qui à peine peut supporter la chaleur du jour, & l'habit parfumé qui le couvre, qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle, dont la débauche a creusé les yeux, pâli le visage & éteint même jusqu'à la voix, est un guerrier qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'est ainsi, *Kanhuisap*, qu'à l'aide d'Alonzo, je vois dissiper pendant quelques momens l'Inquiétude qui me consume. Mais hélas, qu'elle reprend bientôt la place! les amusemens de l'esprit

le cèdent toujours aux affections du cœur.



LETTRE VIII.

LEs observations qu'Alonzo me fait faire sur les caractères de ses concitoyens, ne m'empêchent pas de jeter quelquefois les yeux sur le sien. Admirateur des vertus de cet ami sincère, je ne laisse pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux & vaillant, il est cependant foible, & donne dans les ridicules qu'il condamne; voyez ce guerrier respectable & terrible, me disoit-il, ce ferme défenseur de notre patrie, cet homme qui d'un seul coup d'œil se fait obéir par un millier d'autres, il est esclave dans sa propre maison, & soumis aux moindres volontés de sa femme. Ainsi me parloit Alonzo,

lonzo, lorsque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit, aux tendres embrassemens de son pere, je ne pus douter qu'Alonzo ne fût dans le cas du guerrier, dont il venoit de blâmer la foiblesse. Ne crois pas que cet Espagnol soit le seul de sa nation, qui ne pardonne pas aux autres ses propres foiblesses. Un spectacle assez singulier me l'a prouvé. Je me promenois un de ces jours dans un jardin, où dans la foule, je distinguai un petit monstre: il étoit de la hauteur d'une *Vicunna* (a), ses jambes étoient contournées, comme un *Amaruc* (b), & sa tête enfoncée dans ses épaules, pouvoit à peine se tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le sort de cet infortuné, lorsque de grands éclats de rire vinrent à me distraire. Je

regar-

(a) Espece de Chevre des Indes.

(b) Couleuvre des Indes.

regardai d'où ils partoient, quelle fut ma surprise? Quand je vis que c'étoit un homme presque aussi difforme que le premier, qui se railloit de la taille du petit monstre, & en faisoit remarquer à d'autres la singularité. Se peut-il que nous ne reconnoissions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une foiblesse? Alonzo soumis à sa fille seroit inexcusable de ne la pas aimer. La vivacité de l'esprit, les graces, la beauté, le Dieu Créateur lui a tout donné. Son port, ses regards languissans, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de son tein, me font assez juger qu'elle a un cœur sensible, mais vain; doux, mais ardent dans ses moindres desirs.

Quelle différence, ami, entre elle & Zilia? Zilia, qui, ignorant presque sa beauté, voudroit

la cacher à tout autre qu'à son vainqueur; elle que la modestie & la candeur conduisent, & dont le cœur occupé seul par l'amour le plus pur & le plus tendre, ne sent point les mouvemens de l'orgueil, & méprise les détours de l'art; elle qui pour plaire ne sçait qu'aimer; elle enfin... quelle flamme ardente consume mon ame? Zilia, ma chere Zilia! ne me feras-tu jamais rendue? qui peut retarder encore notre félicité? Les Dieux feroient-ils jaloux des plaisirs d'un mortel? Ah! cher ami, si ce n'est que pour eux que l'amour doit avoir des douceurs, pourquoi nous font-ils connoître la beauté? Ou pourquoi, maîtres de nos cœurs, nous laissent-ils désirer un bonheur qui les offense.



L E T T R E IX.

SANS le secours de la langue Espagnole, les réflexions qu'Alonzo me fait faire, ne pouvoient pas être portées à un certain point, & celles où je me livre moi-même, ne pouvoient qu'être superficielles. Cherchant à charmer mon impatience, j'ai demandé un maître, qui pût m'instruire dans cette langue. Les connoissances qu'il m'a communiquées, me mettent déjà en état de profiter des conversations, & d'examiner de plus près le génie & le goût d'une nation qui semble n'avoir été créée que pour la destruction de la terre, dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je pensois que ces barbares ambitieux occupés à faire le malheur des
peu-

peuples qui les ignorent, ne s'abreuvoient que de sang, ne voyoient le Soleil qu'à travers d'une obscure fumée, & s'occupoient uniquement à forger la mort; car tu le sçais aussi-bien que moi; ce tonnerre dont ils nous ont frappés, avoit été créé par eux. Je croyois ne rencontrer dans leurs villes, que des Artisans de la foudre, des soldats s'exerçant à la course & au combat, des Princes teints du sang qu'ils ont versé, bravant, pour en répandre encore, les chaleurs du jour, la glace des ans, la fatigue & la mort.

Tu prévois ma surprise, lorsqu'à la place de ce théâtre sanglant qu'avoit élevé mon imagination, j'ai vu le trône de la clémence.

Ces peuples, qui, je crois, n'ont été cruels que pour nous, paroissent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié semble

lier les concitoyens. Ils ne se rencontrent jamais qu'ils ne se donnent des marques d'estime, d'amitié, & même de respect. Ces sentimens brillent dans leurs yeux, & commandent à leur corps. Ils se prosternent les uns devant les autres. Enfin à leurs embrassemens continuels, on les prendroit plutôt pour une famille bien unie, que pour un peuple.

Ces guerriers qui nous ont parus si redoutables, ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres, ou de jeunes gens enjoués, doux & prévenans. La mollesse qui les gouverne, la peine qu'un rien leur coûte, les plaisirs qui font leur unique étude, & les sentimens d'humanité qu'ils laissent paroître me feroient croire qu'ils auroient deux corps, l'un pour la fociété, l'autre pour la guerre.

Quelle différence en effet: Ami,

mi, tu les as vus porter dans nos murs désolés, l'horreur, l'épouvante & la mort. Les cris de nos femmes expirantes sous leurs coups, la veillesse respectable de nos peres, les sons douloureux que produisoient à peine les tendres organes de nos enfans, la majesté de nos Autels, sainte horreur qui les environne, tout ne faisoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds, honorer la vieillesse, tendre une main secourable à l'enfance, & respecter les Temples qu'ils profanoient. *Kanhuiscap*, feroient-ce donc les mêmes hommes ?



L E T T R E X.

PLUS je réfléchis sur la variété du goût des Espagnols , moins j'en découvre le principe. Cette nation n'en paroît avoir qu'un qui soit général , c'est celui qui la porte à l'oisiveté. Il y a cependant une divinité à peu près du même nom , c'est le bon goût. Une foule choisie d'adorateurs lui sacrifie tout jusqu'à son repos ; quoique cependant une partie ignore (& cette partie est la plus sincère) quel est ce Dieu ; l'autre plus orgueilleuse en donne des définitions qui ne sont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'est selon bien des gens un Dieu , qui pour être invisible , n'en est pas moins réel. Chacun doit sentir ses inspirations. Il faut convenir

nir avec le sculpteur qu'on le voit caché sous un masque hideux qui paroît voltiger sur deux ailes de Chauve-Souris , & qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une guirlande de fleurs. Une espèce d'homme qu'on appelle ici petit maître, vous forcera de dire que ce Dieu est plutôt dans son pourpoint , que dans celui d'un de ses pareils ; & la preuve qu'il en apportera (à laquelle vous ne pourrez vous refuser ,) c'est que les fentes de son pourpoint sont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je apperçu , que je vis près la porte deux troupes d'Espagnols , qui sembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnoit quel étoit le
sujet

sujet de leur division. C'est, me dit-il , un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce Temple , & du rang qu'il doit tenir dans la postérité. Ces gens que vous voyez sont des connoisseurs. Les uns soutiennent que c'est une masse de pierres qui n'a rien de rare que son énormité, & les autres opposent que cet édifice n'est rien moins qu'énorme , & qu'il est construit dans le bon goût.

Après avoir laissé ce peuple de connoisseurs , j'entrai dans le Temple. A peine eus-je fait quelques pas , que je vis peint sur un Lambris un vieillard vénérable, dont la grandeur & la noblesse des traits inspiroit le respect. Il paroissoit porté sur les vents , & étoit environné de petits enfans aîlés qui baïssent les yeux sur la terre. Que représente ce Tableau , demandai-je ?
c'est

c'est me repondit un vieux *Cucipatas* , après plusieurs inclina-
 tions , le portait du maître de
 l'univers , qui d'un souffle a tout
 tiré du néant ; mais interrompit-
 il avec précipitation. Avez-vous
 examiné ces pierres précieuses
 qui couvrent cet Autel ? Il n'a-
 voit pas achevé ces paroles , que
 la beauté d'une de ces pierres
 m'avoit déjà frappé. Elle repré-
 sentoit un homme la tête ceinte
 de lauriers. Je ne fus pas long-
 tems à m'informer quel étoit cet
 homme qui avoit mérité une pla-
 ce à côté d'un Dieu. C'est , me
 dit le *Cucipatas* d'un air riant , la
 tête du Prince le plus cruel & le
 plus méprisable qui ait jamais
 existé. Cette réponse me jetta
 dans une suite de réflexions que
 le défaut d'expressions m'empê-
 cha de communiquer. Revenu
 de mon premier étonnement ,
 d'un pas respectueux je quittois
 le

le Temple , lorsqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obscur , à travers la poussière , mes yeux démêlerent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majesté , ni le visage du premier. Quel fut mon étonnement , quand on voulut me persuader que c'étoit le portrait du même Dieu , seul créateur de toutes choses. Le peu de respect que ce *Cucipatas* paroissoit avoir pour ce portrait , m'empêcha de le croire , & je sortis indigné contre cet imposteur.

Quelle apparence en effet , *Kanhuisap* , que les mêmes hommes dans le même lieu , foulent aux pieds le Dieu qu'ils adorent ?

Ce n'est pas là la seule contradiction que les Espagnols aient avec eux-mêmes : rien de plus fréquent que celles que le tems opere sur eux.

Pour-

Pourquoi détruit-on ce Palais , à qui la solidité promettoit encore un siècle au moins de durée. C'est , ma-t-on répondu , parce qu'il n'est plus de goût. C'étoit dans son tems un chef d'œuvre construit à grands frais , mais il est ridicule aujourd'hui.

Quoique cette nation soit esclave de ce prétendu bon goût , elle se dispense cependant d'en posséder en propre. Il y a ici des gens de goût , qui , payés pour en avoir , vendent cherement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui a la réputation de se vêtir avec une certaine élégance , dont , à les croire , on fait un grand cas , pour contraster avec lui , il me montra en même tems quelqu'un qui passoit pour n'avoir aucun goût. Je ne sçavois en faveur duquel me décider :
lors-

lorsque le Public , devant qui ils étoient , porta le jugement en se mocquant de tous les deux , de là , la seule différence positive que je pus établir entre l'homme de goût , & celui qui en manque , c'est qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différens , & que ce Dieu qu'ils appellent bon goût , choisit sa demeure , tantôt au bout de l'une de ces routes , tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable sentier. On le honnit , on le méprise , jusqu'à ce que ce Dieu venant à changer de séjour , le mette en droit , au moment qu'il y pense le moins , de rendre aux autres la pareille.

Cependant, *Kanhuisap* , à entendre les Espagnols , rien n'est plus constant que le goût ; & s'il a changé tant de fois , c'est que leurs ancêtres ignoroient le véritable.

table. Que je crains bien que le même reproche ne soit encore dans la bouche du dernier de leurs descendans !



L E T T R E X I.

T'A VOUE R A I - J E ma surprise, *Kanhuischap*, lorsque j'ai appris que dans ces climats que je croyois habités par la vertu même , ce n'est que par force qu'on est vertueux. La crainte du châtiment & de la mort inspire seule ici des sentimens que je croyois que la nature avoit gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne sont remplis que de la prohibition du crime. Il n'est point d'horreur que l'on puisse imaginer, qui n'y trouve son châtiment , que dis-je , son exemple. Oui , c'est moins

moins une sage prévoyance, que les modes du crime, qui a dicté les loix qui le défendent. A en juger par ces loix, quels forfaits les Espagnols n'ont-ils pas commis ? Ils ont un Dieu, & l'ont blasphémé, un Roi, & l'ont outragé, une foi, & l'ont violée. Ils s'aiment, se respectent les uns les autres, & cependant ils se donnent la mort. Amis, ils se trahissent, unis par leur Religion, ils se détestent. Où donc est, me demandai-je sans cesse, cette union que j'avois trouvée d'abord parmi ces peuples ? Ce lien charmant, dont il sembloit que l'amitié enchaînoit leurs cœurs ? Puis-je croire qu'il ne soit formé que par la crainte, ou par l'intérêt ? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est l'existence des loix. Quoi ? un peuple qui a pu violer les droits les plus saints de la nature, & étouffer sa

voix,

voix , se laisse gouverner par la voix presque éteinte de ses ancêtres ? Quoi , ces peuples , pareils à leur *Hamas* , ouvrent la bouche au frein que leur présente un homme dont ils viennent de déchirer le semblable ? Ah , *Kanhuiscap* , que malheureux est le Prince qui regne sur de tels peuples ! Combien de pièges n'a-t-il pas à éviter ? Il faut qu'il soit vertueux , s'il veut conserver son autorité , & sans cesse le crime est devant ses yeux : le parjure l'environne , l'orgueil devance ses pas , la perfidie baissant les yeux suit ses traces , & il n'aperçoit jamais la vérité , qu'à la fausse lueur du flambeau de l'envie.

Tel est la véritable image de cette foule qui environne le Prince , & qu'on appelle la Cour. Plus on est près du trône , plus on est loin de la vertu. Un vil

flatteur s'y voit à côté du défenseur de la patrie. Un bouffon auprès du Ministre le plus sage, & le parjure, échappé au supplice qu'il mérite, y tient le rang dû à la probité. C'est pourtant dans le sein de cette foule de criminels heureux, que le Roi prononce la Justice. Là, il semble que les loix ne lui sont apprises que par ceux qui les violent eux-mêmes. L'Arrêt qui condamne un coupable, est souvent signé par un autre.

Car telles rigoureuses que soient les loix, elles ne le sont pas pour tout le monde. Dans le cabinet d'un Juge, une belle femme tombant en pleurs à ses genoux, un homme qui apporte un amas assez considérable de pièces d'or, blanchissent aisément l'homme le plus criminel, tandis que l'innocent expire dans les tourmens.

Ah,

Ah , *Kanbuisca* , qu'heureux sont les enfans du Soleil que la vertu seule éclaire ! Ignorant le crime , ils n'en craignent pas la punition ; & comme elle est leur juge , la nature seule est leur loi.



L E T T R E XII.

RAREMENT, *Kanbuisca* , le premier point de vue d'où l'on considère les choses , est le plus juste. Quelle différence entre ce peuple , & celui que j'avois vu la première fois. Toute sa vertu n'est qu'un voile léger , à travers lequel on distingue les traits de ceux qui veulent s'en couvrir sous l'éclat éblouissant des plus belles actions , on entrevoit toujours la semence de quelques vices. Ainsi les rayons du Soleil qui semblent donner à la

rose une plus belle couleur, nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil insupportable est la source de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmé; ces tendres embrassemens, ce respect affecté, partent du même principe. La moindre inflexion de corps est regardée ici comme un devoir exigé seul par le rang & l'amitié; & les hommes les plus vils de ce Royaume, qui se haïssent davantage, se donnent mutuellement ce faux hommage.

Un Grand passe devant vous, il se découvre, c'est un honneur; il vous sourit, c'est une grace; mais on ne pense pas qu'il faut acheter ce salut si honorable, ce sourire si flatteur, par un millier d'abaissiemens & de peines. Je mens: il faut être esclave pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre

tre voile , c'est la gravité ; ce vernis qui donne un air de raison aux actions les plus insensées. Tel seroit un homme généralement estimé, s'il avoit eu la foiblesse de contraindre son enjouement , qui , avec toute la prudence , & l'esprit possible , est regardé comme un étourdi ; être sage , ce n'est rien , le paroître , c'est tout.

Cet homme, dont la sagesse & les talens répondent à la douceur qui est peinte sur son visage , me disoit l'autre jour Alonzo , ce génie presque universel , a été exclu des charges les plus importantes pour avoir ri une fois inconfidérément.

Il ne faut donc pas t'étonner , *Kanhuisap* , si l'on fait ici de très grandes sottises de sang froid. Aussi ce sérieux affecté ne fait-il pas sur moi une grande impression. J'apperçois l'orgueil de ce-
C 3 lui

lui qui l'affecte , & à mesure qu'il s'estime , je le méprise davantage. Le mérite & l'enjouement font-ils donc ses êtres antipathiques ? Non , la raison ne perd jamais rien aux plaisirs que l'ame seule ressent.



L E T T R E X I I I.

J'E ne puis m'empêcher de te le répéter encore , *Kanhuisap*, les Espagnols me paroissent quelque chose d'indéfinissable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître , j'en vois tous les jours succéder de nouvelles. Que penseras-tu de celle-ci ? Cette nation a un Dieu (a) qu'elle adore , & loin de lui faire aucune offrande , c'est ce Dieu qui la nourrit. On ne

(a) Il faut observer que c'est un Péruvien qui parle , & qu'il n'a qu'une connoissance imparfaite de notre culte.

ne remarque point dans ses Temples aucuns (a) *Curacas*, symbole de ses besoins; enfin, il y a certain tems de la journée, où l'on prendroit les Temples pour des Palais déserts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant presque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent, les larmes qu'elles répandent me les avoient d'abord fait estimer. Le mépris qu'on faisoit d'elles me touchoit; lorsqu'Alonzo fit cesser ma surprise. Que ces femmes, me dit-il, qui ont déjà acquis votre estime, vous sont peu connues! Une de celles que vous voyez, est payée par des femmes prostituées pour trafiquer leurs charmes.

Cet.

(a) Statues de différens métaux, & différemment habillées, qu'on plaçoit ou attiroit dans les Temples. C'étoient des espèces d'*ex voto* qui caractérisoient les besoins de ceux qui les offroient.

Cette autre sacrifie son bien & son repos à la désolation de sa famille.

Meres dénaturées , les unes confient leurs enfans à des gens , à qui elles ne voudroient point confier le moindre bijou , pour venir adorer un Dieu qui , à ce dont elles conviennent , ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfans.

Les autres , revenues des plaisirs du monde , parce qu'elles ne les peuvent plus goûter , se font ici devant leur Dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces nations barbares , *Kan-bui/cap* , sont difficiles à accorder avec elles mêmes. Leur Religion n'est pas plus aisée à concilier avec la nature. La conduite de leur Dieu à leur égard , est aussi variable que la leur envers lui (a).

Il s

(a) C'est toujours un Peruvien qui parle.

Ils reconnoissent comme nous un Dieu Créateur. Il differe, il est vrai, du nôtre, en ce qu'il n'est qu'une pure substance, ou pour mieux dire, que l'assemblage de toutes les perfections. Nulle borne ne peut être prescrite à sa puissance; nulle variation ne peut lui être imputée; la sagesse, la bonté, la justice, la toute-puissance, l'immutabilité composent son essence. Ce Dieu a toujours existé, & existera toujours. Voilà la définition que m'en ont donné les Cucipatas de cet Empire qui n'ignorent rien de ce qui s'est passé depuis, & même avant la création du monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les hommes sur la terre, comme dans un lieu de délices. Il les plongea ensuite dans un abîme de miseres & de peines, après quoi il les détruisit. Un seul homme cependant fut excepté de la ruine

58 LETTRE D'AZA

totale , & repeupla le monde d'hommes encore plus méchans que les premiers. Cependant Dieu, loin de les punir, en choisit un certain nombre, à qui il dicta ses loix , & promit d'envoyer son fils. Mais ce peuple ingrat, oubliant les bontés de son Dieu, immola ce fils, le gage le plus cher de sa tendresse , rendu par ce crime l'objet de la haine de son Dieu. Cette nation éprouva sa vengeance: sans cesse errante de contrée en contrée , elle remplit l'univers du spectacle de son châtiment; ce fut à d'autres hommes, jusqu'alors plus dignes de la colere céleste, que ce fils tant promis prodigua ses bienfaits. Ce fut pour eux qu'il institua de nouvelles loix , qui ne différent qu'en peu de choses des anciennes.

Voilà , sage ami, la conduite de ce Dieu envers les hommes.

Com-

Comment l'accorder avec son essence? Il est tout-puissant, immuable. C'est pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples, & cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux; ses loix leur défendent le plaisir qu'il a fait pour eux, comme eux pour le plaisir; il est juste, & il ne punit pas dans les descendans les crimes qu'il a punis si sévèrement dans les peres. Il est bon, & sa clémence se lasse, presqu'aussitôt que sa sévérité.

Perfuadés qu'ils sont de la bonté, de la puissance, & de la sagesse de ce Dieu, tu croiras peut-être, *Kanbuisca*, que les Espagnols fideles à ses loix, les suivent avec scrupule. Si tu le penses, que ton erreur est grande! Abandonnés sans cesse & sans réserve à des vices défendus par

60 LETTRE D'AZA

ces loix, ils prouvent, ou que la Justice de ce Dieu n'est pas assez grande, qui ne punit pas des actions qu'il défend, ou que sa volonté est trop sévère, qui défend des actions que sa bonté l'empêche de punir.



L E T T R E X I V .

PEUT-ETRE as-tu pensé, fidèle ami, qu'adouci par le tems, l'impatience qui dévorait mon cœur s'étoit enfin rallentie. J'excuse ton erreur, je l'ai causée moi-même. Les réflexions auxquelles tu m'as vu livré quelque tems, ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainsi que tu le pensois. Quittes une erreur qui m'offense. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprou-

prouvé. Mon esprit contemploit d'un œil incertain les différens objets qui s'offroient devant moi ; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours présente à mes yeux , Zilia me conservoit à mon inquiétude , dans les momens même où ma Philosophie te sembloit un garant de mon repos.

Les Sciences & l'étude peuvent distraire ; mais elles ne font jamais oublier les passions , & quand elles auroient ce droit, que pourroient-elles sur un penchant que la raison autorise ? Tu le sçais. Mon amour n'est point une de ces vapeurs passagères , que le caprice fait naître , & que bientôt il dissipe. La raison qui me fit connoître mon cœur , m'apprit qu'il étoit fait pour aimer. Ce fut à la lueur de son flambeau que la première fois j'apperçus l'amour. Pourrois-je ne la pas suivre ?

vre ? Il me montrait la beauté. Dans les yeux de Zilia, il me fit voir sa puissance, ses douceurs, ma félicité, & loin de s'opposer à mon bonheur, la raison m'apprit qu'elle n'étoit souvent que l'art de faire naître & durer les plaisirs.

Juges à présent, *Kanbuisap*, si la Philosophie a pu diminuer mon amour. Les réflexions que je fais sur les mœurs des Espagnols, ne peuvent que l'augmenter. La disproportion de vertu, de beauté, de tendresse que je remarque entre elles & Zilia, me fait trop connoître combien il est cruel d'en être séparé.

Cette innocente candeur, cette franchise aimable, ces doux transports où son ame se livroit ne sont ici que des voiles dont se couvrent la licence & la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive pour en faire paroître une que l'on ne ressent

ressent pas, loin d'être puni comme un crime, est regardée comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier, c'est un crime; ne pas plaire à tous, c'est une honte: tels sont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur, si c'en est un, d'être décidée belle, il faut qu'elle se prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs, à qui elle doit tenir compte de leur culte, au moins par un coup d'œil chaque jour. Quand la personne qui jouit de cette réputation, est ce qu'on appelle coquette, la première démarche qu'elle fait, est pour démêler dans la troupe celui qui est le plus opulent. Cette découverte une fois faite, tous ses soins, ses actions doivent tendre à lui plaire: elle y réussit, l'épouse; alors elle consulte son cœur. Sa beauté prend

un

un nouvel éclat, elle va tous les jours dans les Temples & dans les endroits publics; là, à travers un voile qui exempte son front de rougir, & ses yeux de baisser, elle passe en revue la troupe fidelle.

Alvares & *Pedre* partagent bientôt son cœur. Elle balance entre eux, se décide pour le premier, cache son choix à tous les deux, les laisse soupirer. Sans décourager *Pedre*, elle rend *Alvares* heureux, s'en dégoûte, retourne à *Pedre* qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'est pas là le plus difficile de ses entreprises. Il faut qu'elle persuade à tout le monde qu'elle chérit son mari, & qu'elle fasse connoître à son époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme sage.

Le Public a aussi un devoir à remplir, dont il s'acquitte très-bien, c'est de faire souvenir le
mari

mari de ce qu'il a épousé une belle femme.

Il n'est point jusqu'à Zulmire, dont ces contagieux exemples n'ayent perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore, elle avoit la passion dangereuse de vouloir plaire. Ses moindres mouvemens, ses regards les plus indifférens, ont toujours quelque chose qui semble partir du cœur. Ses discours sont flatteurs, ses yeux passionnés, & sa voix touchante se perd souvent dans de tendres soupirs. C'est ainsi, *Kanhuischap*, qu'ici par des secrets différens, la vertu a les dehors du vice, tandis que le vice se couvre du manteau de la vertu.



L E T T R E X.

O vérité qui me surprend encore! O connoissance profonde

fonde ! *Kanhuisca*, le Soleil ce chef d'œuvre de la nature , la Terre (a), cette mere feconde, ne font point des Dieux. Un Créateur différent du nôtre les a produits ; d'un regard il peut les détruire. Confondus dans un vaste cahos, enveloppés d'une matiere grossiere, du sein de la confusion il tira ces astres lumineux, & les peuples qui les adorent. A toute matiere il donna une vertu productive. Le Soleil, à sa voix, distribua la lumiere ; la Lune reçut ses rayons, nous les transmit. La terre produisit, alimenta par ses sucs ces arbres, ces animaux que nous adorons. La Mer qu'un Dieu seul pouvoit dompter, nous nourrit des poissons qu'elle renfermoit : & l'homme, créé maître de l'univers, regna sur tous les animaux.

Voi-

(a) Les Péruviens adoroient la Terre sous le nom de Mamachaa.

Voilà, cher ami, ces mystères dont l'ignorance a causé nos malheurs. Si instruits comme les Espagnols des secrets de sa nature, nous eussions sçu que ce foudre qu'ils ont lancé sur nous, n'étoit qu'un amas de matiere, que nos climats renfermoient; qu'Yl-lapa même, ce Dieu terrible, n'étoit qu'une vapeur que la terre produisoit, & que le hazard guidoit dans sa chute; que ces *Hamas* furieux, qui fuyoient devant nous, pouvoient nous être soumis, paisibles témoins de la grandeur de nos peres, eussions-nous servis de triomphe à ces barbares ?

Il semble en effet, *Kanhuisca*, que la nature n'ait point de voile pour ces peuples; ses actions les plus cachées leur sont connues. Ils lisent au plus haut des Cieux, & dans les plus profonds abîmes; & il semble qu'il n'appartienne
plus

plus à la nature de changer ce qu'ils ont une fois prévu.



L E T T R E X V I.

L'AUROIS-JE pu penser, *Kan-buiscap*, que ces peuples que la raison elle-même semble éclairer, fussent les esclaves des sentimens de leurs ancêtres. Quelque fausse qu'elle soit, une opinion reçue doit être suivie. On ne peut la combattre sans risquer d'être taxé, au moins de singularité.

Le sentiment naturel, cette voix si distincte qui nous parle sans cesse, ce brillant flambeau est éteint par un préjugé ; c'est un tyran, qui, pour être haï, n'en est pas moins puissant : un fourbe, qui pour être connu, n'en est pas moins dangereux.

Ce

Ce tyran cependant ne seroit pas difficile à vaincre, s'il n'avoit un soutien encore plus dangereux que lui, la superstition. C'est cette fausse lumière qui conduit ici la plupart des hommes, qui leur fait préférer des opinions fabuleuses à la force de la vérité. Un homme qui visitera les Temples plusieurs fois dans la journée, s'il y paroît dans une contenance hypocrite & outrée, quelque vice dont il soit la proie, quelque crime qu'il commette, sera généralement estimé, tandis que le plus vertueux qui aura secoué le joug de ses préjugés, ne s'attirera que des mépris. L'homme d'esprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme sans préjugé passe ici pour un impie. Il n'est pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle sage: il faut ajouter à ce titre, celui de dévot, ou l'on vous gratifie du nom de

libertin. Les distributeurs de l'estime publique, ces gens si méprifables par eux-mêmes, n'admettent jamais de classe intermédiaire. N'être ni dévot, ni libertin, c'est pour eux un problème; c'est être à leurs yeux éblouis, ce que leur font les amphibies, un monstre.

Les Espagnols ont deux Divinités, l'une préside à la vertu, l'autre au crime. Si fans affectation vous vous contentez de sacrifier intérieurement à la première, on vous taxe bientôt d'adorer l'autre. Ce n'est pas que l'empire de la vertu soit absolu. Ses Sujets ont beaucoup à redouter de la part du Dieu du crime. Car ils font toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre, & qui ne fussent pas toujours pour lui résister. On arrêta l'autre jour un homme qui avoit commis plu-
sieurs

seurs crimes , & l'on disoit hautement qu'il falloit que le diable l'eût conduit à cet excès d'abomination ; il avoit cependant attaché à son col une sorte de cordon qui avoit été consacré par des Cucipatas au Dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon qui avoit le pouvoir d'éloigner le moteur de ses forfaits , & de l'autre le poignard qui lui avoit servi à les commettre.

Je fus conduis hier dans une grande place , où une quantité prodigieuse de peuple témoignoit une joie extrême , en voyant brûler plusieurs de ses semblables. L'habit singulier dont ils étoient revêtus , l'air satisfait des sacrificateurs qui les conduisoient comme en triomphe , me les firent prendre pour des victimes que ces sauvages alloient immoler à leurs Dieux. Quel fut mon étonne-

tonnement, quand j'appris que le Dieu de ces barbares avoit en horreur, non seulement le sang des hommes, mais encore celui des animaux. De quelle horreur ne fus-je pas saisi moi-même, quand je me ressouvins que c'étoit au Dieu de bonté que des Prêtres déréglés alloient faire ces odieux sacrifices. Ces Cucipatas comptent-ils appaiser leur Dieu ? l'expiation même doit plus l'offenser, que les crimes qui ont pu l'irriter contre eux. *Kanhuisap* ! quelle erreur déplorable !



L E T T R E X V I I .

LE desir que tu parois avoir de t'instruire, fidel ami, me satisfait autant qu'il m'embarasse. Tu me demandes des certitudes, des éclaircissements sur les décou-
vertes

vertes dont je t'ai fait part, tes doutes sont excusables ; mais je ne puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait, il y a peu de tems. Je concevois les choses plus aisément que je ne les écrivois, & mon esprit plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyois la terre ronde, on me persuade à présent qu'elle est plate. De ces deux idées, ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une & l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la terre, me disoit, il y a quelque tems, un de ces hommes qu'on appelle Philosophes. Je le croyois, il m'avoit convaincu. Un autre vint, me dit le contraire ; je fis appeler le premier, & m'établis

D pour

pour juge de leurs différens. Ce que je pus apprendre de leurs disputes, fut qu'il étoit possible que l'une & l'autre planète fit cette circonvolution, & que l'ancêtre d'un des disputans étoit *Alguasfil*.

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens, dont la science m'avoit d'abord surpris; l'estime particuliere que l'on fait d'eux, est un de mes étonnemens. Est-il possible qu'un peuple si éclairé fasse tant de cas de personnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penser. Il faut que la raison soit quelque chose de bien rare pour lui.

Un homme pense singulièrement, parle peu, ne rit jamais, raisonne toujours; orgueilleux, mais pauvre, il ne peut se faire remarquer par des habits brillans, il y supplée, & se distingue par de vils lambeaux. C'est un Philosophe, il a le droit d'être impudent. Un

Un autre, jeune encore, veut faire de la Philosophie une femme de Cour. Il la cache sous de riches habits, la farde, la prétention : elle est enjouée, coquette, les parfums annoncent ses pas. Les gens accoutumés à juger sur les apparences, ne la reconnoissent plus. Le Philosophe n'est qu'un fat. Le soupçonner de penser, autant vaudroit l'accuser d'être constant.

Zaïs avoit des vapeurs, me disoit Alonzo, il leur falloit donner un prétexte. La Philosophie en parut un plausible à Zaïs. Elle n'oublia rien pour passer pour Philosophe. Elle se le croyoit déjà. Le caprice, la misantropie, l'orgueil la mettoit en possession de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant aussi singulier qu'elle. Elle a réussi.

Zaïs & son amant composent une Académie. Leur château est

un observatoire. Quoique déjà sur l'âge , dans ses jardins , Zaiïs est Flore , sur son balcon , c'est Uranie ; de son amant disgracieux , autant que singulier , elle fait un Celadon. Que manque-t-il à un spectacle aussi ridicule ? de spectateurs.

La Philosophie , *Kanbuiscap* , est moins ici l'art de penser , que celui de penser singulièrement. Tout le monde est Philosophe ; le paparostre , n'est cependant pas , comme tu vois , une chose facile.



L E T T R E X V I I I .

DE tout ce qui frappe mes yeux étonnés , *Kanbuiscap* , rien ne me surprend davantage que la manière dont les Espagnols se comportent avec leurs femmes.

mes. Le soin particulier qu'ils ont de les cacher sous d'immenses draperies, me feroit presque croire qu'ils en font plutôt les ravisseurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer, si ce n'est la crainte que de justes possesseurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi, ou quelle honte trouvent-ils à se parer des dons de l'amour?

Ils ignorent, ces barbares, le plaisir de se faire voir auprès de ce qu'on aime, de montrer à l'univers entier la délicatesse de son choix, ou le prix de sa conquête, de bruler en public des feux allumés dans le secret, & de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un seul ne suffit pas pour rendre à la beauté. Zilia! ô ma chere Zilia! Dieux cruels! pourquoi me priver encore de sa vue? Mes regards unis aux siens par la tendresse & le plaisir ap-

prendroient à ces hommes grossiers , qu'il n'est point d'ornemens plus précieux que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la jalousie est le motif qui porte les Espagnols à cacher ainsi leurs femmes , ou plutôt que c'est la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie ; la foi conjugale est celle que l'on jure le plus aisément. Faut-il s'étonner qu'on la garde si peu ? On voit tous les jours ici deux riches héritiers , s'unir sans gout , habiter ensemble sans amour , & se séparer sans regret. Quelque peu malheureux que te paraisse cet état , il est cependant infortuné. Etre aimé de sa femme , n'est point un bonheur , c'est un malheur que d'en être haï.

La virginité prescrite par la religion , n'est pas mieux gardée que la tendresse conjugale , ou
du

du moins ne l'est-elle qu'extérieurement.

Il y a ici de même qu'à la ville du Soleil, des Villes consacrées à la divinité. Elles voyent cependant les hommes familièrement; une grille seulement les sépare. Je ne sçaurois cependant deviner le motif de cette séparation; car si elles ont assez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voyent continuellement, de quoi sert une grille? & si l'amour entre dans leur cœur, quel foible obstacle à lui opposer qu'une séparation excitante qui laisse agir les yeux, & parler le cœur?

Des especes de Cucipatas sont assidus auprès de ces Vierges; qu'on appelle religieuses, & sous prétexte de leur inspirer un culte plus pur, ils font naître & excitent chez elles des sentimens d'amour, dont elles sont la proie.

L'art qui paroît banni de leur cœur , ne l'est pourtant pas de leurs habits & de leurs gestes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile , un regard humble , une attitude qu'il faut étudier , voilà assez pour occuper pendant le quart d'une année, le tems ; les peines , & même les veilles d'une Religieuse. Aussi les yeux d'une Religieuse en sçavent ils plus que les autres yeux. C'est un tableau où l'on voit peint tous les sentimens du cœur. La tendresse , l'innocence , la langueur , le courroux , la douleur , le désespoir , & le plaisir , tout y est exprimé , & si le rideau se baisse un moment sur la peinture , ce n'est que pour laisser le tems de substituer un autre Tableau à ce premier. Quelle différence entre le dernier regard d'une Religieuse , & celui qui le suit ! Tout ce manège n'est cependant que l'ouvrage d'un seul hom-

homme. Un Cucipatas a la direction d'une maison de Vierges, toutes veulent lui plaire; elles deviennent coquettes, & le Directeur, tel grossier qu'il soit, est forcé à prendre un air de coquetterie: la reconnoissance l'y oblige, & sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de se faire aimer, réussit, & se fait pour ainsi dire adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces Vierges avoit coëffé de la chevelure d'un Moine l'image du Dieu des Espagnols. On m'a aussi fait part d'une Lettre écrite par une Religieuse au Pere T... dont voici à peu près le contenu.

„ Jesus! mon Pere, que vous
 „ êtes injuste, Dieu m'est témoin
 „ que le Pere *Ange* ne m'occupe
 „ pas un seul instant, & que loin
 „ d'avoir été enlevée par son ser-
 „ mon jusques à l'extase (comme
 „ „ vous

„ vous me le reprochez) je n'é-
 „ tois pendant son discours oc-
 „ cupée que de vous. Oui, mon
 „ Pere , un seul mot de votre
 „ bouche fait plus d'impreffion
 „ fur mon cœur, fur ce cœur que
 „ vous connoiffez fi peu , que
 „ tout ce que le Pere Ange pour-
 „ roit me dire pendant des an-
 „ nées entieres, quand même ce
 „ feroit dans le petit parloir de
 „ Madame, & qu'il croiroit s'en-
 „ tretenir avec elle.... Si mes
 „ yeux fembloient s'enflâmer ,
 „ c'est que j'étois avec vous
 „ lorsqu'il prêchoit. Que ne pé-
 „ nétrez-vous dans mon cœur
 „ pour lire mieux ce que je vous
 „ écris ! Cependant vous êtes
 „ venu au parloir , & vous ne
 „ m'avez pas demandée, m'au-
 „ riez-vous oubliée ? Ne vous sou-
 „ viendrait-il plus... ? vous ne
 „ me regardâtes pas une feule
 „ fois hier pendant le falut. Dieu
 „ vou-

„ voudroit-il m'affliger au point
 „ de me priver des consolations
 „ que je reçois de vous ? Au nom
 „ de Dieu, mon Pere, ne m'abandonnez pas dans la langueur
 „ où je suis plongée. Je suis à
 „ faire pitié, tant je suis défaite,
 „ & si vous n'avez compassion
 „ de moi, vous ne reconnoîtrez
 „ bientôt plus l'infortunée Thérèse.
 „ refa.

„ Notre Tourière vous remettra un gâteau d'amande de ma
 „ façon. Je joins à cette lettre
 „ un billet que la sœur A... écrit
 „ au Pere Dom. X... J'ai eu le
 „ secret de l'intercepter. Je crois
 „ qu'il vous amusera. Ah ! que...
 „ L'heure sonne, adieu.

Après cela, *Kanhuiscap*, pourras-tu t'empêcher de convenir que les Espagnols sont aussi ridicules dans leurs amours, qu'insensés dans leurs cruautés. La maison d'Alonzo est, je crois, la seule

où regnent la droiture & la saine raison. Je ne sçais cependant que penser des regards de Zulmire ; trop tendres pour n'être que l'effet de l'art, ils sont trop étudiés pour être conduits par le cœur.



L E T T R E X I X.

PENSER est un métier : se connoître est un talent. Il n'est pas donné à tous les hommes, *Kanhuischap*, de lire dans leurs propres cœurs. Des espèces de Philosophes ont seu's ici ce droit, ou plutôt celui d'embrouiller ces connoissances. Loin de s'attacher à corriger les passions, ils se contentent de sçavoir qui les produit, & cette science qui devroit faire rougir les vicieux, ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus ; le talent

talent infructueux de connoître leurs défauts.

Les Métaphysiciens , c'est le nom de ces Philosophes , distinguent dans l'homme trois parties. l'ame , l'esprit & le cœur ; & toute leur science ne tend qu'à sçavoir laquelle de ces trois parties produit telle , ou telle action. Cette découverte une fois faite , leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'est , pour ainsi dire , plus faite pour eux ; il leur suffit de sçavoir qui la produit. Semblables à ces gens qui se dégoutent d'une liqueur excellente , à l'instant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'est par le même principe , qu'enivré d'un sçavoir qu'il croit rare , un Métaphysicien ne laisse point échapper l'occasion de faire voir sa science. S'il écrit à sa Maîtresse , sa lettre n'est autre chose que l'analyse exacte des

moindres facultés de son ame.

La Maîtresse se croit obligée de répondre sur le même ton, & ils s'embrouillent tous les deux dans des distinctions chimériques, & des expressions que l'usage consacre, mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réflexions que tu fais dans les mœurs des Espagnols, te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'est-il libre! généreux ami, je te peindrois avec plus de force des pensées qui n'ont point d'autre ordre, que celui que je peux leur donner dans l'agitation où je suis. Le tems approche, où mes malheurs vont finir. Zilia enfin va paroître à mes yeux impatiens. L'idée de ce plaisir trouble ma raison. Je vole sur ses pas, je la vois partager mon impatience, mes plaisirs; de tendres larmes coulent

coulent de nos yeux ; réunis après nos malheurs , quel trait douloureux a passé dans mon ame ? *Kanhuisca* ! dans quel état affreux va-t-elle me trouver ? Vil esclave d'un barbare , dont elle porte peut-être les fers , à la Cour d'un vainqueur orgueilleux reconnoîtra-t-elle son amant ? Peut-elle croire qu'il respire encore ? elle est dans l'esclavage. Croira-t-elle que des obstacles assez-forts , ont pu , *Kanhuisca*... que dois-je attendre ? Quel sort m'est réservé ? Quand j'étois digne d'elle , Dieu cruel , tu l'arrachas de mes bras ; ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ? Et toi qui me rend l'objet de mon amour , élément barbare , me rendras-tu ma gloire ?



L E T T R E X X.

QUEL Dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau? quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteste? *Kanhuisap*, mes malheurs renaissent avec mes jours, & mes forces s'augmentent avec l'excès de ma tristesse.... Zilia n'est plus .. O désespoir affreux! O cruel! Zilia n'est plus ... & je respire encore, & mes mains, que ma douleur devoit enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, les larmes arrosent, & le désespoir t'envoie.

Envain le Soleil a parcouru le tiers de sa course depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeste. Envain l'abattement, l'inexistence ont captivé
mon

mon ame jusqu'à ce jour. Ma douleur, inutilement retenue, n'en devient que plus vive. J'ai perdu Zilia. Un espace immense de tems semble nous séparer, & je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie, l'élément perfide qui la renferme, tout se présente à ma douleur. Sur des flots odieux, je vois élever Zilia, le Soleil s'obscurcit d'horreur dans des abîmes profonds; la mer qui s'ouvre cache son crime à ce Dieu; mais elle ne peut me le dérober. A travers les eaux, je vois le corps de Zilia, ses yeux, .. son sein, ... une pâleur livide. Ami! ... mort inexorable! ... mort qui me fuit... Dieux plus cruels dans vos bontés que dans vos rigueurs! Dieux, qui me laissez la vie, ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez séparer?

Envain, *Kanhuisap*, j'appelle
la

la mort, qu'on l'éloigne de moi,
la barbare est sourde à ma voix,
& garde ses traits pour ceux qui
les évitent.

Zilia, ma chere Zilia, entends
mes cris, vois couler mes pleurs;
tu n'es plus, je ne vis que pour
en répandre, que ne puis-je me
noyer dans le torrent qu'elles vont
former...! Que ne puis je...!
Quoi tu n'es plus ame de mon
ame?... Tu... Mes mains me re-
fusent leurs secours... Ma douleur
m'accable... L'affreux désespoir...
les larmes ... l'amour ... un froid
inconnu.. Zilia.. *Kanbuisap*. Zi-
lia..



L E T T R E X X I.

QUEL va être ton étonne-
ment, *Kanbuisap*, lorsque
ces nœuds que ma main
peut

peut à peine former , t'appren-
dront que je respire encore ; ma
douleur , mon désespoir , le tems
que j'ai passé sans t'instruire de
mon sort , tout a dû t'en confir-
mer la fin. Termine des regrets
dus à l'amitié , à l'estime , au mal-
heur , mais que le jour dont je
jouis encore , ne te fasse pas dé-
plorer ma foiblesse ; vainement
la perte de Zilia devoit être cel-
le de ma vie ; les Dieux qui sem-
bloient devoir excuser le crime
qui m'eût donné la mort , m'ont
ôté la force de le commettre.

Abbatu par la douleur , à pei-
ne ai-je senti les approches d'u-
ne mort qui alloit enfin terminer
mes malheurs. Une maladie dan-
gereuse accabloit mon corps , &
m'eut conduit au tombeau , si le
funeste secours d'Alonzo n'eût
reculé le terme de mes jours.

Je respire , mais ce n'est que
pour être la proie des tourmens
les

les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je suis. L'amitié d'Alonzo, la douleur de Zulmire, leurs attentions, leurs larmes, tout m'est à charge. Seul avec moi-même au milieu des hommes qui m'environnent, je ne les apperçois que pour les fuir. Puisse, *Kanbuiscap*, un ami moins malheureux te récompenser de ta vertu ! Amant trop infortuné pour être ami sensible, puis je goûter les douceurs de l'amitié, quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs ?



L E T T R E XXII.

ENFIN l'amitié me rend à toi, à moi-même, *Kanbuiscap*, trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les dissiper, ou du moins partager avec moi ma
 tris-

tristesse. Dans ce dessein il m'a conduit dans une maison de campagne à quelques lieues de Madrid. C'est-là que j'ai goûté le plaisir de ne rencontrer rien qui ne répondit à l'abattement de mon cœur. Un bois voisin du Palais d'Alonzo, a été long-tems le dépositaire de mes tristes secrets. Là je ne voyois que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux, de hautes montagnes dépouillées de verdure, des ruisseaux épais qui couloient sur la boue, des pins noirs, dont les tristes rameaux sembloient toucher les Cieux, des gazons arides, des fleurs desséchées, des corbeaux & des serpents, y étoient les seuls témoins de mes pleurs.

Alonzo sçut bientôt m'arracher malgré moi, de ces tristes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux sont soulagés quand on les

les

les partage , & combien je devois aux tendres soins de Zulmire & d'Alonzo. Où prendrai-je des couleurs assez vives pour te peindre , *Kanhuisca* , la douleur que leur cause mes malheurs ? Zulmire , la tendre Zulmire les honore de ses larmes. Peu s'en faut que sa tristesse n'égale la mienne. Pâle , abattue , ses yeux s'unissent aux miens pour verser des pleurs, tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.



L E T T R E. XXIII.

Z ULMIRE, dont les soins étoient tous pour le malheureux Aza , Zulmire qui partageoit mes maux , qui trembloit pour mes jours, va finir les siens : chaque instant augmente ses dangers, & diminue sa vie.

Cédant

Cédant enfin à la tendresse, aux prieres de son pere gémissant à ses pieds, sans espoir de la secourir, & plus encore peut-être aux mouvemens de son cœur, Zulmire a parlé. C'est moi, c'est Aza, que l'infortune ne peut abandonner, qui porte la mort dans son sein. C'est ce malheureux dont le cœur déchiré ne respire que par le désespoir, & dont l'amour a changé tout le sang en un poison cruel.

Je ravis Zulmire à son pere, à mon ami : elle m'aime, elle meurt; Alonzo va la suivre, Zilia ne vit plus.

J'ai senti tes douleurs, viens partager mes peines, (m'a dit ce pere désolé,) viens me rendre & ma vie, & ma fille, malheureux dont je plains l'infortune, dans l'instant même où je viens te prier de soulager la mienne. Sois sensible à l'amitié, tu le peux.

La

96 LETTRE D'AZA

La plus belle des vertus ne sçau-
roit nuire à ton amour. Viens;
suis-moi. A ces mots qui termi-
nerent ses sanglots précipités, il
me conduit dans l'appartement
de sa fille. Attendri, accablé,
j'entre en frémissant. La pâleur
de la mort étoit répandue sur ses
traits ; mais ses yeux éteints se
raniment à ma vue : il semble que
ma présence redonne la vie à cet-
te infortunée.

Je meurs (me dit-elle d'une
voix entrecoupée) je ne te ver-
rai plus. Voilà tous mes regrets.
Du moins, Aza, avant ma mort,
je puis te dire que je t'aime. Je
puis... oui, souviens-toi que Zul-
mire emporte au tombeau l'a-
mour qu'elle n'a pu te cacher,
ses regards que son cœur ont dé-
celés tant de fois : ton indifféren-
ce enfin ... je ne t'en fais point
de reproche : ta sensibilité m'au-
roit prouvé ton inconstance. Tout
entier

entier à un autre, la mort n'a pu t'en séparer, elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfère à la guérison d'un mal que je chéris, d'un mal... Aza... Elle me tend une de ses mains; mais ses forces l'abandonnent, elle tombe, ses yeux se ferment; mais tandis que je me reproche sa mort, que je joins mes soins à ceux de son père désespéré, d'autres secours la rappellent à la vie. Ses yeux sont rouverts, & quoiqu'éteints encore, s'attachent sur moi, & me peignent l'amour le plus tendre. Aza! Aza! me dit-elle encore, ne me haïssez point. Je me jette à ses genoux, touché de son sort. Une joie subite éclate dans ses regards; mais ne pouvant soutenir tous les mouvemens que son ame éprouve, elle retombe, l'on m'entraîne pour lui sauver des agitations dangereuses.

E

Que

Que peux-tu penser, *Kanhuis-cap*, des nouveaux malheurs dont je suis la proie ? de la peine cruelle que je répands sur ceux à qui je dois tout ? Cette nouvelle douleur vient se joindre à celles qui m'accompagnent dans les tristes déserts , où l'amour , la mort , & le désespoir me suivent sans cesse.



L E T T R E XXIV.

AMI, le fort d'Alonzo est changé. La douleur qui l'accabloit a fait place à la joie. Zulmire prête à descendre au tombeau , est rappelée à la vie. Ce n'est plus cette Zulmire , que la langueur réduisoit au trépas ; ses yeux ranimés font briller ses graces & sa beauté , dont sa jeunesse est parée.

Tan-

Tandis que j'admire ses charmes renaissans, le croiras-tu, loin de me parler de son amour, il semble au contraire qu'elle soit confuse de l'aveu qui lui est échappé. Ses yeux se baissent, toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines sont suspendues, mais hélas ! que ce calme est court ! Zilia, ma chere Zilia, puis-je me soustraire à ma douleur ? pardonne-moi les instans que je lui ai dérobés. Je lui consacre désormais tous ceux que me laisse mon infortune.

Ne crois pas, *Kanhuisap*, que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire, puissent ébranler ma constance. Envain il me représente l'empire d'Aza sur le cœur de sa fille, la joie que lui causeroit notre union, la mort qui suivra notre séparation ; je me tais devant ce pere malheureux. Mon cœur, fidel à ma

tendresse, est ferme, inébranlable pour Zilia: Non, c'est envain qu'Alonzo prêt à partir pour cette terre infortunée qui ne verra plus Zilia, m'offre le pouvoir que son injuste Roi lui donne sur mes peuples. C'est reconnoître un tyran, que de se servir de sa puissance. Les chaînes peuvent accabler mon bras; mais elles ne captiveront jamais mon cœur. Jamais je n'aurai pour le chef barbare des Espagnols, que la haine que je dois au maître d'un peuple qui causa mes malheurs, & ceux de ma triste patrie.



L E T T R E XXV.

MES yeux sont ouverts, *Kan-*
bui/cap, les feux de l'amour
 cèdent, sans s'éteindre, au flam-
 beau de la raison.

O flâmes immortelles , qui brûlez dans mon sein d'amour ! Zilia , toi dont rien ne peut me ravir l'image , qu'un destin fatal m'arrache pour jamais , ne vous offendez point , si le desir de vous venger , m'excite à vous trahir.

Ne me dis plus , *Kanhuiscap* , ce que je dois à mes peuples , à mon pere ; ne me parle plus de la tyrannie des Espagnols. Puis-je oublier mes malheurs & leurs crimes ? Ils m'ont couté trop cher. Ce souvenir cruel irrite ma fureur. C'en est fait , j'y consens , je vais m'unir à Zulmire. Alonzo , je te l'ai promis. Est-ce donc un crime de laisser à Zulmire une erreur qui lui est chere ? Elle croit triompher de mon cœur. Ah ! loin de la désabuser , qu'elle jouisse de son bonheur imaginaire , qu'elle.... Ce n'est que par ce moyen que je puis venger , & mes peuples oppri-

E 3

més ,

més, & moi-même. Dès l'instant de notre union je ferai conduit à la terre du Soleil, à cette terre désolée, dont tu me traces les malheurs. C'est là que je ferai éclater la vengeance dont je déro-
be encore les violens transports, C'est sur une nation perfide que vont tomber ma fureur & mes coups. Réduit à la bassesse d'un vil esclave, à feindre enfin pour la première fois; j'irai punir les Espagnols de ma trahison & de leurs forfaits, tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoissant, & les hommages que l'on doit rendre à la vertu.



LETTRE XXVI.

SI tu étois un de ces hommes
que le seul préjugé conduit,
je

je me peindrois ta surprise, lorsque tu apprendras d'un Incas qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois déjà te plaindre à cet astre de la lumière qu'il me laisse, & à toi-même des soins dont tu accompagnes tes sentimens. Tu t'étonnerois que parjure à mon Dieu, l'amitié, cette vertu que le crime ignore, puisse demeurer dans mon sein. Mais rassuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des vertus, tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la patrie, de la vertu & de la franchise. J'attends de toi des reproches plus justes. Tu t'étonnes peut-être avec raison de me voir abandonné au culte qui m'a paru grossier pour une Religion dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me suis fait cette objection à moi-même, mais qu'elle a été bientôt levée! Quand j'ai appris que c'étoit ce Dieu qui étoit l'auteur de notre

vie , qui avoit dicté cette loi , dont j'avois eu l'audace de blâmer la conduite. Qu'importe en effet qu'un honneur soit ridicule , s'il est exigé par celui à qui l'on le rend. C'est par ce principe que je n'ai point rougi de me conformer à des usages que j'avois condamné. Que les ouvrages des Dieux sont respectables , qu'ils sont grands ! Si tu pouvois lire , *Kanhuiscap* , les livres divins qui m'ont été confiés , quelle sagesse , quelle majesté , quelle profondeur n'y trouverois-tu point ! Tu y reconnoîtrois aisément l'ouvrage de la divinité. Ces contradictions invincibles que je trouvois d'abord dans la conduite de ce Dieu , y sont évidemment justifiées. Il n'en est pas de même de la conduite des hommes envers leur Dieu.

Ne crois pas qu'aussi crédules que nous le sommes d'ordinaire ,
je

je tiens ce que je t'écris du seul rapport d'un Prêtre. J'ai toujours trop reconnu les mensonges de nos *Cucipatas* pour ajouter foi aux fables de leurs semblables.

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les Nations, les engage à les tromper, & leur grandeur n'est souvent fondée que sur l'erreur des peuples ambitieux, il leur en coûteroit trop, s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du monde, ils aiment mieux le devoir à l'imposture



L E T T R E XXVII.

C'EN est fait, *Kanbuiscap*, Zul-mire m'attend. Je marche à l'Autel. Déjà tu m'y vois; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent? Y vois-tu les Autels tremblans à la vue du parjure?

106 LETTRE D'AZA

L'ombre de Zilia sanglante, indignée, éclairant cette hymenée d'un lugubre flambeau? Entends-tu sa voix lamentable? Est-ce-là, dit-elle, ,, cette foi que tu m'a-
,, vois jurée, perfide, cet amour
,, qui voit encore animer nos
,, cendres. Tu m'aimes, dis-tu,
,, tu ne donnes que ta main à
,, Zulmire. Tu m'aimes, perfide,
,, & tu donnes à un autre un
,, bien dont je n'ai pu jouir. Si
je vivois encore ... quelles furies, *Kanhuisap*, ne déchirent point mon sein! Je vois Zulmire abusée, me demander un cœur sur qui elle a des droits légitimes. Mon pere & mes peuples, accablés sous un joug cruel, regretterent en moi leur libérateur. Je vois ma promesse enfin. .. Je cours y satisfaire.



L E T T R E XXVIII.

ZILIA respire. Quel messager assez prompt pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie? *Kanhuisap*, toi qui ressentis mes malheurs, jouis des transports de mon ame. Que les flâmes qui l'embrasent, volent & portent dans ton sein l'excès de ma félicité.

La mer, nos ennemis, la mort, ... non, rien ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit, elle m'aime, juges de mes transports.

Conduite dans un Etat voisin, en France, Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre séparation, & de l'incertitude de mon sort. Combien les Dieux protègent la vertu! Un généreux

François l'a délivrée de la barbarie des Espagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à Zulmire. J'allois , ô Dieux!... Quand j'appris que Zilia vivoit, qu'elle alloit me rejoindre. Nul obstacle ne peut la retenir ; je la verrai. Sa bouche me répétera les tendres sentimens que sa main a tracés , je pourrai à ses pieds... Ciel ! je tremble d'un projet qui cause toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendrait au milieu de ses ennemis ? De nouveaux dangers... ? Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arrêter ? Alonzo, Zulmire, les Dieux ont dégagé ma foi. Zilia respire. Je la reçois des mains de la vertu. Envain la reconnoissance, l'estime, l'amitié la portoient à répondre aux sentimens de Déterville son libérateur, elle leur opposoit notre amour, & les forçoit à

à respecter nos feux. Combat glorieux ! Effort que j'admire ! Dériville étouffe son amour, il oublie les droits qu'il a sur elle, apprend sa générosité, il nous réunit.

Zilia , Zilia , je vais jouir de mon bonheur. Je vole te prévenir, te voir, & mourir de plaisir à tes pieds.



L E T T R E XXIX.

N'ACCUSES, ami, que Zilia de mon silence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle ; n'attends pas que je t'exprime les transports, les ravissemens où me livra le premier moment qui l'offrit à ma vue, il faudroit, pour les sentir, aimer Zilia, comme je l'aime. Falloit-il que des tourmens inconnus vinssent troubler ma félicité si pure ?

Du sein des plaisirs, au comble des douleurs, il n'y a donc point d'intervalle. Après tant de voluptés, mille traits déchirent mon cœur. Ma tendresse m'est odieuse, & quand je veux ne point aimer, je sens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu soutenir la douleur de la perte de Zilia, je n'ai pu supporter celle que j'envisage. Elle ne m'aimeroit plus... O pensée accablante ! lorsque je parus à ses yeux, l'amour versa dans mon ame, d'une main les plaisirs, de l'autre la douleur.

Dans les premiers transports d'un bonheur dont je ne puis t'exprimer même la douceur du souvenir, Zilia s'est échappée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune personne, qui m'avoit conduit, lui avoit donnée. Inquiète, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à
la

la joie , ne couloient déjà plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faisoient craindre pour elle des malheurs ; l'ingrate goutoit des plaisirs ; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur, dont les lettres de Zilia m'ont répété tant de fois les éloges, avoit écrit celle-ci. La passion la plus vive l'avoit dictée, en s'éloignant d'elle, après lui avoir rendu son rival, il mettoit le comble à sa générosité, & à la douleur de Zilia. Elle sçut me l'expliquer avec une vivacité, des expressions au dessus de la reconnoissance. Elle me força d'admirer des vertus qui dans cet instant cruel me donnoient la mort. D'un froid inébranlable ma douleur alors emprunta le secours. Je me dérobai bientôt à Zilia. Rempli de mon désespoir, rien ne peut plus m'en dé-

dé-

délivrer. Chaque réflexion que je fais est une douleur. Elle m'arrache mon espérance, mon bonheur. Je perdois le cœur de Zilia, ce cœur ... idée que je ne puis soutenir, mon rival seroit heureux. Ah, c'est trop que de sentir qu'il mérite de l'être!

Jalousie affreuse, tes serpens cruels se sont glissés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs soupçons... Zilia, ses vertus, sa tendresse, sa beauté, mon injustice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur se cache envain sous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, & je me tais. Que dire à Zilia? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inspire à Dèterville que la vertu conduit? Elle ne partage pas sa tendresse. Mais pourquoi lui prodiguer des louanges, répéter sans cesse son éloge..

éloge... Amour... Source de
mes plaisirs , devois-tu l'être de
mes maux ?



L E T T R E X X X.

OU suis-je, *Kanbuiscap*, quels
tourmens traîné-je après
moi ? Mon ame est embrasée de
la plus cruelle fureur. Zilia , la
perfide Zilia , pâle , inquiète ,
souponne l'absence de son rival ,
Déterville en fuyant remporte la
victoire. Ciel, sur qui tombera
ma rage ! Il est aimé, *Kanbuiscap*,
tout me l'apprend. La barbare
ne cherche point à me cacher
son infidélité. Restes encore pré-
tieux de l'innocence , lorsqu'elle
connoit le crime , elle déteste
l'imposture. Je lis son parjure
dans ses yeux. Sa bouche même
ose me l'avouer en répétant sans
cesse

cesse ce nom que j'abhore. Où fuir ? Je souffre près de Zilia des tourmens affreux , & loin d'elle je meurs.

Quand séduit par la douceur de ses regards , elle répand pour un instant quelque tranquillité dans mon ame , je crois en être aimé. Ce plaisir me plonge dans un ravissement qui m'interdit. Je reviens. Je veux parler. Je commence , m'interromps , me tais. Les sentimens qui se succèdent tour à tour dans mon cœur , me troublent , m'égarent. Je ne puis m'exprimer. Un souvenir funeste , Déterville , un soupir de Zilia , raniment des transports que je veux calmer envain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au sommeil , Zilia infidele vient m'en arracher. Je vois Déterville à ses pieds , elle l'écoute avec plaisir.

L'affreux

L'affreux sommeil fuit loin de moi. La lumière m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalousie, ses feux ont desséché jusqu'à mes larmes. Zilia, Zilia, quels maux naissent de tant d'amour ! Je t'adore, je t'offense, Dieux, je te perds.



L E T T R E XXXI.

ZILIA ! amour, Déterville, funeste jalousie ! Quel égarément ! Un nuage me dérobe les noms que je trace, *Kanbuisap*, je ne me connois plus dans la fureur de la plus noire jalousie, je me suis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivoit à Déterville ; sa lettre étoit encore dans ses mains. Un moment funeste a troublé ma raison. J'ai formé le plus indigne projet.

jet..... Ma parole, la Religion que j'ai embrassée, tout m'a servi. Les prétextes les plus vains m'ont parus des loix d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec barbarie. Des adieux cruels..... Quel moment?... Ai-je pu? Oui, *Kanhuisap*, j'ai fui Zilia. Zilia à mes pieds, ses sanglots, les miens prêts à s'y confondre, Déterville, quel souvenir! Furieux j'ai fui de ses bras. Mais bientôt, vainement obstiné, je veux la revoir. Tout s'y oppose, je n'ose résister. Dieux, qu'ai-je fait! Que la honte est accablante, que le repentir est affreux!



LETTRE XXXII.

CESSE de t'étonner de la longueur de mon silence. L'état
tat

tat cruel de mon cœur m'a-t-il permis de t'instruire plutôt de mon sort ? Ne crois pas que, déchiré de remords , je me reproche encore de trop justes soupçons. C'est Zilia, c'est son perfide cœur, & non pas le mien qu'ils doivent dévorer. Oui, *Kanhuisca*, ses soupirs, ses pleurs & ses cris n'étoient que l'effet de la honte , traces que la vertu qui fuit laisse encore dans les cœurs. C'est pour les effacer que la cruelle a refusé de me revoir. Son obstination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrémité de la même ville, ignoré des hommes, tout entier à ma douleur & à mon infortune , je m'efforce d'oublier l'ingrate que j'adore. Soins inutiles ! L'amour malgré nous se glisse dans nos cœurs, & malgré nous le cruel y demeure. Envain je veux le chasser. La jalousie l'y nourrit. Si je veux en bannir

bannir la jalousie, l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux passions, mon ame est partagée entre la tendresse & la fureur. Tantôt je me reproche mes soupçons, & tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate? Puis-je oublier celle que j'adore? Mais quelque amour que j'aye pour elle, rien ne peut l'excuser. Que ne m'a-t-elle haï! On pardonne la haine, & non pas la perfidie.

Les soins & l'amitié d'Alonzo ont sçu découvrir la retraite, où la douleur & tous les maux, destructeurs de notre être, me retiennent. Zulmire m'accable de reproches, elle vient de m'écrire. Je suis à ses yeux un ingrat que ma parole, que ses larmes ne peuvent rappeler. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort, que pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut, dit-elle, venir en France signaler sa fureur &
mon

mon parjure, venger son pere & son amour. Chaque mot de sa lettre est un trait qui me perce le cœur. Je sens trop la force du désespoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia est l'objet infortuné de sa rage. C'est teinte de son sang qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux, vengeurs des forfaits, est-ce donc au crime que vous laissez le soin de la punir !

Arrête, Zulmire, épuisée sur moi tous tes coups. Laisse jouir, l'ingrate, d'une vie dont les remords feront les châtimens. C'est ainsi que tu peux signaler ta vengeance, la mienne. Mais ô Dieux, dans les bras d'un rival... Je frémis, malheureux que je suis, & je tremble pour elle, quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je suis accablé, mon corps succombe à sa foiblesse, tandis que la perfide triomphant même

me de ses remords, rappelle mon rival... Infortuné! Je suis... Je vis encore! Quel malheur d'exister à qui ne respire que par la douleur!



L E T T R E X X X I I I .

QU'AI-JE dit? Quelle horreur m'environne? Apprens ma honte, *Kanhuisap*, & , s'il se peut, mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même, je vais le devenir à tes yeux. Cesse de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'est point coupable. Ce souvenir même est pour elle un outrage. Tu connois mes soupçons; leur injustice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuisent jamais, il en est toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia,
au-

aurois-tu pensé que le Ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourmens? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur, ton innocence, fût la source la plus amere de mes maux?

A quel égarement m'étois-je donc livré? Quels tenebres obscurcissoient ma raison? Zilia auroit pu me trahir, j'ai pu le penser. Elle ne veut plus me voir: mon souvenir lui est odieux: elle m'a trop aimé, pour ne me pas haïr. Abandonné à mon malheur affreux, l'amitié, la confiance, rien n'adoucit mes tourmens. J'empoisonne ton cœur de leur amertume; & le mien n'est point foulagé.

Envain Zulmire, revenue de sa fureur, m'apprend qu'elle la sacrifie à mon repos & à ma félicité. Retirée dans une maison de Vierge, elle consacre à son Dieu,

à mon bonheur, sa vie & ses plus beaux jours.

Zulmire , généreuse Zulmire , renonce à ta vengeance? Ah, si ton cœur étoit barbare, qu'il feroit satisfait de mes cruelles infortunes!

Ce n'est donc qu'à moi , qu'à la bassesse de mes sentimens, que je dois les maux que j'endure. Il ne manquoit à mes malheurs que d'en être moi-même la cause , je le suis. Zilia m'aimoit, je la voyois, mon bonheur étoit certain. Sa tendresse , ses sentimens, ma félicité, devoient-ils être sacrifiés à de lâches soupçons? O désespoir affreux! j'ai fui Zilia. C'est Moi... Généreux ami , conçois-tu l'état où je suis ? Le conçois-je moi-même ? Les regrets, l'amour, le désespoir , pour le dévorer , le disputent à mon cœur.

LET-



L E T T R E XXXIV.

A

Z I L I A.

LA crainte de te déplaire retient encore sous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta consolation, tes plaisirs, Zilia, ne sont plus tissus que par la douleur & le désespoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir crue infidèle, comment oserois-je m'en justifier? Mais n'en suis-je point assez puni? Quels remords!..... Les remords d'un amant qui t'adore. Ah, tu veux me haïr! N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine?

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arracherent à mon amour, à l'instant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défense, je succombai sous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y portèrent soutinrent, il est vrai, un tems toutes mes espérances. Mon cœur flottoit avec toi. Je n'ai vécu que par l'espoir qu'elles entretenoient. Tes ravisseurs engloutis me plongerent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant où je t'ai crue n'a point détruit ma tendresse. La douleur augmente l'amour. Je mourois pour te suivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté, j'allois immoler jusqu'à mes sermens, m'unir enfin, malgré mille remords, à une Espagnolle, acheter à ce prix ma liberté & ma vengeance, quand tout-à-coup, ô bonheur inespéré! j'ap-
pris

pris que tu respires , que tu m'aimes , ô souvenir trop doux , je vole à toi , au bonheur le plus pur , le plus vif... Vain espoir , cruel revers ! A peine eus-je senti les premiers transports que m'inspiroit ta vue , qu'un fatal poison , dont ton cœur trop pur ignore les atteintes , la jalousie se gliffa dans mon ame. Ses plus cruels serpens ont dévoré mon cœur , ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer ,

La plus belle des vertus , la reconnoissance , a été l'objet de mes soupçons. Ce que tu devois à Déterville , j'ai cru qu'il l'avoit obtenu , que ta vertu avoit pu se confondre avec ton devoir. J'ai cru... Ce sont ces funestes idées qui troublèrent nos premiers plaisirs. Tu n'as pu dans le sein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville , sa lettre , les sentimens

qu'elle exprimoit, le trouble qu'elle te caufoit, la douleur que tu témoignois de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout, au senti- que j'éprouvois, que j'éprouve encore, à l'amour.

Je cachai dans mon fein les feux qui le confumoient. Quels furent leurs progrès? Des soupçons, je passai bientôt à la certitude de la perfidie. Je songeai à l'en punir. Les reproches m'entraînoient trop pour les employer, je ne t'en trouvois pas digne. Je ne te dissimule point mes crimes, la vérité m'est aussi chere que mon amour.

J'ai voulu retourner en Espagne, remplir une promesse dont mes premiers sermens m'avoient dégagé, ce repentir suivit bientôt l'emportement qui t'avoit annoncé mon forfait. Je tentois vainement de te défabuser d'une résolution que l'amour avoit détruite aussi.

aussi-tôt que formée. Ton obstination à ne me point voir ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalousie, je me suis éloigné de toi, mais loin d'aller à Madrid consommer un crime que mon cœur détestoit, ainsi qu'on a voulu te le persuader, pour m'effacer du tien, accablé sous le faix de mes malheurs, j'ai cherché dans la solitude, dans l'éloignement des hommes, une paix que la seule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par mes douleurs, mon corps a succombé sous le poids de mes maux. Long-tems éloigné de toi, malgré moi-même, te l'avoueraï-je, Zilia, je n'ai conservé de force que pour t'outrager. Je te voyois satisfaite de ma fuite, rappeler mon rival. Je te voyois.... Hélas, tu connois mon offense. Mais tu n'en connois pas le châtiment, il surpasse mon crime. Ah! Zilia, si

l'excès de l'amour pouvoit l'effacer, non, je ne ferois plus coupable. Ne crois pas que je cherche d'émouvoir pour moi ta pitié, c'est trop peu pour ma tendresse. Rend-moi ton cœur, Zilia, ou ne m'accordes rien.

Ecoutes l'amour qui doit parler encore dans ton cœur, laisses-moi près de toi rallumer des feux que ta juste colere s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu sentis pour Aza, je sçaurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia, Zilia, ordonnes de mon fort, je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface, il doit être puni. Ma mort en fera le châtiment. Trop heureux, cruelle, si je pouvois du moins expirer à tes pieds!



L E T T R E X X X V

E T D E R N I E R E ,

A

K A N H U I S C A P.

EN frappant tes sens de surprise , que ne puis-je faire passer dans ton cœur la joie que je sens éclater dans le mien. O bonheur ! ô transports , *Kanhuis-cap* , Zilia me rend son cœur. Elle m'aime. Egaré dans les ravissemens de ma tendresse , je répands à ses pieds les plus douces larmes. Ses soupirs , ses regards ses transports , sont les seuls interprètes de notre amour & de notre félicité.

Peins-toi , si tu le peux , nos plaisirs ; cet instant toujours pré-

sent à mes yeux, cet instant.....
Non, je ne puis t'exprimer tant
d'amour, de trouble & de plaisir.

Ses yeux, son tein animé me
peignoient son amour, sa colère,
ma honte... Elle pâlit, foible,
sans voix, elle tombe dans
mes bras: mais, ainsi que les flâ-
mes excitées par les vents, mon
cœur agité par la crainte, brûle
avec plus de violence. Ma bouche
appuyée sur son sein, lui rendit
par mes feux, ceux de sa vie,
confondus dans la mienne. Elle
meurt & renaît à l'instant... Zi-
lia! ma chère Zilia! dans quelle
yvresse de bonheur plonges-tu
l'heureux Aza? Non, *Kanbuif-*
cap, tu ne peux concevoir no-
tre bonheur. Viens en être té-
moin. Rien ne doit manquer à
ma félicité. Le François qui te
remettra ma lettre, fera secondé
pour te conduire ici. Tu verras
Zilia.

Zilia. Ma félicité s'acroit à chaque instant. Le récit de nos plaisirs, ainsi que celui de nos infortunes (qu'elles sont loin de nous) est parvenu jusqu'au thrône. Le généreux Monarque des François ordonne que les Vaisseaux qui vont combattre les Espagnols dans nos mers, nous conduisent à Guitto. Nous allons revoir notre patrie, ces tristes lieux si chers à nos desirs, ces lieux, ô Zilia, qui virent naître nos premiers plaisirs, tes soupirs & les miens. Qu'ils soient témoins, qu'ils célèbrent, qu'ils augmentent, s'il se peut, notre félicité. Délivrons les, *Kanhuisca*... Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié, mais l'amitié me sépare trop long-tems de l'amour. Transports si doux, qui ravissez mon ame, c'est dans vos égaremens que je retrouve la
vie

vie ... m'enyvrer de tant de bonheur , de volupté , Zilia m'est rendue , elle m'attend , je vole dans ses bras.

F I N.



S U I T E
D U
CATALOGUE
D E S
L I V R E S
D E M. M. R E Y.

A.

- A** Nnales d'Espagne & de Portugal, 4.
4 vol. fig. Amst. 1741.
Amours de Théagene & de Chariclée, 12.
2 vol. Paris 1727:
Apologie pour les grands Hommes soup-
çonnés de Magie, par Naudé, 8. Amst.
1712.

C.

- C** Almet, Commentaire Litéral sur tous
les Livres de l'Ancien & du Nouv.
Testament, 4. 25 vol. Paris 1717.
————— Dissertations qui peuvent ser-
vir de Prolegomènes de l'Ecriture
Sainte, 4. 3 vol. Paris 1720.
————— Nouvelles Dissertations sur plu-
sieurs & Questions importantes curieu-
ses, 4. Paris 1720.

*

E

C A T A L O G U E.

E.

Eclaircissement sur l'Analyse des Infiniment petits, par M. Varignon, 4. Paris 1725.

Essais de Michel Seigneur de Montaigne, par Mr. Coste, 4. 3 vol. Paris 1725.

Explication Abrégée des Coutumes & Cérémonies observées chez les Romains, Trad. du Latin de M. Nicupoort, 12. Paris 1741.

F.

Fables Nouvelles Dédiées au Roi, par Mr. De la Motte, 4. fig. Paris 1719.

G.

Génération (de la) des Vers dans le Corps de l'Homme, par Andry &c. 12. Amst. 1701.

H.

Histoire de Polybe, par Folard, 4. fig. 6 vol. Amst. 1729.

— de la Découverte, & de la Conquête du Perou, Trad. de l'Espagnol, 12. 2 vol. fig. Paris 1716.

— Critique de l'Etablissement des Bretons dans les Gaules, par Mr. De Vertot, 12. 2 vol. Paris 1730.

— du Diable trad. de l'Anglois, 12. 2 vol. fig. Amst. 1729.

— du Vieux & du Nouveau Testament, par Royaumont, 12. Paris 1697.

— de Jean de Bourbon, Prince de

C A T A L O G U E.

Carency , par Mad. d'Aunoy , 12.
La Haye 1704.

— de César Germanicus , 8. Leyde
1741.

— de l'Ancien Gouvernement de
France, par Boulainvilliers , 8. 3 vol.
Amst. 1727.

— du Prince Eraſtus , fils de l'Em-
pereur Diocletien , 12. Paris 1709.

Maniere de Bâtir pour toutes ſortes
de perſonnes, par Muet Architecte
ordinaire du Roi , ſeconde Edition,
fol. Paris fig.

Mémoires de Mr. le Marquis de Feuquie-
re , 4. Amst. fig. 1741.

— (Nouveaux) ſur l'Etat pré-
ſent de la Grande Ruſſie ou Moſco-
vie, 12. 2 vol. fig. Paris 1725.

— de Littérature 8. 2 vol. La
Haye 1715.

— pour ſervir à l'Histoire Ecclé-
ſiaſtique des ſix premiers Siècles, par
Mr. de Tillemont, 12. 30 vol. Brux.
1706.

Penſées Ingénieufes des Anciens &
des Modernes recueillies, par le R.
P. Bouhours, 8. La Haye 1721.

Poëſies de Virgile avec des Notes Criti-
ques & Historiques, par le P. F. Ca-
trou, 12. 4 vol. Paris 1729.

Prières Saintes & Chrétiennes tirées de
l'Ecriture & des Pères de l'Eglife 8.
Paris 1708.

C A T A L O G U E.

R.

Relation du Voyage de la Mer du Sud
au Côtes de Chily & du Pérou fait
pendant les Années 1712, 1713 & 1714,
par Mr. Frezier, 4. fig. Paris 1716.

— nouvelle d'un Voyage de Con-
stantinople, 4. fig. Paris 1680.

Recherche de la Vérité, par N. Male-
branche Prêtre de l'Oratoire, fixième
Edition, 4. 2 vol. Paris 1712.

T.

Traité Analytique des Sections Coni-
ques & de leur usage, par Mr. Le
Marquis de l'Hôpital, 4. Paris 1720.

V.

Varillafiana mis au jour, par Mr. Bo-
scheron, 12. Paris 1734.

Vie de Michel Seigneur de Montaigne,
par Mr. le Président Bouhier, 4.
Londres 1740.

— Vie des Hommes Illustres de Plu-
tarque, Trad. en François, avec des
Remarques Historique & Critique,
par Mr. Dacier, 12. 10 vol. Amst.
fig. 1735.

— — — id. par Mr. Dacier,
4. 9 vol. Paris 1721, 1734. fig.

Usages (Traité de la Construction des
Principaux) des Instrumens de Ma-
thematiques avec les figures nécessai-
res pour l'intelligence de ce Traité,
par Mr. Bion, 4. La Haye 1723.

F I N.











